



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

R.

F. p.

Vet. Fr. II A. 810



**ZAHAROFF
FUND**

Bought from Zentralantiquariat
der DDR

1000

1000

1000

1000

Faint, illegible text scattered across the page, possibly bleed-through from the reverse side.

RECUEIL
DE
POESIES
FRANCOISES

TIRÉES
DES MEILLEURS AUTEURS
C'EST A DIRE

DE
MESSIEURS
DE. DESPREAUX, DE VOLTAIRE,
DE ROUSSEAU, DE LA FONTAINE
ET DE LA MOTHE,

FAIT
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

PAR
E. C. POHLMANN,
MAITRE • ES ARTS ET SOUS - RECTEUR
DE L'ECOLE CATHEDRALE.

SECONDE EDITION.

MAGDÉBOURG,
CHEZ SEIDEL ET SCHEIDHAUER.
MDCCLXX.

2985
g.B



AU
TRES REVEREND
CHAPITRE

DE
L'EGLISE
METROPOLITANE

DE
MAGDEBOURG,

SES
TRES GRACIEUX SEIGNEURS

ET
PROTECTEURS
DE NOTRE ECOLE

DEDIE
TRES HUMBLEMENT

CE
RECUEIL DE POESIES
FRANCOISES

L'EDITEUR.

1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

MESSIEURS.



Il est juste que je
Vous offre les pré-
mices des soins,
qu'exige de moi l'emploi
dont il *Vous* a plû me re-
vêtir. Plus *Vos* intentions
pour l'éducation de la jeu-
nesse sont sages, genereu-
ses & utiles à la société
humaine, plus je dois avoir
à coeur, de les remplir au-

tant qu'il est en moi. Il est
vrai, que c'est peu de chose,
ce que je fais à present; mais
je ne laisserai pas d'employer
les forces & la vie, qu'il plaira
à Dieu de m'accorder, à quel-
que chose de plus confidé-
rable, si j'en suis capable. Ce-
pendant, *Messieurs*, avec la
connoissance du grand mon-
de, les lumières & le gout
que *Vous* possédez, *Vous*
connoîtrez aisément que les
bons poètes ont leur prix,
quand il s'agit de former le
gout & le cœur d'un jeune
homme. Encore moins
pourrez *Vous* croire une
chose au dessous de vous, qui
pro-

produit de si bons effets, que
les poésies aussi instructives,
que celles des auteurs dont
je viens de composer ce re-
cueil. Personne ne contri-
buë plus au bien public, que
ceux qui emploient une
partie de leur pouvoir & de
leur bien à faciliter la bonne
éducation de la jeunesse.
Et c'est ce que *Vous* faites
avec tant de soins généreux,
que je ne cesserai d'admirer,
n'étant pas en état de les
louer dignement. Aussi
me bornerai je à *Vous* sup-
plier, d'agréer ce que je
fais pour répondre à *Vos*
vuës & de me continuer

ausfi à moi en particulier,
l'honneur de *Votre* prote-
ction & de *Vos* bonnes gra-
ces, que je reconnoitrai tou-
te ma vie, avec cette haute
estime & profond respect,
avec lequel je suis

MESSIEURS

Magdebourg,
ce 2. Avril 1754.

Votre

très humble & très obeissant
serviteur.

M. Ernst Caspar Pohlmann.



P R E F A C E

AUX
LECTEURS.



Il y a deux choses qui rendent l'homme digne d'être membre de la société humaine. La raison qui nous enseigne ce qui est vrai, bon, juste, honnête, raisonnable. Le gout qui nous fait sentir ce qui est beau, agréable, amusant, en un mot, ce qui peut plaire. Ce sont deux qualités presque absolument inséparables. La raison sans gout n'est pas reconnue, aimée, écoutée. Le gout sans la raison est sujet à s'égarer, à se corrompre, à extravaguer. Il ne faut donc manquer ni de l'une ni de l'autre pour instruire, pour se faire écouter, pour faire aimer & estimer la vérité, la vertu,

PREFACE.

les sciences, ou ce qui est la même chose pour faire son bonheur & celui des autres. La raison veut que nous disions la vérité, que nous recommandions le savoir, que nous prissions la vertu; mais le gout exige, que nous le fassions de si bonne grace, que les contrastes de ces beaux objets ne paroissent pas plus beaux. La raison veut que nous nous habillions contre la nudité, le gout demande que cet habillement ne choque pas la vue, qu'il y ait de l'ordre, de la symmetrie, si avec toute la raison on ne veut pas s'exposer à être sifflé. Une composition de musique peut être dans toute les regles de l'art & ne laissera pas de déplaire faute de gout. On peut briller & s'endormir à la lecture d'un poëme plein de raison, ou les regles de la prosodie sont religieusement observées. Tous les objets de ce monde se rangent naturellement en deux classes. Les uns nous les connoissons, nous les expliquons, nous les prouvons, & ce sont là les objets des sciences. Les autres nous les sentons, nous savons les peindre, nous les persuadons. Voilà les principaux objets des belles lettres, de la poésie, de la peinture, de l'éloquence,

PREFACE.

quence, de la musique. Les sciences épurèrent la raison & les belles lettres nous forment le gout & nous font même mieux goûter les sciences. La poésie y tient le premier rang. Tout le monde convient qu'elle fait mieux qu'aucun autre art, nous toucher & nous émouvoir, nous faire sentir le vrai, nous inspirer de l'horreur pour le vice & de l'amour pour la vertu. C'est cette connoissance de son pouvoir, qui a fait que plusieurs l'ont jugée digne d'être bannie des états, parcequ'ils ont vû de mauvais esprits, en abuser au préjudice de la verité & de la vertu. La poésie est donc propre à nous former le gout parce' quelle est capable de nous faire sentir le vrai, le beau & le bon. Je sai qu'on peut assurer le gout par quelques regles; mais je suis aussi persuadé, que jamais ces regles ne le donnent & que comme Bussi dit fort bien, *que l'esprit fait sortir de l'esprit on peut fort bien dire aussi que, le gout fait prendre du gout.* Les exemples y feront plus que toutes les regles. Mais il faut qu'on commence de bonne heure à les proposer à ceux, aux quels on veut donner du gout. Celui qui dans sa jeunesse, ou les organes étoient tendres pour recevoir
&

PREFACE.

& discerner les bonnes impressions, n'y a pas été attentif, n'aura jamais l'oreille bonne, le né fin, la langue delicate. C'est de même, pour ainsi dire, des organes de l'esprit. Ils s'endurcissent avec le tems. C'est presque toujours en vain qu'on s'efforce de les rammollir. Le nombre des exemples contribue aussi à bien former le gout. Car quoiqu'il soit hors de doute, qu'il n'y a qu'un vrai gout comme il n'y a qu'une vertu & une vérité; il est pourtant susceptibles de differens changemens en detail, selon la difference des tems, des climats & d'autres circonstances. Ce sont les écrits des tems passés qui nous fournissent ces exemples. Il y a à ce qu'il me semble, quatre époques où le bon gout a régné & dont il nous reste de bons modèles, en particulier aussi de Poëtes. La première à mon avis, seroit le tems de David & de Salomon; ce que les Pseaumes ne prouveroient pas mal. La seconde est celle des Grecs depuis Homère jusqu'au tems de Polybe. La troisième celle des latins depuis Plaute jusqu'à Pline le jeune. Et la quatrième se renferme principalement dans le dernier siecle. C'est partout le même gout, quoique avec quelque variété.

Dans

PREFACE.

Dans les bons écrits de ces époques, on sent le naturel, l'agréable, le beau, le vrai, le sublime. Je conviens sans peine que les anciens, c'est à dire les trois premières époques, sont les sources. Elles sont épurées par le tems qui, comme un juge sévère, n'a pas permis que les mauvais livres aient survécu de beaucoup leurs auteurs. Par bonheur pour nous il n'avoient point d'imprimerie, sans le secours de laquelle bien des écrits de la quatrième seroient déjà dans un oubli éternel. Car quoiqu'il soit vrai ce que Boileaux dit, qu'un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. Il n'y en a pourtant gueres de ces sots, qui voudroient se donner la peine de les copier en assez grand nombre, pour qu'ils fussent garantis de l'oubli. Ces époques épurées par le tems, sont donc à la vérité la pierre de touche du bon gout. Mais j'ose soutenir que la seule étude des anciens ne suffit pas que celle des bons auteurs de la quatrième époque, quand ils ne seroient que de bonnes copies des anciens, aide extrêmement à former le gout. Les uns se le gâtent souvent avant d'être en état de comprendre les anciens. D'autres ne sont pas faits pour étudier à fond
des

PREFACE.

des langues mortes, dont l'étude ne laisse pas d'être plus pénible, que celle des langues vivantes. Mais ce qui est le principal, il est bon aussi d'avoir des modèles d'auteurs, qui ont puisé avec adresse dans ces sources & qui ont su avec art accommoder le goût à nos tems. L'expérience prouve assez que bien des personnes, n'y ont pas réussi faute de s'y prendre comme il faut; & qu'au lieu d'imitateurs il ne sont devenus, que mauvais copistes & compilateurs, qui rangeoient mal les bonnes pensées des anciens & troubloient les sources mêmes d'où ils avoient puisé. Il est hors de doute, que les François ont été des premiers, qui aient réussi à se former heureusement le goût sur les anciens & qui souvent même ont renchéri sur leurs originaux; quoiqu'il est vrai peut être aussi, qu'ils seront les premiers à s'en éloigner de nouveau, puisque sans contre dit, leur goût est dechu de ce qu'il étoit au tems de Louis XIV. C'est cet heureux succès de l'imitation des anciens & ce goût épuré qui a donné cours à leur langue si bien cultivée, dans les pais de leurs voisins aussitôt qu'on a commencé à avoir du goût. C'est ce qui fait, que l'étude de cette même
langue

PREFACE.

langue se soutient & se soutiendra aussi long tems que le gout même. C'est par cette raison qu'on s'y applique aujourd'hui plus que jamais, & qu'on joint dans les meilleures écoles l'étude du françois à celle du latin & du grec. On ne sauroit blamer avec raison, cette application de mes compatriotes les allemands, d'autant qu'ils ne négligent pas de cultiver aussi leur langue maternelle. Et je me flatte qu'il y en a peu qui apprennent le françois par des motifs aussi frivoles, que ceux de babiller un peu, de chanter une chanson à boire, de lire un mauvais roman, dont la France abonde. Le très REVEREND CHAPITRE de notre eglise cathedrale, connoissant l'utilité de la langue françoise a ordonné qu'elle fut enseignée dans notre école. Comme il lui a plû, de me charger entre autres leçons de celle de la langue françoise, j'ai crû de mon devoir de l'enseigner conformément aux principes & aux motifs dont je viens de parler, c'est à dire, de faire voir à la jeunesse dans les auteurs françois, des modeles du bon gout. Je leur fais lire de bons historiens françois, comme par exemple la vie de Theodose par Flechier & d'autres. Il faut

PREFACE.

faut que j'en fasse autant par rapport aux poètes & c'est pour faciliter cette étude, que j'ai fait imprimer le recueil suivant de poésies françoises. On fait que mêmes les moindres éditions des auteurs dont il est tiré sont encore fort chères. On fait aussi, que dans les écoles publiques, il faut avoir égard aussi bien à l'esprit des jeunes gens, qu'aux frais qu'ils doivent faire pour se le former; les plus riches n'étant par toujours ceux, qui ont le plus de capacité. C'est cette même raison, qui m'a empêché d'accompagner ces poésies de remarques, qui n'auroient fait que grossir l'ouvrage, sans lui ajouter quelque prix extraordinaire. J'ai mieux aimé choisir des pièces entières, que des lambeaux par ci par là qui donnent moins de satisfaction & qui attachent moins le lecteur. Du reste j'ai trop bonne opinion du gout de mes compatriotes pour douter, si l'on approuvera le choix que j'ai fait des auteurs. Pour ce qui regarde chaque pièce en particulier, j'ai suivi le mien, aiant toujours mon but & le bien de la jeunesse devant les yeux.



DISCOURS AU ROI.



JEUNE & vaillant Héros, dont la
haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente
vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple
des Dieux,

Soutient tout par Toi-même, & vois tout par tes yeux,
GRAND ROI; si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
Mais je sai peu loüier, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce haut éclat où Tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.

Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible génie:
Plus sage en mon respect, que ces hardis mortels,
Qui d'un indigne encens profanent tes autels;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les amène,
Osent chanter ton nom sans force & sans haleine;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.

L'un en style pompeux habillant une Eglogue,
De ses rares vertus Te fait un long prologue,
Et mêle, en se vantant foi-même à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Héros.

L'autre en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil!
Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.

Sur le haut Hélicon leur veine méprisée,
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit, qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire:
Et ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumière
Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la poussière à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile;
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.

Ce n'est pas que ma plume injuste & téméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire:
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoît qui te peuvent louer.
Oui, je sai qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir, qu'un Esprit de travers,

Qui

Qui pour rimer des mots pense faire des vers,
 Se donne en Te loüant une gêne inutile.
 Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.
 Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,
 Qui ne pouvoit souffrir qu'un Artisan grossier
 Entreprît de tracer, d'une main criminelle,
 Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle

Moi donc, qui connois peu Phebus & ses douceurs,
 Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs :
 Attendant que pour Toi l'âge ait mûri ma muse,
 Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse :
 Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
 Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
 Et retient les méchans par la peur des supplices :
 Moi, la plume à la main, je gourmande les vices ;
 Et gardant pour moi-même une juste rigueur,
 Je confie au papier les secrets de mon cœur.
 Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
 Comme on voit au printems la diligente abeille,
 Qui du butin des fleurs va composer son miel,
 Des sottises du tems je compose mon fiel,
 Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
 Sans tenir en marchant une route certaine,
 Et sans gêner ma plume en ce libre metier,
 Je la laisse au hazard courir sur le papier.

Le mal est, qu'en rimant, ma Muse un peu légère,
 Nomme tout par son nom, & ne sauroit rien taire.
 C'est là ce qui fait peur aux Esprits de ce tems,
 Qui tous blancs au dehors, sont tous noirs au dedans.
 Ils tremblent qu'un Censeur, que sa verve encourage,
 Ne vienne en ses écrits demasquer leur visage,
 Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté :
 N'aille du fond du puits tirer la Verité.
 Tous ces gens éperdus au seul nom de Satire,
 Font d'abord le procès à quiconque ose rire.
 Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,

Publier dans Paris que tout est renversé,
 Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
 De joier des Bigots la trompeuse grimace.
 Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux,
 C'est offenser les loix, c'est s'attaquer aux Cieux.
 Mais bien que d'un faux zèle ils masquent leur foiblesse,
 Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.
 Envain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
 Se couvre du manteau d'une austère vertu :
 Leur cœur qui se connoît, & qui fuit la lumière,
 S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe & Molière.

Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter ?
 GRAND ROI, c'est mon défaut, je ne saurois flater.
 Je ne sai point au Ciel placer un Ridicule,
 D'un Nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
 Et sans cesse en esclave à la suite des Grands,
 A des Dieux sans vertu prodiguer mon encens.
 On ne me verra point d'une veine forcée,
 Même pour Te louer, déguiser ma pensée :
 Et quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
 Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
 Il n'est espoir de biens, ni raison, ni maxime,
 Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.

Mais lorsque je Te voi, d'une si noble ardeur,
 T'appliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
 Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
 Et qui sont accablés du faix de leur Couronne.
 Quand je voi ta sagesse, en ses justes projets,
 D'une heureuse abondance enrichir tes Sujets ;
 Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du Tibre,
 Nous faire de la Mer une campagne libre ;
 Et tes braves Guerriers secondant ton grand cœur,
 Rendre à l'Aigle éperdu sa première vigueur,
 La France sous tes loix maîtriser la Fortune ;
 Et nos vaisseaux domptant l'un & l'autre Neptune,

Nous

DISCOURS AU ROI.

5

Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en se levant.
Alors sans consulter si Phébus l'en avoue,
Ma Muse tout en feu me prévient & Te loue.

Mais bientôt la raison arrivant au secours,
Vient d'un si beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix assez forte.
Aussi-tôt je m'effraye, & mon esprit troublé
Laisse là le fardeau dont il est accablé:
Et sans passer plus loin, finissant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dès que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.



S A T I R E I.

Damon ce grand Auteur, dont la Muse fertile
 Amusa si long-tems & la Cour & la Ville :
 Mais qui n'étant vêtu que de simple bureau,
 Passe l'été sans linge, & l'hyver sans manteau,
 Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
 N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée :
 Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
 D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
 Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
 Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère ;
 Et bien loin des Sergens, des Clercs & du Palais,
 Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
 Sans attendre qu'ici la Justice ennemie
 L'enferme en un cachot le reste de sa vie ;
 Ou que d'un bonnet verd le salutaire affront
 Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême,
 Que n'est un Pénitent sur la fin du Carême,
 La colère dans l'ame, & le feu dans les yeux,
 Il distila sa rage en ces tristes adieux.

Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
 Le mérite & l'esprit ne sont plus à la mode,
 Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
 Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu ;
 Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
 D'où jamais ni l'Huissier, ni le Sergent n'approche,
 Et sans lasser le Ciel par des vœux impuissans,
 Mettons-nous à l'abri des injures tu tems ;
 Tandis que libre encor, malgré les destinées,
 Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ;
 Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,

Et

Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
 C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
 Que George vive ici, puisque George y fait vivre,
 Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
 De Clerc, jadis Laquais, a fait Comte & Marquis.
 Que Jacquin vive ici, dont l'adresse funeste
 A plus causé de maux que la guerre ou la peste,
 Qui de ses revenus écrits par alphabet,
 Peut fournir aisément un Calepin complet.
 Qu'il regne dans ces lieux; il a droit de s'y plaire.
 Mais moi vivre à Paris! Eh, qu'y voudrois-je faire?
 Je ne sai ni tromper, ni feindre ni mentir,
 Et quand je le pourrois, je n'y puis consentir.
 Je ne sai point en lâche essuyer les outrages
 D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
 De mes Sonnets flatteurs lasser tout l'Univers,
 Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
 Pour un si bas emploi ma muse trop altière.
 Je suis rustique & fier, & j'ai l'ame grossière.
 Je ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom.
 J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
 De servir un Amant, je n'en ai pas l'adresse.
 J'ignore ce grand art qui gagne une maîtresse,
 Et je suis à Paris, triste, pauvre & reclus,
 Ainsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.

Mais, pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage,
 Qui court à l'hôpital, & n'est plus en usage?
 La richesse permet une juste fierté.
 Mais il faut être souple avec la Pauvreté.
 C'est par-là qu'un Auteur que presse l'indigence,
 Peut des astres malins corriger l'influence,
 Et que le sort burlesque, en ce siècle de fer,
 D'un Pédant, quand il veut, fait faire un Duc & Pair.
 Ainsi de la Vertu la fortune se joue.
 Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
 Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
 Conduire le carosse où l'on le voit traîné,

Si dans les droits du Roi sa funeste science
 Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France,
 Je sai qu'un juste effroi, l'éloignant de ces lieux,
 L'a fait pour quelque mois disparoître à nos yeux:
 Mais envain pour un tems une taxe l'exile,
 On le verra bien-tôt pompeux en cette Ville,
 Marcher encor chargé des dépouilles d'autrui,
 Et jouïr du Ciel même irrité contre lui.
 Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
 S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine:
 Savant en ce métier, si cher aux beaux Esprits,
 Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.

Il est vrai que du Roi la bonté secourable
 Jette enfin sur la Muse un regard favorable,
 Et réparant du Sort l'aveuglement fatal,
 Va tirer désormais Phébus de l'hôpital.
 On doit tout espérer d'un Monarque si juste.
 Mais sans un Mécenas, à quoi sert un Auguste?
 Et fait comme je suis, au siècle d'aujourd'hui,
 Qui voudra s'abaisser à me servir d'appui?
 Et puis, comment percer cette foule effroyable
 De rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
 Qui, dès que sa main s'ouvre, y courent les premiers,
 Et ravissent un bien qu'on devoit aux derniers?
 Comme on voit les Frêlons, troupe lâche & stérile,
 Aller piller le miel que l'Abeille distille.
 Cessons donc d'aspirer à ce Prix tant vanté,
 Que donne la faveur à l'importunité.
 Saint-Amand n'eut du Ciel que sa veine en partage:
 L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage:
 Un lit & deux placets composoient tout son bien;
 Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
 Mais quoi, las de traîner une vie importune,
 Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,
 Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
 Conduit d'un vain espoir, il parut à la Cour.
 Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée?

Il en revint couvert de honte & de risée;
 Et la Fièvre au retour terminant son destin,
 Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la Faim.
 Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode;
 Mais des Fous aujourd'hui c'est le plus incommode:
 Et l'esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
 N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.

Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle?
 Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
 Et feuilletant Loüet allongé par Brodeau,
 D'une robe à longs plis balayer le Barreau?
 Mais à ce seul penser je sens que je m'égare.
 Moi? que j'aïlle crier dans ce pays barbare,
 Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
 Errer dans les détours d'un Dédale de Loix,
 Et dans l'amas confus de chicanes énormes,
 Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes;
 Où Patru gagne moins qu'Huot & le Mazier,
 Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier?
 Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
 On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
 Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
 Saint-Sorlin Janséniste, & Saint-Pavin bigot.

Quittons donc pour jamais une Ville importune,
 Où l'honneur a toujours guerre avec la Fortune:
 Où le vice orgueilleux s'érige en Souverain,
 Et va la mître en tête & la crossé à la main:
 Où la Science triste, affreuse, délaissée,
 Est par tout des bons lieux comme infame chassée;
 Où le seul art en vogue est l'art de bien voler;
 Où tout me choque: enfin, où... Je n'ose parler.
 Et quel homme si froid ne seroit plein de bile
 A l'aspect odieux des mœurs de Cette Ville?
 Qui pourroit les souffrir? & qui, pour les blâmer,
 Malgré Muse & Phébus n'apprendroit à rimer?
 Non, non; sur ce sujet pour écrire avec grace,
 Il ne faut point monter au sommet du Parnasse,

Et sans aller rêver dans le double Vallon,
 La colère suffit, & vaut un Appollon.
 Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
 A quoi bon ces grands mots? Doucement; je vous prie:
 Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docteur,
 Allez de vos sermons endormir l'Auditeur.
 C'est-là que bien ou mal on a droit de tout dire.

Ainsi parle un Esprit qu'irrite la Satire,
 Qui contre ses défauts croit être en sûreté,
 En raillant d'un Censeur la triste austérité:
 Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foiblesse,
 Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse;
 Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,
 Dès que l'air est calmé, rit des foibles Humains.
 Car de penser alors qu'un Dieu tourne le Monde,
 Et règle les ressorts de la machine ronde,
 Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,
 C'est-là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas,

Pour moi qu'en santé même un autre Monde étonne,
 Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne:
 Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu,
 Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.



* * * * *

SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

Rare & fameux Esprit, dont la fertile veine
 Ignore en écrivant & travail & la peine;
 Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
 Et qui fait à quel coin se marquent les bons vers;
 Dans les combats d'esprit savant Maître d'escrime,
 Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
 On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
 Jamais au bout du vers on ne te voit broncher;
 Et sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarasse,
 A peine as-tu parlé, qu'elle même s'y place.
 Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
 Pour mes péchés, je croi, fit devenir Rimeur:
 Dans ce rude métier, où mon esprit se tue,
 En vain, pour la trouver, je travaille & je sue.
 Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir:
 Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.
 Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
 Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure:
 Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
 La Raison dit Virgile, & la Rime Quinaut.
 Enfin quoique je fasse, ou que je veuille faire,
 La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
 De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
 Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver:
 Et maudissant vingt fois le Démon qui m'inspire,
 Je fais mille sermens de ne jamais écrire.
 Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phébus,
 Je la voi qui paroît, quand je n'y pense plus.
 Aussi-tôt, malgré moi, tout mon feu se rallume:

Je

Je reprens sur le champ le papier & la plume,
 Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
 J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
 Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
 Ma Muse au moins souffroit une froide épithète :
 Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,
 J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin.
 Si je louois Philis, *En miracles féconde :*
 Je trouverois bien-tôt, *A nulle autre seconde.*
 Si je voulois vanter un objet *Nompareil :*
 Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil.*
 Enfin parlant toujours d'*Astres* & de *Merveilles,*
 De *chef-d'œuvres des Cieux,* de *Beautés sans pareilles ;*
 Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
 Je pourrois aisément, sans génie & sans art,
 Et transposant cent fois & le nom & le verbe,
 Dans mes vers recoufus mettre en pieces Malherbe.
 Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
 N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
 Et ne souroit souffrir, qu'une phrase insipide
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
 Ainsi recommençant un ouvrage vingt fois,
 Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Maudit soit le premier, dont la verve insensée
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
 Et donnant à ses mots une étroite prison,
 Voulut avec la Rime enchaîner la Raison.
 Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,
 Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie,
 Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant :
 Et comme un gras Chanoine, à mon aise, & content,
 Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
 La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
 Mon cœur exempt de soins, libre de passion,
 Sait donner une borne à son ambition ;
 Et fuyant des grandeurs la présence importune,
 Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.

Et

Et je serois heureux, si, pour me consumer,
Un destin envieux ne m'avoit fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frénésie,
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie.
Et qu'un Démon jaloux de mon contentement,
M'inspira le dessein d'écrire poliment :
Tous les jours malgré moi, cloüé sur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin passant ma vie en ce triste métier,
J'envie en écrivant le sort de Pelletier.

Bienheureux Scuderi dont la fertile plume,
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,
Tes écrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formés en dépit du bon sens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, & des fots pour les lire.
Et quand la Rime enfin se trouve au bout du Vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers ?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux regles de l'art asservir son génie !
Un sot en écrivant fait tout avec plaisir :
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement en soi-même il s'admire.
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne sauroit se plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'esprit,
Voudroit pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muse s'abîme,
De grace, enseigne-moi l'art de trouver la Rime :
Ou, puisqu'enfin tes soins y seroient superflus,
Moliere enseigne moi l'art de ne rimer plus.



SATIRE III.

A. Quel sujet inconnu vous trouble & vous altère ?
 D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & sévère,
 Et ce visage enfin plus pâle qu'un Rentier,
 A l'aspect d'un Arrêt qui retranche un quartier ?
 Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
 Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie ;
 Où la joie en son lustre attiroit les regards,
 Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
 Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
 A-t-on par quelque Edit réformé la cuisine ?
 Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
 A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
 Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

P. Ah ! de grace, un moment, souffrez que je respire,
 Je fors de chez un Fat, qui, pour m'empoisonner,
 Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
 Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
 J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée.
 Mais hier il m'aborde, & me serrant la main ;
 Ah ! Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
 N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
 D'un vin vieux..... Boucingo n'en a point de pareilles :
 Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
 Villandri priferoit sa sève & sa verdure.
 Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle :
 Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
 C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.
 Quoi Lambert ? Oui, Lambert. A demain. C'est assez.
 Ce matin donc ; séduit par sa vaine promesse,
 J'y cours, midi sonnant, au sortir de la Messe.

A peine

A peine étois-je entré, que ravi de me voir,
 Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir,
 Et montrant à mes yeux une allegresse entière,
 Nous n'avons m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière:
 Mais puisque je vous voi, je me tiens trop content,
 Vous êtes un brave homme: entrez: on vous attend.
 A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
 Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
 Où malgré les volets le Soleil irrité
 Formoit un poële ardent au milieu de l'été.
 Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaifance;
 Où j'ai trouvé d'abord pour toute connoissance,
 Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
 Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
 J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
 Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
 Qui changeant sur ce plat & d'état & de nom,
 Par tous les Conviés s'est appelé chapon.
 Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
 D'une langue en ragoût de persil couronnée:
 L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
 Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
 On s'assied: mais d'abord, notre Troupe serrée
 Tenoit à peine au tour d'une table quarrée,
 Où chacun malgré soi, l'un sur l'autre porté,
 Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
 Jugez en cet état si je pouvois me plaire,
 Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chère,
 Si l'on n'est plus au large assis en un festin.
 Qu'aux Sermons de Cassagne, ou de l'Abbé Cotin.

Notre Hôte, cependant, s'adressant à la Troupe:
 Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
 Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
 Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
 Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il apprête!
 Les cheveux cependant me dressoient à la tête:
 Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier,

Jamais

Jamais empoisonneur ne fut mieux son métier.
 J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
 Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste,
 Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord
 Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord
 D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
 Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
 Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
 N'avoit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire affreux.
 A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
 Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
 Toute fois avec l'eau que j'y mets à foison.
 J'espérois adoucir la force du poison,
 Mais qui l'auroit pensé? pour comble de disgrâce,
 Par le chaud qu'il faisoit, nous n'avions point de glace.
 Point de glace, bon Dieu, dans le fort de l'été!
 Au mois de Juin! Pour moi, j'étois si transporté,
 Que donnant de fureur tout le Festin au Diable,
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;
 Et dût-on m'appeller & fantasque & bourru,
 J'allois sortir enfin, quand le rôl a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
 S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
 Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris
 Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
 Autour de cet amas de viandes entassées,
 Regnoit un long cordon d'aloüettes pressées,
 Et sur les bords du plat, six pigeons étalés
 Présentoient pour renfort leurs squeletes brûlés.
 A côté de ce plat paroissoient deux salades,
 L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
 Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
 Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
 Tous mes Sots à l'instant changeant de contenance,
 Ont louié du Festin la superbe ordonnance;
 Tandis que mon Faquin, qui se voyoit priser,
 Avec un ris moqueur les prioit d'excuser,

Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
 Qui vint à ce Festin conduit par la fumée,
 Et qui s'est dit Profès dans l'ordre des Côteaux,
 A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
 Je riois de le voir, avec sa mine étique,
 Son rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
 En lapins de garenne ériger nos clapiers,
 Et nos pigeons Cauchois en superbes ramiers;
 Et pour flater notre Hôte, observant son visage,
 Composer sur ses yeux son geste & son langage:
 Quand notre Hôte charmé, m'avisant sur ce point,
 Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
 Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiète,
 Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
 Aimez-vous la muscade? On en a mis par tout.
 Ah! Monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
 Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
 Ma foi, tout est passable, il le faut confesser;
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine.
 Pour moi j'aime surtout que le poivre y domine.
 J'en suis fourni, Dieu fait, & j'ai tout Pelletier
 Roulé dans mon office en cornets de papier.
 A tous ces beaux discours, j'étois comme une pierre,
 Ou comme la Statue est au Festin de Pierre;
 Et sans dire un seul mot, j'avalais au hazard
 Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.

Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
 Porte à mes Campagnards la santé de notre Hôte:
 Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
 Avec un rouge-bord acceptent son deffi.
 Un si galant exploit réveillant tout le monde,
 On a porté par tout des verres à la ronde,
 Où les doigts des Laquais, dans la crasse tracés,
 Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés:
 Quand un des conviés d'un ton mélancolique,
 Lamentant tristement une chanson bachique;

Tous mes Sots à la fois, ravis de l'écouter,
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.
 La musique sans doute étoit rare & charmante:
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
 Et l'autre l'appuyant de son aigre fausset,
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon, d'assez maigre apparence,
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
 Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
 Comme un Recteur suivi des quatre Facultés.
 Deux Marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
 Lui servoient de Massiers, & portoient deux assiettes;
 L'une de champignons, avec des ris de veau,
 Et l'autre de poids verts qui se noyoient dans l'eau.
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
 Chez tous les Conviés la joie est redoublée:
 Et la troupe à l'instant cessant de fredonner,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,
 Chacun à débité ses maximes frivoles,
 Réglé les intérêts de chaque Potentat,
 Corrigé la Police, & réformé l'Etat;
 Puis de-là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
 A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.
 Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
 De propos en propos on a parlé de Vers.
 Là tous mes Sots, enflés d'une nouvelle audace,
 Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.
 Mais notre Hôte sur tout, pour la justesse & l'art,
 Elevoit jusqu'au Ciel Théophile & Ronsard:
 Quand un des Campagnards, relevant sa moustache,
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
 Imposé à tous silence, & d'un ton de Docteur,
 Morbleu! dit-il, la Serre est un charmant Auteur!
 Ses vers son d'un beau stile, & sa prose est coulante,
 La Pucelle est encore un œuvre bien galante,
 Et je ne sai pourquoi je baïlle en la lisant.
 Le Pais, sans mentir, est un bouffon plaisant:

Mais

Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture,
 A mon gré le Corneille est joli quelquefois.
 En vérité pour moi, j'aime le beau François.
 Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
 Les Héros chez Quinaut parlent bien autrement,
 Et jusqu'à *Je vous bais*, tout s'y dit tendrement.
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
 Qu'un jeune homme.....Ah! je fais ce que vous voulez dire,
 A répondu notre Hôte, *Un Auteur sans défaut,*
La Raison dit Virgile, & la Rime Quinaut
 Justement. A mon gré, la pièce est assez plate,
 Et puis blâmer Quinaut.... Avez-vous vû l'Alstrate?
 C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
 Sur tout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé.
 Son sujet est conduit d'une belle manière,
 Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,
 A repris certain Fat, qu'à sa mine discrète
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu Poëte:
 Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
 A dit mon Campagnard avec une voix claire,
 Et déjà tout bouillant de vin & de colere.
 Peut-être, a dit l'Auteur, pâlisant de courroux:
 Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous?
 Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
 Vous? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
 A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.
 Je suis donc un Sot, moi? Vous en avez menti:
 Reprend le Campagnard, & sans plus de langage,
 Lui jette, pour deffi, son assiette au visage,
 L'autre esquive le coup, & l'assiette volant
 S'en va frapper le mur, & revient en roulant.
 A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
 Lance à mon Campagnard un regard effroyable:

Et chacun vainement se ruant entre-deux,
Nos braves s'accrochant, se prennent aux cheveux,
Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées:
En vain à lever tout les Valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment, que si pour l'avenir,
En pareille cohue on me peut retenir;
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie:
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au moins d'Août l'on mange des pois verts.



* * * * *

SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBE
LE VAYER.

D'où vient, cher LE VAYER, que l'Homme le
moins sage

Croit toujours seul avoir la sagesse en partage :
Et qu'il n'est point de Fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux Petites - Maisons ?

Un pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entasses, n'a souvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote,
La raison ne voit goutte & le bon sens radote.

D'autre part, un Galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,
Que c'est des gens de Cour le plus beau privilège ;
Et renvoie un Savant dans le fond d'un Collège.

Un Bigot orgueilleux, qui dans sa vanité
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les Humains de sa pleine puissance.

Un Libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes ;
Que c'est s'embarraffer de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudroit épuiser ces matieres,
 Peignant de tant d'esprits les diverses manieres,
 Il compteroit plutôt combien dans un Printems,
 Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens;
 Et combien la Neveu devant son mariage,
 A de fois au public vendu son pucelage.
 Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
 Et pour rimer ici ma pensée en deux mots;
 N'en déplaise à ces Fous nommés Sages de Grece;
 En ce monde il n'est point de parfaite sagesse:
 Tous les hommes sont fous, & malgré tous leurs soins,
 Ne different entre eux que du plus & du moins.
 Comme on voit qu'en un bois, que cent routes séparent,
 Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
 L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
 La même erreur les fait errer diversement:
 Chacun suit dans le monde une route incertaine,
 Selon que son erreur le joue & le promene;
 Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
 Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
 Mais quoi que sur ce point la Satire publie,
 Chacun veut en sagesse ériger sa folie,
 Et se laissant régler à son esprit tortu,
 De ses propres défauts se fait une vertu.
 Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître,
 Le plus sage est celui qui ne pense point l'être;
 Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
 Se regarde soi-même en sévere Censeur,
 Rend à tous ses défauts une exacte justice,
 Et fait sans se flatter le procès à son vice.
 Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.

Un Avare idolatre & fou de son argent,
 Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
 Apelle sa folie une rare prudence,
 Et met toute sa gloire & son souverain bien,
 A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
 Plus il le voit accru, moins il en fait l'usage,

Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
 Dira cet autre Fou, non moins privé de sens,
 Qui jette en furieux, son bien à tous venans,
 Et dont l'ame inquiète, à soi-même importune,
 Se fait un embarras de sa bonne fortune,
 Qui des deux, en effet est le plus aveuglé?

L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,
 Répondra chez Frédoc, ce Marquis sage & prude,
 Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
 Attendant son destin d'un quatorze & d'un sept,
 Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.

Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
 Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
 Vous le verrez bien-tôt les cheveux hérissés,
 Et les yeux vers le Ciel de fureur élancés,
 Ainsi qu'un Possédé que le Prêtre exorcise,
 Fêter dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise,
 Qu'on le lie; ou je crains, à son air furieux,
 Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice.
 Sa folie aussi-bien lui tient lieu de supplice.
 Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
 D'un charme bien plus doux enivre la raison:
 L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Chapelain veut rimer, & c'est-là sa folie.
 Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés;
 Soient des moindres Grimauds chez Ménage sifflés,
 Lui-même il s'applaudit, & d'un esprit tranquille,
 Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.
 Que feroit-il, hélas: si quelque audacieux
 Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,
 Lui faisant voir ses vers & sans force & sans graces,
 Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses;
 Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
 Et ses froids ornemens à la ligne plantés?
 Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
 Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée!

Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
 D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé :
 S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
 Des esprits bien-heureux entendre l'harmonie,
 Enfin un Medecin fort expert en son art,
 Le guérit par adresse ou plutôt par hazard.
 Mais voulant de ses soins exiger le salaire.
 Moi? Vous payer? lui dit le Bigot en colere,
 Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
 En me tirant d'erreur, m'ôte du paradis?

J'approuve son courroux. Car, puisqu'il faut le dire,
 Souvent de tous nos maux la Raison est le pire.
 C'est elle qui farouche, au milieu des plaisirs,
 D'un remords importun vient brider nos desirs.
 La Fâcheuse a pour nous des riguers sans pareilles,
 C'est un Pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,
 Qui toujours nous gourmande, & loin de nous toucher,
 Souvent, comme Joli, perd son tems à prêcher.
 En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
 Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
 Et s'en formant en terre une Divinité,
 Pensent aller par elle à la Félicité.
 C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
 Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre :
 Je les estime fort : mais je trouve en effet,
 Que le plus fou souvent, est le plus satisfait.



* * * * *

SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS
DE DANGEAU.

LA Noblesse, DANGEAU, n'est pas une chimère,
Quand sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en Demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchaient ses ayeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un Fat, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ses ayeux antiques,
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire ;
Si de tant de Héros célèbres dans l'Histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins, qu'ont épargnés les vers :
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une sottise fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On diroit que le Ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi,
Enivré de lui-même, il croit dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humble.
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.

B 5

Dites

Dites-moi, grand Héros, Esprit rare & sublime,
 Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
 On fait cas d'un Courfier, qui fier & plein de cœur,
 Fait paroître en courant sa bouillante vigueur :
 Qui jamais ne se lasse, & qui dans la carrière
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
 Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,
 Quand ce n'est qu'une rossè, est vendue au hazard,
 Sans respect des ayeux dont elle est descendue,
 Et va porter la malle, ou tirer la charuë.
 Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
 On ne m'ébloüit point d'une apparence vaine.
 La Vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
 Si vous êtes forti de ces Héros fameux,
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
 Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
 Respectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injustice ?
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
 Je vous connois pour Noble à ces illustres marques.
 Alors soyez issu des plus fameux monarques ;
 Venez de mille Ayeux ; & si ce n'est assez,
 Feuillotez à loisir tous les siècles passés ;
 Voyez de quel Guerrier il vous plaît de descendre ;
 Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
 Envain un faux Censeur voudroit vous démentir,
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
 Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne ;
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
 Ce long amas d'Ayeux que vous diffamez tous,
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
 En vain tout fier d'un sang que vous deshonnez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés.
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres :

Ce

Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères.
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur;
 Un traître, un scélerat, un perfide, un menteur,
 Un Fou, dont les accès vont jusqu'à la furie,
 Et d'un tronc fort illustre un branche pourrie.

Je m'emporte peut-être, & ma Muse en fureur
 Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur.
 Il faut avec les Grands un peu de retenue.
 Hé bien, je m'adoucis. Votre race est connue.
 Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers;
 Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers.
 C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires;
 Tous les livres sont pleins des titres de vos Peres:
 Leurs noms sont échappés du naufrage des tems,
 Mais qui m'assurera, qu'en ce long cercle d'ans,
 A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles,
 Aux douceurs des Galans furent toujours rebelles,
 Et comment savez-vous, si quelque audacieux
 N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;
 Et si leur sang tout pur, ainsi que leur noblesse,
 Est passé jusqu'à vous de Lucrece en Lucrece?

Que maudit soit le jour, où cette vanité
 Vint ici de nos mœurs souiller la pureté!
 Dans les tems bienheureux du monde en son enfance,
 Chacun mettoit sa gloire en sa seule innocence.
 Chacun vivoit content, & sous d'égales loix.
 Le mérite y faisoit la Noblesse & les Rois;
 Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
 Un Héros, de soi-même empruntoit tout son lustre,
 Mais enfin par le tems le Merite avili,
 Vit l'Honneur en roture & le Vice annobli;
 Et l'orgueil d'un faux titre appuyant sa foiblesse,
 Maîtrisa les Humains sous le nom de Noblesse.
 De-la vinrent en foule & Marquis & Barons.
 Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.

Aussi-

Aussi-tôt maint Esprit, fécond en revéries,
 Inventa le Blason avec les armoiries;
 De ses termes obscurs fit un langage à part,
 Composâ tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
 De *Pal* & *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
 Et tout ce que Segoing dans son *Mercur*e entasse,
 Une vaine folie enivrant la raison,
 L'Honneur triste & honteux ne fut plus de saison.
 Alors, pour soutenir son rang & sa naissance,
 Il fallut étaler le luxe & la dépense;
 Il fallut habiter un superbe palais,
 Faire par les couleurs distinguer ses valets:
 Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
 Le Duc & le Marquis se reconnut aux Pages.

Bien-tôt pour subsister, la Noblesse sans bien,
 Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien;
 Et bravant des Sergens la timide cohorte,
 Laisa le Créancier se morfondre à sa porte.
 Mais pour comble à la fin, le Marquis en prison,
 Sous le faix des Procès vit tomber sa maison.
 Alors le Noble altier, pressé de l'indigence,
 Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
 Par un lâche contrat vendit tous ses Ayeux,
 Et corrigeant ainsi la fortune ennemie,
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car si l'éclat de l'or ne relève le sang,
 En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
 L'amour de vos Ayeux passe en vous pour manie,
 Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
 Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix:
 Et l'eût-on vû porter la mandille à Paris,
 N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
 D'Hozier lui trouvera cent ayeux dans l'histoire.

Toi

Toi donc, qui de mérite & d'honneur revêtu,
Des écueils de la Cour as sauvé ta vertu,
DANGEAU, qui dans le rang où notre Roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis ;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune ;
A ses sages conseils asservir la Fortune ;
Et de tout son honneur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être Roi :
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Va par mille beaux faits mériter son estime :
Sers un si noble maître ; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.



SATIRE VI.

QUI frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres
cris?

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les chats de toutes les goutières?
J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats;
Plus importuns pour moi durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.

 Tout conspire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage;
Qu'un affreux ferrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bien-tôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête.
De cent coups de marteaux me va rompre la tête.
J'entends déjà partout les charettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs milles cloches émues.
D'un funebre concert font retentir les nues,
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.

 Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aïlle, il faut fendre la presse
D'un

D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
 L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé.
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
 La d'un enterrement la funebre ordonnance,
 D'un pas lugubre & lent vers l'église s'avance :
 Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçans,
 Font choyer les chiens, & jurer les passans.
 Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
 Là je trouve une croix de funeste présage :
 Et des couvreurs, grimpés au toit d'une maison,
 En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.
 Là sur une charette une poutre branlante,
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant,
 D'un carosse en tournant il accroche une roue ;
 Et du choc le renverse dans un grand tas de boue ;
 Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
 Dans le même embarras se vient embarrasser,
 Vingt carosses bien-tôt arrivant à la file,
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
 Et pour surcroît de maux, un sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs,
 Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure.
 Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
 Aussi-tôt cent chevaux dans la foule appelés,
 De l'embarras qui croît ferment les défilés,
 Et par tout des passans enchaînant les brigades.
 Au milieu de la paix font voir les barricades.
 On n'entend que des cris poussés confusement,
 Dieu pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
 Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
 Le jour déjà baissant, & qui suis las d'attendre,
 Ne sachant plus tantôt à quel Saint me voïer,
 Je me mets au hazard de me faire roïer,
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse :
 Guénaud sur son cheval en passant m'èclabouffe :

Et

Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.
 Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent pour m'achever, il survient une pluie.
 On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
 Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
 Un ais sur deux pavés forme un étroit passage.
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant,
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant,
 Et les nombreux torrens qui tombent des goutières,
 Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.
 J'y passe en trébuchant, mais malgré l'embarras,
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cademat font fermer les boutiques,
 Que retiré chez lui, ne paisible marchand,
 Va revoir ses billets, & compter son argent,
 Que dans le Marché-neuf tout est calme & tranquille,
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
 Le bois le plus funeste & le moins fréquenté,
 Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
 Bien-tôt quatre bandits lui ferrant les côtés,
 La bourse: il faut se rendre; ou bien non, résistez,
 Afin que votre mort, de tragique mémoire,
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
 Pour moi, fermant ma porte, & cédant au sommeil,
 Tous les jours je me couche avec que le soleil.
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
 Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,
 Ebranlent ma fenêtre, & percent mon volet.
 J'entens crier par tout: au meurtre, on m'assassine;
 Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.

Tremblant

Tremblant & demi-mort, je me lève à ce bruit,
 Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
 Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
 Fait de notre quartier une seconde Troie;
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin sous mille crocs la maison abîmée,
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc encore pâle d'effroi:
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
 Je fais pour reposer un effort inutile;
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
 Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un païs de Cocagne.
 Sans fortir de la ville, il trouve la campagne.
 Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
 Recéler le printems au milieu des hyvers,
 Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
 Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
 Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.



* * * * *

SATIRE VII.

Muse, changeons de stile, & quittons la Satire,
 C'est un méchant métier que celui de médire:
 A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
 Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
 Maint poète, aveuglé d'une telle manie,
 En courant à l'honneur, trouve l'ignominie.
 Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
 A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique,
 Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
 Ne craint point du public les jugemens divers,
 Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
 Mais un auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
 Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,
 Dans ses plaisans accès qui se croît tout permis,
 De ses propres rieurs se fait des ennemis.
 Un discours trop sincère aisément nous outrage.
 Chacun dans ce miroir pense voir son visage;
 Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
 Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.
 Muse c'est donc en vain que la main nous démange.
 S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange,
 Et cherchons un héros, parmi cet univers,
 Digne de notre encens, & digne de nos vers.
 Mais à ce grand effort en vain je vous anime:
 Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
 Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois,
 J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts;
 Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
 Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.
 Je pense être à la gêne, & pour un tel dessein,

La plume & le papier résistent à la main.
 Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite,
 Alors, certes alors je me connois poète :
 Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer :
 Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.
 Faut-il peindre un fripon, fameux dans cette ville,
 Ma main, sans que j'y rêve, écria Raumaville ?
 Faut-il d'un sot parfait montrer l'original ?
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
 Je sens que mon esprit travaille de génie.
 Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie ?
 Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier.
 Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,
 Bonnacorse, Pradon, Colletet, Titreville,
 Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
 Aussi-tôt je triomphe, & ma Muse en secret
 S'estime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
 C'eût en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
 Je me fais quelque fois des leçons à moi-même,
 En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un :
 Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
 Et si-tôt qu'une fois la verve me domine,
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
 Le mérite pourtant m'est toujours précieux :
 Mais un fat me déplaît, & me blesse les yeux ;
 Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
 Et ne le sens jamais, qu'aussi-tôt je n'aboie.
 Enfin, sans perdre tems en de si vains propos,
 Je sai coudre une rime au bout de quelques mots ;
 Souvent j'habille en vers une maligne prose.
 C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
 Ainsi, soit que bien-tôt, par une dure loi,
 La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi :
 Soit que le ciel me garde un cours long & tranquille,
 A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
 Dût ma Muse par là choquer tout l'univers,
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.

Pauvre esprit, dira-t'on, que je plains ta folie!
 Modère ces bouillons & ta mélancolie;
 Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.

Hé quoi? Lors qu'autrefois Horace, après Lucile,
 Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
 Et vengeant la Vertu par des traits éclatans,
 Alloit ôter le masque aux vices de son tems:
 Ou bien quand Juvenal, de sa mordante plume,
 Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
 Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin.
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
 Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine?
 Personne ne connoît ni mon nom ni ma veine.
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
 Grossir impunément les feuillets d'un recueil.
 A peine quelquefois je me force à les lire,
 Pour plaire à quelque ami, que charme la satire,
 Qui me flatte peut-être, & d'un air imposteur,
 Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'auteur.
 Enfin, c'est mon plaisir: je me veux satisfaire;
 Je ne puis bien parler, & ne saurois me taire;
 Et dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,
 Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit;
 Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé. Prenons un peu d'haleine.
 Ma main pour cette fois commence à se lasser.
 Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.



SATIRE VIII.

A M. MOREL,

DOCTEUR DE SORBONNE.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Quoi, dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oui sans
doute.

Ce discours te surprend, docteur, je l'appèrçoi.
L'homme de la nature est le chef & le roi.
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il est vrai, de tout tems la raison fut son lot.
Mais de-là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire:
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Réponds-moi donc, docteur, & mets toi sur les bancs.

Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés,
Qu'un doyen au Palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans traversant les guérets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès,
Et dès que l'Aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,

Jouit l'hyver des biens conquis durant l'été.
 Mais on ne la voit point d'une humeur inconstante,
 Paresseuse au printems, en hyver diligente,
 Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
 Ou demeurer oisive au retour de Bélier,
 Mais l'homme sans arrêt dans sa course insensée,
 Voltige incessamment de pensée en pensée,
 Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
 Ne fait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
 Ce qu'un jour il abhorre, en autre il le souhaite,
 Moi ? j'irois épouser une femme coquette ?
 J'irois par ma constance, aux affronts endurci,
 Me mettre au rang des saints qu'a célébré Buffi ?
 Assez de fots sans moi feront parler la ville,
 Disoit le mois passé ce marquis indocile,
 Qui depuis quinze jours dans le piège arrêté,
 Entre les bons maris pour exemple cité,
 Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle,
 A tiré pour lui seul une femme fidele.
 Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir.
 Il condamne au matin ses sentimens du soir,
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,
 Il change à tous momens d'esprit comme de mode :
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc ;
 Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.

Cependant à le voir plein de vapeurs légères,
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,
 Lui seul de la nature est la base & l'appui,
 Et le dixieme ciel ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux, il est, dit-il, le maître,
 Que pourroit le nier ? poursuis-tu, moi, peut-être.
 Mais sans examiner, si vers les antres sourds,
 L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours ;
 Et, si sur un édit des pâtres de Nubie,
 Les lions de Barca vuideroient la Libye :
 Ce maître prétendu, qui leur donne des lois,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois ?

L'ambi-

L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
 Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.
 Debout, dit l'avarice, il est tems de marcher.
 Hé laissez-moi. Debout. Un moment. Tu répliques?
 A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
 N'importe, leve toi. Pourquoi faire après tout?
 Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
 Chercher jusqu'au Japon la porcelaine à l'ambre,
 Rappporter de Goa le poivre & le gingembre.
 Mais j'ai des biens en foule; & je puis m'en passer
 On n'en peut trop avoir; & pour en amasser,
 Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
 Il faut souffrir la faim, & coucher sur la dure:
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
 N'avoir en sa maison ni meubles ni valet:
 Parmi les tas de blé, vivre de seigle & d'orge;
 De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge,
 Et pourquoi cette épargne enfin? L'ignores-tu?
 Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
 De son train quelque jour embarrasse la ville.
 Que faire? il faut partir. Les matelots sont prêts.
 Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
 Bien-tôt l'ambition & toute son escorte,
 Dans le sein du repos, vient le prendre à main forte,
 L'envoie en furieux au milieu des hasards,
 Se faire estropier sur les pas des Césars,
 Et cherchant sur la breche une mort indiscrete,
 De sa folle valeur embellir la Gazette.
 Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
 Ce vice fut toujours la vertu des héros.
 Quoi donc? à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre?
 Qui? cet écervelé, qui mit l'Asie en cendre?
 Ce fougueux l'Angeli, qui de sang altéré,
 Maître du monde entier, s'y trouvoit trop ferré:
 L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province,

Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage prince,
 S'en alla follement, & pensant être Dieu,
 Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu;
 Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
 De sa vaste folie remplir toute la terre.
 Heureux! si de son tems, pour cent bonnes raisons,
 La Macédoine eût eu de Petites-Maisons;
 Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
 Par avis de parens, enfermé de bonne heure.

Mais sans nous égarer dans ces digressions,
 Traiter, comme Sénaut, toutes les passions;
 Et les distribuant par classes & par titres,
 Dogmatifer en vers; & rimer par chapitres:
 Laissons-en discourir la Chambre & Coëffeteau;
 Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
 Lui seul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
 Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,
 Observe une police, obéit à des loix,
 Il est vrai. Mais pourtant, sans loix & sans police,
 Sans craindre archers, prévôt, ni suppôt de justice
 Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
 Pour détrousser les loups courir les grands chemins?
 Jamais pour s'agrandir, vit-on dans sa manie,
 Un tigre en factions partager l'Hyrcanie?
 L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?
 Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
 A-t-on vû quelquefois dans les plaines d'Afrique,
 Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tirans?
 L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
 Dans un autre animal respecte sa figure,
 De sa rage avec lui modère les accès,
 Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
 Un sigle, sur un champ, pré endant droit d'aubaine,
 Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.

Jamais

Jamais contre un renard chicanant un poulet,
 Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
 Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
 Trainé du fond des bois un cerf à l'audience;
 Et jamais juge, entr'eux ordonnant les congrès,
 De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
 On ne comoît chez eux ni placets, ni requêtes,
 Ni haut ni bas conseils, ni chambre des enquêtes.
 Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté,
 Vit sous les pures loix de la simple équité.
 L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
 Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
 C'étoit peu que de sa main, conduite par l'Enfer,
 Eût paîtri le salpêtre, eût aiguisé le fer.
 Il falloit que sa rage à l'univers funeste,
 Allât encore de loix embrouiller un Digeste,
 Cherchât pour obscurcir des gloses, des docteurs,
 Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,
 Et pour comble de maux apportât dans la France
 Des harangueurs du tems l'ennuyeuse éloquence.

Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter?
 L'homme a ses passions; on n'en sauroit douter;
 Il a comme la mer ses flots & ses caprices.
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
 N'est ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux,
 Dans le tour d'un compas à mesuré les cieux?
 Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
 A fouillé la nature, en a percé les causes?
 Les animaux ont-ils des universités?
 Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés?
 Y voit-on des savans en Droit, en Medecine,
 Endosser l'écarlate, & se fourrer d'hermine?
 Non sans doute, & jamais chez eux un medecin
 N'empoisonna les bois de font art assassin.
 Jamais docteur armé d'un argument frivole,
 Ne s'enroïa chez eux sur les bancs d'une école.
 Mais sans chercher au fond, si notre esprit déçû

Sait rien de ce qu'il fait, s'il a jamais rien fû,
 Toi-même, répons-moi. Dans le siècle où nous sommes,
 Est-ce au pié du savoir qu'on mesure les hommes?
 Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir?
 Dit un père à son fils, dont le poil va fleurir?
 Prens moi le bon parti: laisse-là tous les livres.
 Cent francs au dernier cinq combien font-ils? Vingt livres.
 C'est bien dit. Va, tu fais tout ce qu'il faut savoir.
 Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir!
 Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences,
 Prens, au lieu d'un Platon, le guidon des Finances;
 Sache quelle province enrichit les traitans:
 Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
 Endurci-toi le cœur. Sois arabe, corsaire,
 Injuste, violent, sans foi, double, fauffaire,
 Ne va point sottement faire le généreux.
 Engraiffe-toi, mon fils, du suc des malheureux,
 Et trompant de Colbert la prudence importune,
 Va par tes cruautés mériter la fortune.
 Aussitôt tu verras poètes, orateurs,
 Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs,
 Dégrader les héros, pour te mettre en leurs places,
 De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
 Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
 Que tu fais de leur art & le fort & le fin.
 Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est sage
 Il a, sans rien savoir, la science en partage
 Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
 La vertu, la valeur, la dignité, le sang,
 Il est aimé des grands, il est chéri des belles:
 Jamais sur-intendant ne trouva de cruelles.
 L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
 Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
 C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile,
 Trace vers la richesse une route facile:
 Et souvent tel y vient, qui fait pour tout secret,
 Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.

Après

Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible :
 Va marquer les écueils de cette mer terrible :
 Perce la sainte horreur de ce livre divin :
 Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin :
 Débrouille des vieux tems les querelles célèbres :
 Eclairci des Rabins les savantes ténèbres :
 Afin qu'en ta vieillesse, un livre en maroquin
 Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
 Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,
 Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
 Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
 Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les blancs ;
 Et prenant désormais un emploi salutaire,
 Mets toi chez un banquier, ou bien chez un notaire ?
 Laisse-la Saint Thomas s'accorder avec Scot :
 Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
 Un docteur, diras tu ? Parlez de vous poète.
 C'est pousser un peu loin votre Muse indiscrete.
 Mais sans perdre en discours le tems hors de saison ;
 L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
 N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle ?
 Oui : Mais de quoi lui sert que sa voix la rapelle,
 Si sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
 Il ne voit point d'écueil, qu'il ne l'aille choquer.
 Et que sert à Cotin la raison qui lui crie,
 N'écri plus, guéri-toi d'une vaine furie,
 Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
 Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
 Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
 Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.
 Car lorsque son démon commence à l'agiter,
 Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertir.
 Un âne, pour le moins, instruit par la Nature,
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure :
 Ne va point follement de sa bisarre voix
 Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
 Sans avoir la raison, il marche sur sa route ;

L'homme

L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte ;
 Réglé par ses avis, fait tout à contre-tems,
 Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
 Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige.
 Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige.
 Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
 Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.
 Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères,
 S'effrayer sottement de leurs propres chimères.
 Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
 Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air ?
 Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la Bête folle
 Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
 Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents
 Demander à genoux la pluie ou le beau tems.
 Non. Mais cent fois la bête a vû l'homme hypocondre,
 Adorer le métal que lui-même il fit fondre ;
 A vû dans un pais les timides mortels,
 Trembler aux piés d'un singe assis sur leurs autels,
 Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,
 L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles.
 Mais pourquoi, diras-tu cet exemple odieux ?
 Que peut servir ici l'Égypte & ses faux dieux ?
 Quoi ? me prouvez-vous par ce discours profane,
 Que l'homme, qu'un docteur est au-dessous d'un âne,
 Un âne, le jouët de tous les animaux
 Un stupide animal, sujet à mille maux ;
 Dont le nom seul en soi comprend une satire ?
 Oui, d'un âne : & qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
 Nous nous moquons de lui ; mais s'il pouvoit un jour,
 Docteur sur nos défauts s'exprimer à son tour ;
 Si, pour nous réformer, le ciel prudent & sage
 De la parole enfin lui permettoit l'usage ;
 Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas :
 Ah ! docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
 Et que peut-il penser, lorsque dans une rue,
 Au milieu de Paris il promène sa vûe,

Qu'il

Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
 Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?
 Que dit-il, quand il voit, avec la mort en trouffe,
 Courir chez un malade un assassin en houffe :
 Qu'il trouve de pédans un escadron fourré
 Suivi par un Recteur de bedeaux entouré :
 Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie ;
 Mener tuer un homme avec cérémonie ?
 Que pense-t-il de nous, lorsque sur le midi,
 Un hasard au Palais le conduit un jeudi ;
 Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
 La chicane en fureur mugir dans la grand'sale ;
 Que dit-il quand il voit les juges, les huiffiers,
 Les clerks, les procureurs, les sergens, les greffiers ?
 O ! que si l'âne alors, à bon droit misantrope,
 Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Ésope !
 De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,
 Qu'il diroit de bon cœur, sans en être jaloux,
 Content de ses chardons, & secouant la tête :
 Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête :



SATIRE IX.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler?
 Vous avez des défauts que je ne puis celer;
 Assez & trop long-tems ma lâche complaisance,
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
 Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit, dans vos libres caprices,
 Discourir en Caton des vertus & des vices,
 Décider du mérite & du prix des auteurs,
 Et faire impunément la leçon aux docteurs,
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
 Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire,
 Mais moi, qui dans le fond fai bien ce que j'en crois,
 Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
 Je ris, quand je vous vois, si foible & si sterile,
 Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
 Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant,
 Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
 Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
 Sans l'aveu des neufs sœurs, vous a rendu poëte?
 Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
 Qui vous a pû souffler une si folle audace?
 Phébus a-t-il pour vous aplani le parnasse?
 Et ne savez-vous pas, que sur ce mont sacré,
 Qui ne vole au sommet tombe a plus bas degré:
 Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
 On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?

Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer
 Cet ascendant malin, qui vous force à rimer;
 Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
 Oïez

Osez chanter du Roi les augustes merveilles ;
 Là, mettant à profit vos caprices divers,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
 Et par l'espoir du gain votre muse animée.
 Vendroit au poids de l'or une once de fumée :
 Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
 Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
 Tout chanter ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
 Entonner en grands vers, *la discorde étouffée ;*
 Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
 Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
 Racan pourroit chanter sur le ton d'un Homère ;
 Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hasard,
 Que l'amour de blâmer fit poètes par art ;
 Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
 Le plus sur est pour nous de garder le silence.
 Un poëme insipide & sottement flatteur,
 Dishonore à la fois le héros & l'auteur.
 Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
 Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
 Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
 Cache le noir venin de sa malignité.
 Mais d'assiez-vous en l'air voir vos aïles fonduës,
 Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
 Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ;
 Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
 A vos propres périls enrichir le libraire,
 Vous vous flattez peut-être en votre vanité,
 D'aller comme un Horace à l'immortalité :
 Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures,
 Aux Samaisés futurs préparer des tortures.
 Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
 Sont de ce fol espoir honteusement déçus ?
 Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?

Vous

Vous pourrez voir un tems vos écrits estimés,
 Courir de main en main par la ville semés :
 Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
 Suivre chez l'épicier Neuf-Germain & la Serre :
 Ou de trente feuillets réduits peut-être neuf,
 Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf,
 Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
 Occuper le loisir des laquais & des pages,
 Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
 Servir le second tome aux airs du Savoyard !

Mais je veux que le sort par un heureux caprice,
 Fasse de vos Ecrits prospérer la malice,
 Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
 Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.
 Que vous fert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
 Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
 Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,
 Que l'effroi du public, & la haine des fots ?
 Quel démon vous irrite, & vous porte à médire ?
 Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire ?
 Laissez mourir un fat dans son obscurité.
 Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
 Le Jonas inconnu seche dans la poussière.
 Le David imprimé n'a point vû la lumière,
 Le Moysé commence à moisir par les bords,
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts.
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
 Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer le cendre ?
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
 Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
 Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
 Vont de vos vers malins remplir les hémestiches ?
 Ce qu'ils font vous ennuye. O le plaisant détour !
 Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la cour,
 Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
 Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
 Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier

Peut

Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
 Un Roman, sans blesser les loix ni la coutume,
 Peut conduire un héros au dixième volume.
 De-là vient que Paris voit chez lui de tout tems,
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans:
 Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
 Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir & sans nom,
 Viendrez régler les droits & l'état d'Apollon?
 Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
 Il n'est rien en ce tems, à couvert de vos coups;
 Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique.

On ne fait bien souvent quelle mouche le pique;
 Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis,
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
 Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle,
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
 Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
 Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.
 L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
 J'ai peu lu ces auteurs, mais tout n'iroit que mieux,
 Quand de ces medifans l'engeance toute entière
 Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.

Voilà comme on vous traite: & le monde effrayé
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,
 Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.
 Rien n'appaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre & murmurer?
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
 Répondez, mon esprit, ce n'est plus raillerie:
 Dites. . . Mais, dites-vous, pourquoi cette furie?
 Quoi? pour un maigre auteur que je glose en passant,
 Est-ce un crime, après tout, & si noir & si grand?
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage,
 Où la droite raison trébuche à chaque page,
 Ne s'écrie aussi-tôt: *L'impertinent auteur!*
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans des grandes paroles?

Est-ce donc là médire, ou parler franchement?

Non, non, la médifance y va plus doucement,
 Si l'on vient à chercher, pour quel secret mystère
 Alidor à ses frais bâtit un monastère:
Alidor, dit un Fourbe, il est de mes amis.
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adresse, & médire avec art;
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard,
 Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
 Fuit ce ton radouci que prend la médifance.
 Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans;
 De choquer un auteur qui choque le bon sens;
 De railler un plaisant, qui ne fait pas nous plaire;
 C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la court un sot de qualité
 Peut juger de travers avec impunité:

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
 Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holla,
 Peut aller au parterre attaquer Attila;
 Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,

Traiter

Traiter de Visigots tous les vers de Corneille,
 Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
 Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
 Des que l'impression fait éclore un poëte,
 Il est esclave né de quiconque l'achète :
 Il se fofmet lui-même aux caprices d'autrui,
 Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.
 Un auteur à genoux dans un humble préface,
 Au lecteur qu'il ennuie a beau demander graces,
 Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
 Qui lui fait son procès de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?
 On fera ridicule, & je n'oserai rire ?
 Et qu'ont produit mes vers de si pernicious,
 Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
 Loin de les décrier, je les ai fait paroître ;
 Et souvent sans ces vers qui les ont fait connoître,
 Leur talent dans l'oubli demeureroit caché,
 Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre,
 C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre
 En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi
 Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.

*Il a tort, dira l'un : Pourquoi faut-il qu'il nomme ;
 Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme,
 Balzac en fait l'éloge en cent endroit divers,
 Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait des vers.
 Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose ?*
 Voila ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ;
 En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile auffreux
 Distilé sur sa vie un venin dangereux ?
 Ma muse en l'attaquant, charitable & discrète,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
 Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère ;
 Ou le veut, j'y souscris, & suis prêt à me taire.

Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
 Comme roi des auteurs, qu'on l'élève à l'empire;
 Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire:
 Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
 J'irai creuser la terre, & comme ce barbier,
 Faire dire aux roseaux par un nouvel orgâne,
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
 Quel tour lui fais-je enfin? ai-je par un écrit
 Pétrifié sa veine, & glacé son esprit?
 Quand un livre au Palais se vend & se débite,
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite;
 Que Billaine l'étale au deuxième pilier:
 Le dégoût du censeur peut-il le décrier?
 En vain contre le Cid un ministre se ligue,
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue,
 L'académie en corps a beau le censurer:
 Le public revolté s'obstine à l'admirer.
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière:
 Et vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
 Son Livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
 Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue.
 Qu'ils s'en prennent à ses vers que Phébus désavoue,
 Qu'il s'en prennent à sa muse Allemande en François,
 Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
 La satire, dit-on, est un métier funeste,
 Qui plaît à quelques gens, & choque tout le reste,
 La fuite en est à craindre. En ce hardi métier
 La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
 Quittez ces vains plaisirs dont l'appas vous abuse:
 A de plus doux emplois occupez votre muse:
 Et laissez à Feuillet réformer l'univers,
 Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
 Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe:
Delivrer de Sion le peuple gemissant:

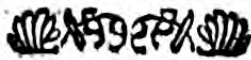
Faire

Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant ;
 Et passant du Jourdain les ondes allarmées,
 Cueiller, mal-à-propos, les palmes Idumées ?
 Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;
 Et dans mon cabinet, assis au pié des hêtres,
 Faire dire aux échos des sotises champêtres ?
 Faudra-t-il de sang froid, & sans être amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
 Lui prodiguer les noms de soleil & d'aurore ;
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,
 Où s'endort un esprit de molesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
 Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
 Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
 Détromper les esprits des erreurs de leur tems.
 Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
 Va jusques sous le dais faire pâlir le vice ;
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
 Va venger la raison des attentats d'un sot.
 C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
 Fit justice en son tems des Cotins d'Italie,
 Et qu'Horace, jettant le sel à pleines mains,
 Se joiioit aux dépens des Pelletiers Romains,
 C'est elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre,
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
 Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
 C'est pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire,

Toutefois, s'il le faut je veux bien m'en dédire :
 Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
 Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
 Puisque vous le voutez, je vais changer de style.
 Je le déclare donc. Quinault est un Virgile.
 Pradon comme un soleil en nos ans a paru.
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.

Cotin, à ses sermons traînant toute la Terre,
 Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.
 Soifal est le phénix des esprits relevés.
 Perrin. . . Bon, mon esprit, courage, poursuivez.
 Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
 Et Dieu fait, aussi-tôt, que d'autres en courroux,
 Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
 Vous les verrez bien-tôt féconds en impostures,
 Amasser contre vous des volumes d'injures,
 Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
 Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
 Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
 Et de ce nom sacré sanctifier vos pages.
 Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,
 Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
 Mais quoi, répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
 Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
 Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
 L'entrée aux pensions, où je ne prétends pas?
 Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
 Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
 Et sans espérer rien de mes foibles écrits,
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix,
 On me verra toujours, sage dans mes caprices,
 De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
 Et peint, du nom d'auteur tant de fots revêtus.
 Lui marquer mon respect, & tracer ses vertus.
 Je vous croi, mais pourtant on crie, on vous menace.
 Je crains peu, direz-vous les braves du Parnasse.
 Hé, mon Dieu, craignez tout d'un auteur encourroux,
 Qui peut. . . Quoi? Je m'entens. Mais encor? Tai-
 sez-vous.





ÉPITRES.

ÉPITRE I.

AU ROI.



GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la

Satire,

Pour Toi seul désormais j'avois fait vœu
d'écrire.

Dès que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages
Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages,
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char,
Je ne puisse attacher *Alexandre & César* ;
Qu'aisément je ne puisse en quelque ode insipide,
T'exalter aux dépens & de *Mars & d'Alcide* :
Te livrer le *Bosphore*, & d'un vers incivil
Proposer au *Sultan* de te céder le *Nil*.
Mais pour Te bien louer, une raison sévère
Me dit qu'il faut fortir d'une route vulgaire :
Qu'après avoir jouté tant d'auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit sur les rangs.
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
Il faut de mes dégoûts justifier l'audace ;
Et si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet auteur, l'effroi de la pucelle,

Qui devoit des bons vers nous tracer le modele ;
 Ce censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous ?
 Quoi ? ce critique affreux n'en fait pas plus que nous.
 N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
 Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis & Bysance* ;
 Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le *Turban*,
 Et coupé, pour rimer, les *Cedres du Liban* ?
 De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
 Se revêtir encor de nos phrases usées ?

Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté,
 J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
 Et de mes tristes vers admirateur unique,
 Plaindre en les relisant l'ignorance publique :
 Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
 Il est fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans lecteur,
 Et d'aller du récit de ta gloire immortelle
 Habiller chez Francœur le sucre & la canelle.
 Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
 J'imite de Conrat le silence prudent :
 Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
 Et regarde le champ, assis sur la barrière.

Malgré moi toutefois, un mouvement secret
 Vient flater mon esprit qui se tait à regret.
 Quoi, dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
 Des vertus mon roi spectateur inutile,
 Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,
 Que ma tremblante voix commence à se glacer ?
 Dans un si beau projet, si ma muse rebelle
 N'ose le suivre aux champs de Lille & de Bruxelles,
 Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhin,
 La paix l'offre à mes yeux plus calme & plus serein.
 Oui, GRAND ROI, laissons-là les sièges, les batailles.
 Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles ;
 Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
 S'aille couvrir de sang, de poussière & de feu.
 A quoi bon d'une muse au carnage animée,
 Echauffer ta valeur déjà trop allumée ?

Jouis.

Jouïssons à loisir du fruit de tes bienfaits;
Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.

Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?
Disoit au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'assiéger. L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;
Mais, Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reste des Latins la conquête est facile.
Sans doute on les peut vaincre: Est-ce tout? La Sicile
De-là nous tend les bras, & bien-tôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
Bornez-vous là vos pas? Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, & Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts: qui peut nous arrêter?
Je vois, entens, Seigneur, nous allons tout dompter,
Nous allons traverser les sables de Lybie,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir de-là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanais:
Et ranger sous nos loix tout ce vaste hémisphère.
Mais de retour enfin que prétendez-vous faire?
Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, & prendre du bon tems.
Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire?
Le conseil étoit sage, & facile à goûter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il eût pû l'écouter:
Mais à l'ambition opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le trône endormi,
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre,
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérans

L'honneur parmi les rois donne les premiers rangs.
 Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
 Chaque siècle est fécond en heureux téméraires.
 Chaque climat produit des favoris de Mars :
 Le Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars.
 On a vû mille fois des fanges Méotides
 Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides.
 Mais un roi vraiment roi, qui sage en ses projets,
 Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
 Il faut pour le trouver, courtir toute l'histoire.
 La terre compte peu de ces rois bienfaisans.
 Tel fut cet empereur, sous qui Rome adorée
 Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée :
 Qui rendit de son joug l'univers amoureux :
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux :
 Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
 N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.
 Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?

GRAND ROI, sans recourir aux histoires antiques,
 Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Beligues,
 Quand l'ennemi vaincu désertant ses remparts,
 Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,
 Toi-même te borner au fort de ta victoire,
 Et chercher dans la paix une plus juste gloire ?
 Ce sont-là les exploits que tu dois avoïer :
 Et c'est par-là, GRAND ROI, que je te veux loïer.
 Assez d'autres sans moi d'un stile moins timide,
 Suivront aux champs de Mars ton courage rapide :
 Iront de ta valeur effrayer l'univers.
 Et camper devant Dole au milieu des hyvers.
 Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
 Je dirai les exploits de ton règne paisible.
 Je peindrai les plaisirs en foule renaissans,
 Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans,
 On verra par quels soins ta sage prévoyance

Au fort de la famine entretint l'abondance.
 On verra les abus par ta main réformés ;
 La licence & l'orgueil en tous lieux réprimés ;
 Du débris des traitans ton épargne grossie ;
 Des subsides affreux la rigueur adoucie ;
 Le soldat dans la paix sage & laborieux,
 Nos artisans grossiers rendus industrieux ;
 Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
 Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
 Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,
 Du loisir d'un héros nobles amusemens.
 J'entens déjà frémir les deux mers étonnées,
 De voir leurs flots unis au pié des Pyrénées.
 Déjà de tous côtés la chicane aux abois
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles loix.
 O que ta main par là va sauver de pupilles !
 Que de savans plaideurs désormais inutiles !
 Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?
 L'univers sous ton regne a-t-il des malheureux ?
 Est-il quelque vertu dans les glaces de l'ourse,
 Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
 Dont la triste indigence ose encor approcher,
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
 C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies,
 De leur longue difette à jamais affranchies,
 GRAND ROI, poursuis toujours, assure leur repos.
 Sans elles un héros n'est pas long-tems héros.
 Bien-tôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire,
 Enveloppe avec lui son nom & son histoire.
 En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil.
 Achille mit vingt fois tout Iliion en deuil.
 En vain malgré les vents, aux bords de l'Hespérie,
 Enée enfin porta ses dieux & sa patrie :
 Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
 Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
 Non, à quelque hauts faits que ton destin t'appelle,
 Sans le secours soigneux d'une muse fidelle,

Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
 Apollon te la doit: ouvre-lui tes trésors.
 En Poètes fameux rend nos climats fertiles.
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
 Que d'illustres temoins de ta vaste bonté,
 Vont pour Toi déposer à la postérité!

Pour moi, qui sur ton nom déjà brûlant d'écrire,
 Sens au bout de ma plume expirer la satire,
 Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
 Toutefois, si quelqu'un de mes foibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage?
 Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
 Seront à peine crûs sur la foi des auteurs;
 Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
 On dira quelque jour pour les rendre croyables;
 Boileau, qui dans ses vers plein de sincérité
 Jadis à tout son siècle a dit la vérité;
 Qui mit à tout blâmer son étude & sa gloire,
 A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.



ÉPIÎRE II.

A MONSIEUR L'ABBÉ
DES ROCHES.

A quois bon réveiller mes muses endormies,
Pour tracer aux auteurs des regles ennemies?
Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes loix,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix?
O le plaisant docteur, qui sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse:
Nos écrits sont mauvais, les siens valent-ils mieux?
J'entens déjà d'ici Linière furieux,
Qui m'appelle au combat sans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il; qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aisé dans ses vers,
Aura plutôt rempli la page & le revers.
Moi donc qui suis peu fait à ce genre d'escrime,
Je le laisse tout seul verser rime sur rime,
Et souvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.

Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te
noircisse,

Que fais-tu cependant, seul en ton bénéfice?
Attens-tu qu'un fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenseur des droits de ton église,
De tes moines mutins réprimer l'entreprise?
Croi-moi, dût Auzanet t'assurer du succès,
Abbé, n'entreprends point même un juste procès,
N'imité point ces fous dont la sotte avarice

Va de ses revenus engraisser la justice,
 Qui toujours assignans, & toujours assignés,
 Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés,
 Soutenons bien nos droits: sot est celui qui donne:
 C'est ainsi devers Caen que tout Normand raisonne.

Ce sont là les leçons, dont un père manceau
 Instruit son fils novice au sortir du berceau,
 Mais pour toi, qui nourris bien en deçà de l'oïse,
 As succé la vertu Picarde & Champenoise,
 Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficié,
 Faire enrouler pour toi Corbin ni le Mazier.
 Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
 Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse,
 Consulte-moi d'abord, & pour la réprimer,
 Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
 Deux voyageurs à jeun, rencontrèrent une huître.
 Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
 La justice passa la balance à la main.
 Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
 Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
 La justice, pesant ce droit litigieux,
 Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leur yeux;
 Et par ce bel arrêt terminant la bataille,
 Tenez; voilà, dit-elle, à chacun une écaille,
 Des sottises d'autrui nous vivons au Palais:
 Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu, Vivez en paix!



EPITRE III.

A M. ARNAULD.

Oui, sans peine, au travers des sophismes de Claude,
 ARNAULD, des novateurs tu découvres la fraude,
 Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
 Mais que sert que ta main leur déssille les yeux,
 Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,
 Prêts d'embrasser l'église, au prêche les rappelle?
 Non, ne croi pas que Claude habile à se tromper,
 Soit insensible aux traits dont tu fais le frapper:
 Mais un démon l'arrête, & quand ta voix l'attire,
 Lui dit: Si tu te rends, fais-tu ce qu'on va dire?
 Dans son heureux retour lui montre un faux malheur,
 Lui peint de Charenton l'hérétique douleur;
 Et balançant Dieu même en son ame flotante,
 Fait mourir dans son cœur la vérité naissante.
 Des superbes mortels le plus affreux lien,
 N'en doutons point, Arnauld, c'est la honte du bien.
 Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
 Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie;
 Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
 Et nous rend l'un & l'autre esclaves malheureux.
 Par elle la vertu devient lâche & timide.
 Vois-tu ce libertin en public intrépide,
 Qui prêche contre un Dieu que dans son ame il croit?
 Il iroit embrasser la vérité qu'il voit.
 Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
 Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie.
 C'est là de tous nos maux le fatal fondement,
 Des jugemens d'autrui nous tremblons follement;
 Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,

NOUS

Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices :
 Misérables joiets de notre vanité,
 Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.
 A quoi bon, quand la fièvre en nos artères brûle,
 Faire de notre mal un secret ridicule ?
 Le feu sort de vos yeux pétillans & troublés ;
 Votre pouls inégal marche à pas redoublés ;
 Quelle fausse pudeur à feindre vous oblige ?
 Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais . . . Je n'ai rien,
 vous dis-je,

Répondra ce malade à se taire obstiné,
 Mais cependant voilà tout son corps gangrené ;
 Et la fièvre demain se rendant la plus forte,
 Un benitier aux piés, va l'étendre à la porte,
 Prévenons sagement un si juste malheur.
 Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
 Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne.
 Profitons de l'instant que de grace il nous donne,
 Hâtons-nous ; le tems fuit, & nous traîne avec soi.
 Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Mais quoi, toujours la honte en esclave nous lie.
 Oui, c'est toi qui nous perds, ridicule folie :
 C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
 Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
 Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
 Au démon par pudeur il vendit la nature.
 Hélas ! avant ce jour qui perdit ses neveux,
 Tous les plaisirs couroient au-devant de ses vœux,
 La faim aux animaux ne faisoit point la guerre :
 Le blé pour se donner, sans peine ouvrant la terre.
 N'attendoit point qu'un bœuf, pressé de l'éguillon,
 Traçât à pas tardifs un pénible fillon.
 La vigne offroit partout des grappes toujours pleines,
 Et des ruisseaux de lait serpendoient dans les plaines,
 Mais dès ce jour Adam déchû de son état,
 D'un tribut de douleurs paya son attentat,
 Il fallut qu'au travail son corps rendu docile,

Forçât

Forçât la terre avare à devenir fertile.
 Le chardon importun hérissa les guérets :
 Le serpent venimeux rampa dans les forêts :
 La canicule en feu désola les campagnes :
 L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
 Alors pour se couvrir durant l'âpre saison,
 Il fallut aux brebis dérober leur toison.
 La peste en même tems, la guerre & la famine
 Des malheureux humains jurèrent la ruine :
 Mais aucun de ces maux n'égala la rigueur
 Que la mauvaise honte exerça dans les cœurs.
 De ce nid à l'instant sortirent tous les vices.
 L'avare des premiers en proie à ses caprices,
 Dans un infame gain mettant l'honnêteté,
 Pour toute honte alors compta la pauvreté.
 L'honneur & la vertu n'osèrent plus paroître.
 La piété chercha les déserts & le cloître.
 Depuis on n'a point vu de cœur si détaché,
 Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.
 Triste & funeste effet du premier de nos crimes ?
 Moi-même, Arnaud, ici, qui te prêche en ces rimes,
 Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
 En vain j'arme contre elle une foible vertu,
 Ainsi toujours douteux, chancelant & volage,
 A peine du limon, où le vice m'engage,
 J'arrache un pié timide, & fors en m'agitant,
 Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'instant.
 Car si, comme aujourd'hui, quelque rayon de zèle,
 Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
 Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer
 D'un geste, d'un regard je me sens allarmer ;
 Et même sur ces vers que je te viens d'écrire,
 Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.



ÉPIÔTRE IV.

AU ROI.

En vain pour te louer, ma muse toujours prête,
 Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête,
 Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
 GRAND ROI, n'est pas en vers si facile à dompter.
 Des villes que tu prens, les noms durs & barbares
 N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres;
 Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
 Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
 Oui, par tout de son nom chaque place munie,
 Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie,
 Et qui peut sans frémir aborder Woerden?
 Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden?
 Quelle muse à rimer en tous lieux disposée.
 Oseoit approcher des bords du Zuider-zée?
 Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
 Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg?
 Il n'est fort entre ceux que tu prens par centaines,
 Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines;
 Et partout sur le What, ainsi que sur le Leck,
 Le vers est en dérouté, & le poëte à sec.
 Encor si tes exploits, moins grands & moins rapides,
 Laissoient prendre courage à nos muses timides,
 Peut-être avec le tems, à force d'y rêver,
 Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
 Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
 Pégase s'effarouche & recule en arrière.
 Mon Apollon s'étonne, & Nimegue est à toi,
 Que ma muse est encore au camp devant Orsoi.
 Aujourd'hui toute fois mon zèle m'encourage,
 Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.

Un

Un trop juste devoir vent que nous l'essayions.
 Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
 Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
 Que la vérité pure y ressemble à la fable,
 De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
 Venez donc, & surtout gardez bien d'ennuyer.
 Vous savez de grands vers les disgrâces tragiques,
 Et souvent on ennuye en termes magnifiques.

Au pié du mont Adulle, entre mille roseaux,
 Le Rhin tranquille & fier du progrès de ses eaux,
 Appuyé d'une main sur son urne penchante,
 Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante.
 Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,
 Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
 Il se trouble, il regarde, & par tout sur ses rives
 Il voit fuir à grand pas ses Naiades craintives,
 Qui toutes accourant vers leur humide roi,
 Par un récit affreux redoublent son effroi.
 Il apprend qu'un héros conduit par la victoire,
 A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
 Que Rhimberg & Vesel, terrassés en deux jours,
 D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
 Nous l'avons vû, dit l'une, affronter la tempête
 De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
 Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux
 Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.
 Il a de Jupiter la taille & le visage;
 Et depuis ce Romain, dont l'insolent passage
 Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
 Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble & frémit à ces tristes nouvelles;
 Le fen sort à travers ses humides prunelles.
 C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
 Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
 Et de mille remparts mon onde environnée
 De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
 Ah! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups

Montrons qui doit céder des mortels ou de nous
 A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
 Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse,
 Son front cicatricé rend son air furieux,
 Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux,
 En ce moment il part, & couvert d'une nue,
 Du fameux Fort de Skink prend la route connue.
 Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
 Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
 Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
 Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
 Confus, il les aborde, & renforçant sa voix:
 Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
 Est-ce ainsi que votre ame aux périls aguerrie,
 Soutient sur les remparts l'honneur & la patrie?
 Votre ennemi superbe en cet instant fameux,
 Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux,
 Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
 N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
 Allez, vils combattans, inutiles soldats,
 Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras:
 Et la faux à la main parmi vos marécages,
 Allez couper vos jones, & presser vos laitages;
 Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
 Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir.

Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme,
 Ressuscite l'honneur déjà mort en leur ame:
 Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur,
 Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
 Par son ordre Grammont le premier dans les flots
 S'avance soutenu dès regards du héros.
 Son courfier écumant sous un maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
 Revel le suis de près: sous le chef redouté
 Marche des Cuirassiers l'escadron indompté.

Mais

Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
 Vivonne, Nantouillet, & Coislin, & Salart :
 Chacun d'eux au péril veut la première part.
 Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élançe.
 La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois.
 Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
 Louis les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur, qui l'attache au rivage.
 Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
 D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
 Cent guerriers s'y jettant signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
 Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
 Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
 Du salpêtre en fureur, l'air s'échauffe & s'allume,
 Et des coups redoublés tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume, & se plaint.
 De tant de coups affreux la tempête orageuse
 Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse.
 Mais Louis d'un regard fait bien-tôt la fixer.
 Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
 Bien-tôt avec Grammont courent Mars & Bellone.
 Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne,
 Quand pour nouvelle allarme à ses esprits glacés,
 Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés :
 Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
 Force les Escadrons, & gagne les batailles :
 Enguien, de son hymen le seul & digne fruit,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
 L'ennemi renversé fuit, & gagne la plaine.
 Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
 Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
 Abandonne à Louis la victoire & ses bords,
 Du fleuve ainsi dompté la dérouté éclatante

A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante;
 Wurts l'espoir du pays, & l'appui de ses murs,
 Wurts... ah, quel nom, GRAND ROI! quel Hector que
 ce Wurts!

Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
 Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles!
 Bien-tôt on eût vû Skink dans mes vers emporté;
 De ses fameux remparts démentir la fierté.
 Bien-tôt.... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
 Finissons, il est tems: aussi-bien si la rime
 Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim,
 Je ne sai pour sortir de porte qu'Hildesheim.

O! que le ciel soigneux de notre poésie,
 GRAND ROI, ne nous fit-il plus voisin de l'Asie!
 Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers,
 Tu nous auroit fourni des rimes à milliers,
 Il n'est plaine en ces lieux si sèche & si stérile,
 Qui ne soit en beaux mots par tout riche & fertile.
 Là plus d'un bourg fameux par son antique nom,
 Vient offrir à l'oreille un agréable son.
 Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre!
 D'y trouver d'Ilion la poétique cendre:
 De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
 Firent plus en dix ans que Louis en dix jours!
 Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine?
 Est-il dans l'univers de place si lointaine,
 Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puisse porter,
 Et ne m'offre bien-tôt des exploits à chanter?
 Non, non, ne faisons plus des plaintes inutiles;
 Puisqu'ainsi dans deux mois tu prens quarante villes,
 Assuré de bons vers dont ton bras me répond,
 Je t'attens dans deux ans aux bords de l'Hellespont.



* * * * *

ÉPITRE V.

A MONSIEUR
DE GUILLERAGUES.

Esprit né pour la Cour, & maître en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui fais & parler & te taire,
Apprens-moi, si je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la satire encor me signaler,
Et dans ce champ fécond en plaisantes malices,
Faire encore aux auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non sans tumulte, on me vit éclater:
Quand mon esprit plus jeune, & prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret & de sage:
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage.
Maintenant que le tems a meuri mes desirs
Que mon âge, amoureux des plus sages plaisirs,
Bien-tôt s'en va frapper à son neuvième lustre.
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre;
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés,
Aiguissent contre moi leurs traits envenimés;
Que tout, jusqu'à Pinchêne, & m'insulte & m'accable;
Aujourd'hui vieux lion, je suis doux & traitable.
Je n'arme point contre eux mes ongles émouffés.
Ainsi que mes chagrins mes beaux jours sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière.

Ainsi donc philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je suis, c'est la vertu que j'aime.
Je songe à me connaître, & me cherche en moi-même.

C'est là l'unique étude où je veux m'attacher.
 Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher
 Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe:
 Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe:
 Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
 Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.
 Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
 Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
 Pour moi sur cette mer qu'ici bas nous courons,
 Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons;
 A régler mes desirs, à prévenir l'orage,
 Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.

C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
 Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
 Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accom-
 pagne,
 Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
 Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui.
 Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre,
 Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre:
 Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit dompter,
 Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter,
 C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
 Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
 De nos propres malheurs auteurs infortunés,
 Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
 A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
 Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde,
 Est ici, comme aux lieux où meurt le Coco,
 Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco:
 On ne le tire point des veines du Potose.
 Qui vit content de rien; possède toute chose.
 Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins,
 Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le
 moins,

O! que

O ! que si cet hyver un rhûme salutaire,
 Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
 Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
 Et remplir sa maison d'un agréable deuil :
 Que mon ame, en ce jour de joie & d'opulence,
 D'un superbe convoi plaindroit de la depense !
 Disois je mois pessé, doux, honnête & soûmis,
 L'héritier affamé de ce riche commis,
 Qui, pour lui préparer cette douce journée,
 Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
 La mort vient de saisir le vieillard cathereux,
 Voilà son gendre riche. En est-il plus heureux ?
 Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
 Déjà nouveau seigneur il vante sa noblesse.
 Quoique fils de meûnier encor blanc du moulin,
 Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
 En mille vains projets à toute heure il s'égare.
 Le voilà fou, superbe, impertinent, bisarre,
 Réveur, sombre, inquiet, à soi-même ennuyeux.
 Il vivroit plus content, si comme ses ayeux,
 Dans un habit conforme à sa vraie origine,
 Sur le mulet encor il chargeoit la farine.

Mais ce discours n'est pas pour le peuple ignorant.
 Que le faste ébloüit d'un bonheur apparent,
 L'argent, l'argent, dit-on ; sans lui tout est stérile.
 La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile.
 L'argent en honnête homme érige un scélérat.
 L'argent seul au Palais peut faire un magistrat.
 Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame,
 Dit ce fourbe sans foi, sans honneur & sans ame ;
 Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
 J'ai cent mille vertus en loüis bien comptés.
 Est-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
 C'est ainsi qu'en son cœur ce Financier raisonne.
 Mais pour moi, que l'éclat ne sauroit décevoir,
 Qui mets au rang des biens l'esprit & le savoir,

J'estime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un commis engraisé des malheurs de la France,

Non que je sois du goût de ce Sage insensé,
Qui d'un argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la mer, pour crier : je suis libre.
De la droite raison je sens mieux l'équilibre :
Mais je tiens qu'ici bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon père, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,
Un revenu léger, & son exemple à suivre.
Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, & vit en frémissant,
Dans la poudre du greffe un poète naissant.
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.
Dès-lors à la richesse il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer ;
Et sur tout redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût crû, que pour moi le sort dût se fléchir ?
Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu.
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraire,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop : mon bonheur a passé mes souhaits.

C'en

Qu'à son gré déformais la fortune me jouë ;
On me verra dormir au branle de sa roue.
Si quelque soin encor agite mon repos.
C'est l'ardeur de louer un si fameux héros.
Ce soin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorsque je dors, en sursaut me réveille :
Me dit que ces bienfaits dont j'ose me vanter,
Par des vers immortels ont dû se mériter.
C'est là le seul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais si dans le beau feu du zèle qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
Je puis sur ce sujet satisfaire mon cœur,
Guilleragues, plain-toi de mon humeur légère.
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangère,
Ou d'un vil intérêt reconnoissant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.



ÉPIÔRE VI.

A MONSIEUR

DE LAMOIGNON.

Oui, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la ville,
 Et contre eux la campagne est mon unique azile.
 Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
 C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines.
 D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
 La Seine au pié des monts, que son flot vient lever.
 Voit du sein de ses eaux vingt isles s'élever,
 Qui partageant son cours en diverses manières,
 D'une rivière seule y forment vingt rivières.
 Tous les bords sont couverts de Saules non plantés,
 Et de noyers souvent du passant insultés.
 Le village au-dessus forme un amphithéâtre.
 L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre.
 Et dans le roc, qui cede & se coupe aisément,
 Chacun fait de sa main creuser un logement.
 La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
 Se présente au-dehors de murs environnée.
 Le soleil en naissant la regarde d'abord,
 Et le mont la défend des outrages du Nord.
 C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquile,
 Met à profit les jours que la Parque me file.
 Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
 J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
 Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
 Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construis,

Je

Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
 Quelquefois à l'appâs d'un hameçon perfide,
 J'amorce en badinant le poisson trop avide;
 Ou d'un plomb qui fuit l'œil, & part avec l'éclair,
 Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
 Une table, au retour, propre & non magnifique
 Nous présente un repas agréable & rustique.
 Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain.
 La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
 Et mieux que Bergerat l'appetit l'assaisonne.
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
 Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde.
 Et connu de vous seuls oublier tout le monde !
 Mais à peine du sein de vos vallons chéris
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage,
 Un cousin abusant d'un fâcheux parentage,
 Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débotter,
 Chez vingt juges pour lui j'aïlle solliciter.
 Il faut voir de ce pas les plus considérables :
 L'un demeure aux Marais, & l'autre aux Incurables.
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
 Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
 Et d'attentat horrible on traita la satire.
 Et le Roi, que dit-il ? Le Roi se prit à rire.
 Contre vos derniers vers on est fort en courroux ;
 Pradon a mis au jour un livre contre vous,
 Et chez le chapelier du coin de notre place.
 Autour d'un Caudebec j'en ai lû la préface.
 L'autre jour sur un mot la Cour vous condamna ;
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina,
 Un étrit scandaleux sous votre nom se donne.
 D'un Pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
 Moi ? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
 Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal,

Qu'un

Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,
 Donna pour mon malheur, un trop heureux volume ;
 Toujours, depuis ce tems, en proie aux fots discours,
 Contre eux la vérité m'est un foible secours.

Vient-il de la Province une satire fade,
 D'un plaisant du pays insipide boutade :
 Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :
 Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
 J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville :
 Non ; à d'autres, dit-il, on connoît votre style.
 Combien de tems ces vers vous ont-ils bien coûté ?
 Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.
 Peut-on m'attribuer ces sottises étranges ?

Ah ! Monsieur, vos mépris vous servent de loüanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
 Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
 Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les muses.
 Le monde cependant se rit de mes excuses,
 Croit que pour m'inspirer sur chaque événement,
 Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
 Et dans Valenciennes est entré comme une foudre ;
 Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
 A vû tomber enfin ses murs & son orgueil :
 Que devant Saint-Omer, Nassau par sa défaite,
 De Philippe vainqueur rend la gloire complète.
 Dieu fait comme les vers chez vous s'en vont couler,
 Dit d'abord un ami qui veut me cajoler ;
 Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles,
 Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
 Mais moi dont le génie est mort en ce moment,
 Je ne sai que répondre à ce vain compliment :
 Et justement confus de mon peu d'abondance,
 Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
 Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
 Vit content de soi-même en un coin retiré :
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,

N'a jamais enivré d'une vaine funée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices,
Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux loüanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers & nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croissions.
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.
Ma muse qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage,
Tout l'été loin de toi demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des loix.
Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie;
Que l'oppresser ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,

Il me faut du repos, des prés & des forêts.
 Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
 Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
 Et que Cérès contente fait place à Pomone.
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
 Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
 Aussi-tôt ton ami redoutant moins la ville,
 Tira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
 Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
 Tu me verras souvent à te suivre empressé,
 Pour monter à cheval rappelant mon audace,
 Apprentif cavalier, galoper sur ta trace.
 Tantôt sur l'herbe assis au pié de ces côteaux,
 Où Policrene épand ses libérales eaux,
 Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
 Discourir des vertus dont tu fais ton étude;
 Chercher quels sont les biens véritables ou faux:
 Si l'honnête homme en foi doit souffrir des défauts:
 Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
 Ou la vaste science, ou la vertu solide:
 C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
 Heureux! si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
 N'y viennent point sèmer l'ennuyeuse tristesse.
 Car dans ce grand concours d'hommes de toute espee,
 Que sans cesse à Bâville attire le devoir;
 Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
 Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
 Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
 Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux,
 Qui fait pour s'échapper quelque autre ignoré d'eux.

B/VE/3/B/VE
 B/VE/3/B/VE

* * * * *

ÉPIÎTRE VII.

A M. RACINE.

Que tu fais bien, RACINE, à l'aide d'un acteur,
 Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
 Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée,
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
 En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
 Ne croi pas toutefois par tes savans ouvrages,
 Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
 Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré,
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amaissent.
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;
 Et son trop de lumière importunant les yeux,
 De ses propres amis lui fait des envieux.
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
 Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
 Et donner à ses vers leur légitime prix.
 Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
 Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
 Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés,
 Furent de fots esprits à nos yeux rebutés.
 L'ignorance & l'erreur à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venôient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secoioient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le Commandeur vouloit la scène plus exacte.
 Le vicomte indigné sortoit au second acte,
 L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu,

F

L'au-

L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
 Vouloit venger la cour immolée au parterre,
 Mais-si-tôt que d'un trait de ses fatales mains
 La parque l'eût rayé du nombre des humains,
 On reconnut le prix de sa muse éclipsee.
 L'aimable comédie avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
 Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
 Toi donc, qui t'élevant sur la scène tragique,
 Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'esprits,
 De Corneille vieilli fais consoler Paris,
 Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
 Attachant à ton nom sa rouilli envenimée,
 La calomnie en main, quelquefois te poursuit,
 En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
 Racine, fait briller sa profonde sagesse,
 Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté.
 Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élançe.
 Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;
 Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
 Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
 Des pâles envieux ne blesse point la vûe ;
 Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
 De bonne heure a pourvû d'utiles ennemis :
 Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
 Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.
 Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
 Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
 Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
 Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
 Je sai sur leurs avis corriger mes erreurs,
 Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
 Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre ;
 C'est en me guérissant que je sai leur répondre ;

Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
 Plus croissant en vertu je songe à me venger.
 Imite mon exemple, & lorsqu'une cabale,
 Un flot de vains auteurs follement te ravale,
 Profite de leur haine, & de leur mauvais sens,
 Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
 Que peut contre tes vers une ignorance vaine ?
 Le parnasse françois, ennobli par ta veine,
 Contre tous ces complots saura te maintenir,
 Et soulever pour toi l'équitable avenir.
 Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
 De Phedre malgré soi perfide, incestueuse,
 D'un si noble travail justement étonné,
 Ne bénira d'abord le siècle fortuné,
 Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?
 Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
 Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs,
 Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire
 Que l'auteur du Jonas s'epresse pour les lire,
 Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
 Ou le sec traducteur du françois d'Amyot :
 Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
 Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées :
 Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois ;
 Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
 Qu'Enguien en soit touché, que Colbert & Vivonne,
 Que la Rochefoucaut, Marillac & Pomponne,
 Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
 A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?
 Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
 Que Montauzier voulût lui donner son suffrage !
 C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
 Mais pour un tas grossier de frivoles esprits.
 Admirateurs zélés de toute œuvre insipide ;
 Que non loin de la place ou Brioché préside,
 Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
 Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

EPI TRE VIII.

AU ROI.

GRAND ROI, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Tu fais bien que mon style est né pour la satire :

Mais mon esprit contraint de la défavoüer,

Sous ton règne étonnant ne veut plus que loüer.

Tantôt dans les ardeurs de ce zèle incommode,

Je songe à mesurer les syllabes d'une Ode ;

Tantôt d'une *Enéide* auteur ambitieux,

Je m'en forme déjà le plan audacieux.

Ainsi toujours flaté d'une douce manie,

Je sens de jour en jour dépérir mon génie ;

Et mes vers en ce style ennuyeux, sans appas,

Déshonorent ma plume, & ne t'honorent pas.

Encor si ta valeur à tout vaincre obstinée,

Nous laissoit pour le moins respirer une année,

Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,

Du tems qu'il a perdu sauroit se racquiter.

Sur ces nombreux défauts, merveilleux à décrire,

Le siècle m'offre encore plus d'un bon mot à dire.

Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcés,

Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassés,

Ton courage affamé de péril & de gloire,

Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.

Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter,

Nous laisse pour un an d'actions à compter.

Que si quelquefois las de forcer des murailles,

Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,

Tu vient m'embarrasser de mille autres vertus ;

Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.

Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,

Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des allarmes.

De ton trône agrandi portant seul tout le faix,

Tu cultives les arts, tu répans les bienfaits ;

Tu fais récompenser jusqu'aux muses critiques.

Ah!

Ah! crois-moi, c'en est trop. Nous autres satiriques,
Propres à relever les sottises du tems,
Nous sommes un peu nés pour être mécontents.
Notre muse, souvent paresseuse & stérile.
A besoin pour marcher de colère & de bile.
Notre style languit dans un remerciement :
Mais, GRAND ROI, nous savons nous plaindre élégamment.

O! que si je vivois sous les regnes sinistres
De ces rois nés valets de leurs propres ministres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs tems ne prétoient que leur nom ;
Que sans les fatiguer d'une louange vaine,
Aisément les bons mots couleroit de ma veine !
Mais toujours sous ton regne il faut se récrier.
Toujours les yeux au ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
N'a plus en écrivant de maligne pensée ;
Et mes chagrins sans fiel, & presque évanouïs,
Font grace à tout le siècle en faveur de Louis.
En tout lieux cependant la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.
La licence partout regne dans les écrits.
Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits,
Songe à nous redonner des poèmes épiques,
S'empare des discours mêmes académiques.
Perrin a de ses vers obtenu le pardon,
Et la scène Françoisé est en proie à Pradon.
Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume,
J'amasse de tes faits le pénible volume ;
Et ma muse occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que toi.

Tu le fais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une ame intéressée.
Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
Mon zèle impatient ne se pouvoit cacher.
Je n'admirois que toi. Le plaisir de le dire
Vint m'apprendre à louer au sein de la satire.
Et depuis que tes dons sont venus m'accabler,

Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
 Quelquefois, le dirai-je, un remords légitime,
 Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
 Il me semble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
 Que mon encens payé n'est plus de même prix.
 J'ai peur que l'univers, qui fait ma récompense,
 N'impute mes transports à ma reconnoissance;
 Et que par tes présens mon vers décrédité,
 N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Toutefois je sai vaincre un remords qui te blesse:
 Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largesse,
 A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
 Qui d'un si juste soin se pourra donc charger?
 Ah! plutôt de nos sons redoublons l'harmonie.
 Le zèle à mon esprit tiendra lieu de génie.
 Horace tant de fois dans mes vers imité,
 De vapeurs en son tems, comme moi, tourmenté,
 Pour amortir le feu de sa rate indocile
 Dans l'encre quelquefois fut égayer sa bile.
 Mais de la même main qui peignit Tullius,
 Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius.
 Il fut fléchir Glycère, il fut vanter Auguste,
 Et marquer sur sa lyre une cadence juste.
 Suivons les pas fameux d'un si noble écrivain.
 A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
 Au récit que pour toi je suis prêt d'entreprendre,
 Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre,
 Et déjà mon vers coule à flots précipités;
 Quand j'entens le lecteur, qui me crie Arrêtez:
 Horace eut cent talens; mais la nature avare
 Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bisarre.
 Vous passez en audace & Perse & Juvenal,
 Mais sur le ton flatteur Pinchène est votre égal.
 A ce discours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre!
 Je me sens sur ce point trop facile à confondre;
 Et sans trop relever des reproches si vrais,
 Je m'arrête à l'instant, j'admire & je me tais.

ÉPITRE

* * * * *

EPITRE IX.

A MONSIEUR LE MARQUIS
DE SEIGNELAY,
SECRETAIRE D'ETAT.

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
SEIGNELAY, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,
Croit de prendre aux filets d'une fotte loüange.
Aussi-tôt ton esprit, prompt à se revolter,
S'échappe, & rompt le piège où l'on veut l'arrêter,
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles,
Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
Qui dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olimpe radieux;
Et fiers de haut étage, où la Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix,
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte.
Tu souffres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur, novice à répandre l'encens,
Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage;
Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une ame sincère.
Si pour faire sa cour à ton illustre père,
Seignelay, quelque auteur d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,

La solide vertu, la vaste intelligence,
 Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
 Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars ?
 Et, pouvant justement l'égaliser à Mécène,
 Le comparoit au fils de Pélée & d'Alcmène :
 Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouis,
 Bien-tôt dans ce tableau reconnoïtroient Louis.
 Et glaçant d'un regard la muse & le poëte,
 Imposeroient silence à sa verve indiscrete.

Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui :
 Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
 Que me sert en effet qu'un admirateur fade
 Vante mon embonpoint, si je me sens malade :
 Si dans cet instant même, un feu féditieux
 Fait bouillonner mon sang & pétiller mes yeux ?
 Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable.
 Il doit régner par tout, & même dans la fable :
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu pourquoi mes vers sont lûs dans les Provinces,
 Sont recherchés du peuple, & reçus chez les princes ?
 Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,
 Soient toujours à l'oreille également heureux :
 Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure ;
 Et qu'un mot quelquefois n'y branla césure :
 Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
 Par tout se montre aux yeux, & va saisir le cœur ;
 Que le bien & le mal y sont prisés au juste ;
 Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste ;
 Et que mon cœur toujours conduisant son esprit,
 Ne dit rien aux lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
 Ma pensée au grand jour par tout s'offre & s'expose ;
 Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
 C'est par-là quelquefois que ma rime surprend.
 C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
 Ni tous ces vains amas de frivoles sonnettes,

Montre,

Montre, miroir d'amours, amitiés, amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui parlant beaucoup, ne disent jamais rien.

Mais peut-être enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flater. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur, & faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque, & quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure,
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.

Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit : mais né triste & pesant,
Il veut être solâtre, évaporé, plaisant :
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude & sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant :
Mais la nature est vraie, & d'abord on la sent.
C'est elle seule en tout qu'on admire & qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi.
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable ;
On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur,
Il ne veut plus parler que de rime & de prose.
Des auteurs décriés il prend en main la cause.
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.

Lignorance vaut mieux qu'un savoir affecté,
 Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité,
 C'est par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire,
 L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère,
 En vain par sa grimace un bouffon odieux
 A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
 Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre,
 Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
 Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
 Son visage effuyé n'a plus rien que d'affreux,
 J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre.
 Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
 Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
 Le vice toujours sombre aime l'obscurité.
 Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise,
 C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.



Jadis l'homme vivoit au travail occupé ;
 Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
 On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.
 Le Normand même alors ignoroit le parjure,
 Aucun Rhéteur encor arrangeant le discours,
 N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
 Mais si-tôt qu'aux humains, faciles à séduire,
 L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
 La mollesse aména la fausse vanité.
 Chacun chercha pour plaire un visage emprunté,
 Pour ébloüir les yeux la fortune arrogante
 Affecta d'étaler une pompe insolente.
 L'or éclata par tout sur les riches habits.
 On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;
 Et la laine & la soie en cent façons nouvelles,
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
 La trop courte beauté monta sur des patins.
 La coquette tendit ses laqs tous les matins ;
 Et mettant la céruse & le plâtre en usage,
 Composa de sa main les fleurs de son visage.
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.

Le courtisan n'eut plus de sentimens à foi.
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur que tromperie,
 On vit par tout régner la basse flaterie.
 Le Parnasse sur-tout fécond en imposteurs.
 Diffama le papier par ses propres menteurs.
 De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
 Stances, odes, sonnets, épitres liminaires,
 Où toujourn le héros passe pour sans pareil.
 Et, fût-il louche & borgne, est réputé soleil.
 Ne crois pas toutefois, sur le discours bisarre,
 Que d'un frivole encens malignement avare,
 Je veuille sans raison frustrer tout l'univers.
 La louange agréable & l'ame de beaux vers.
 Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
 Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
 Alors, comme j'ai dit, tu la fais écouter,
 Et sans crainte à tes yeux l'on pourroit t'exalter.
 Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
 Il faudroit peindre en toi des vérités connues:
 Décrire ton esprit ami de la raison;
 Ton ardeur pour ton roi, puisée en ta maison:
 A servir des desseins, ta vigilance heureuse;
 Ta probité sincère, utile, officieuse.
 Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
 Sans chagrin voit tracer ses véritables traits,
 Condé même, Condé, ce héros formidable,
 Et non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable,
 Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
 Traçoit de ses exploits le fidèle tableau:
 Et dans Senef en feu contemplant sa peinture,
 Ne défavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
 Mais malheur au poëte insipide, odieux,
 Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
 Il auroit beau crier: *Premier Prince du monde,*
Courage sans pareil, lumière sans seconde:
 Ses vers jettés d'abord, sans tourner le feuillet,
 Iroient dans l'anti-chambre amuser Pacolet.



L'ART POETIQUE,

CHANT PREMIER.


 C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur,
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, & Pégase est rétif.

O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse.
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer.
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-tems votre esprit & vos forces.

La Nature fertile en esprits excellens.
Sait entre les auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme :
L'autre d'un trait plaisant éguiser l'épigramme.
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte, & qui s'aime,
Méconnoît son génie, & s'ignore soi-même.
Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante;
Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Quel-

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
 Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.
 L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
 La rime est une esclave, & ne doit qu'obéir.
 Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
 L'esprit à la trouver aisément s'habitue.
 Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
 Et loin de la gêner, la sert & l'enrichit.
 Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
 Et pour la rattraper, le sens court après elle.
 Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
 Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.

La plupart emportés d'une fougue insensée,
 Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
 Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
 S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
 Evitons ces excès. Laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
 Tout doit tendre au bon sens : mais pour y parvenir,
 Le chemin est glissant & pénible à tenir.
 Pour peu qu'on s'en écarte, aussi-tôt on se noye.
 La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voye.

Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
 S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face :
 Il me promène après de terrasse en terrasse.
 Ici s'offre un perron ; là règne un corridor.
 Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or,
 Il compte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'Astragales.
 Je saute vingt feuilletts pour en trouver la fin ;
 Et je me sauve à peine au travers du Jardin,
 Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile :
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant :
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Qui

Qui ne fait se borner, ne fut jamais écrire.
 Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
 Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
 J'évite d'être long, & je deviens obscur.
 L'un n'est point trop fardé: mais sa muse est trop nue.
 L'autre a peur de ramper, il se perd dans les nues.
 Voulez-vous du public mériter les amours?
 Sans cesse en écrivant variez vos discours.
 Un style trop égal & toujours uniforme,
 Envain brille à nos yeux il faut qu'il nous endorme.
 On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
 Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
 Heureux qui dans ses vers fait d'une voix légère.
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
 Son livre aimé du ciel & chéri des lecteurs,
 Est souvent chez Barcin entouré d'acheteurs.
 Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse.
 Le style moins noble a pourtant sa noblesse.
 Au mépris du bon sens, le burlesque éfronté
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
 On ne vit plus en vers que pointes triviales.
 Le Parnasse parla le langage des Hales.
 La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
 Apollon travesti devint un Tabarin.
 Cette contagion infecta les provinces,
 Du clerc & du bourgeois passa jusques aux princes.
 Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
 Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
 Mais de ce style enfin la Cour défabusée,
 Dédaigna de ces vers l'extravagance ailée;
 Distingua le naïf du plat & du bouffon;
 Et laissa la province admirer le Typhon.
 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
 Imitons de Marot l'élégant badinage;
 Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-neuf.
 Mais n'allez point aussi sur les pas de Brébeuf,
 Même en une Pharisale, entasser sur les rives

De morts & de mourans cent montagnes plaintives.

Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offre rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;
Ayez pour la cadence une oreille sévère.

Que toujours dans vos vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée.
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix.

La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de césure.

Villon fut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Marot bien-tôt après fit fleurir les ballades,

Tourna des triolets, rima des mascarades;

A des refrains réglés asservit les rondeaux,

Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Ronsard qui le suivit, par une autre méthode;

Réglant tout, broüilla tout, fit un art à la mode,

Et toutefois long-tems eut un heureux destin.

Mais sa muse, en François parlant grec & latin,

Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,

Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce poëte orgueilleux trébuché de si haut,

Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.

Enfin Malherbe vint; & le premier en France,

Fit sentir dans les vers une juste cadence:

D'un mot mis en place enseigna le pouvoir,

Et réduisit la muse aux regles du devoir.

Par ce sage écrivain la langue réparée

N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

Les stances avec grace apprirent à tomber;
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
 Tout reconnut ses lois; & ce guide fidèle
 Aux auteurs de ce tems sert encore de modèle.
 Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
 Et de son tout heureux imitez la clarté.
 Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
 Mon esprit aussi-tôt commence à se détendre:
 Et de vos vains discours prompt à se détacher.
 Ne fait point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il est certains esprits, dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.
 Le jour de la raison ne le sauroit percer.
 Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit ou moins nette, ou plus pure.
 Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Surtout, qu'en vos écrits la langue révéree.
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux.
 Si le terme est impropre, ou le tour vicieux,
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux solécisme:
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse,
 Un style si rapide, & qui court en rimant.
 Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
 J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arène,
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
 Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
 Hatez-vous lentement & sans perdre courage,
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
 Polissez-le sans cesse, & le repolissez:

Ajoutez

Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.
 C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
 Des traits d'esprit semés de tems en tems pétillent.
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
 Que le début, la fin, répondent au milieu;
 Que d'un art délicat les pièces assorties
 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties:
 Que jamais du sujet le discours s'écartant,
 N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique;
 Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

Faites-vous des amis prompts à vous censurer.
 Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur,
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
 Tel vous semble applaudir, qui vous raille & vous joue.
 Aimez qu'on vous conseille, & non pas qu'on vous loue.

Un flatteur aussi-tôt cherche à se récrier.
 Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
 Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse.
 Il trépigne de joie, il pleure de tendresse:
 Il vous comble par-tout d'éloges fastueux.
 La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
 Il ne pardonne point les endroits négligés.
 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés:
 Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.
 Ici le sens le choque, & plus loin c'est la phrase.
 Votre construction semble un peu s'obscurcir!
 Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.

C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
 Mais souvent sur ses vers, un auteur intraitable
 A les protéger tous se croit intéressé,
 Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
 De ces vers, direz-vous, l'expression est basse,
 Ah! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
 Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid;
 Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit,
 Ce tout ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
 Ainsi toujours constant à ne point se dédire;
 Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser.
 C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
 Cependant à l'entendre il chérit la critique,
 Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
 Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flater,
 N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
 Aussi-tôt il vous quitte, & content de sa muse,
 S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse.
 Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en fots auteurs,
 Notre siècle est fertile en fots admirateurs.
 Et sans ceux que fournit la ville & la province,
 Il en est chez le duc, il en est chez le prince,
 L'ouvrage le plus plat a chez les courtisans,
 De tout tems rencontré de zélés partisans;
 Et, pour finir enfin par un trait de satire,
 Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.



* * * * *

C H A N T II.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
 De superbes rubis ne charge point sa tête,
 Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
 Cueille en un champ voisin les plus beaux ornemens:
 Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
 Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
 Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
 Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
 Il faut que sa douceur flate, chatouille, éveille;
 Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
 Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois;
 Jette-là, de dépit, la flûte & le hautbois;
 Et follement pompeux, dans sa verve indiscrete,
 Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
 De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
 Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Au contraire cet autre objet en son langage,
 Fait parler ses bergers comme on parle au village.
 Ses vers plats & grossiers, dépourvus d'agrément,
 Toujours baissent la terre, & rampent tristement.
 On dirait que Ronsard, sur ses *Pipeaux rustiques*,
 Vient encor fredonner ses idylles gothiques;
 Et changer sans respect de l'oreille & du son,
 Lycidas en Pierrot & Phylis en Toinon.

Entre ces deux excès la route est difficile.
 Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
 Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
 Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
 Seuls, dans leurs doctes vers ils pourront vous ap-
 prendre,

Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
 Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
 Au combat de la flûte animer deux bergers ;
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
 Et par quel art encor l'églogue quelquefois
 Rend digne d'un consul la campagne & les bois.
 Telle est de ce poëme & la force & la grace.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
 La plaintive élégie, en longs habits de deuil.
 Sait les cheveux épars gémir sur un cercueil,
 Elle peint des amans la joie & la tristesse ;
 Flate, menace, irrite, apaise une maîtresse.
 Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
 C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
 M'entretient de ses feux, toujours froide & glacée ;
 Qui s'affligent par art, & sous de sens rassis,
 S'érigent pour rimer, en amoureux transis :
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
 Ils ne savent jamais, que se charger de chaînes ;
 Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
 Et faire quereller les sens & la raison.
 Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule,
 Qu'amour dictoit les vers que soupироit Tibulle ;
 Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
 Il donnoit de son art les charmantes leçons.
 Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

L'ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
 Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
 Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
 Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
 Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière ;
 Mène Achille tremblant aux bords de Simois,
 Ou fait fléchir l'Escut sous le joug de Loïis.
 Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,

Elle

Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage;
 Elle peint les festins, les danses, & les ris;
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
 Qui mollement résiste, & par un doux caprice,
 Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
 Son style impétueux souvent marche au hasard.
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
 Qui chantant d'un héros les progrès éclatans,
 Maigres historiens, suivront l'ordre des tems.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vde,
 Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue;
 Et que leurs vers exact, ainsi que Mézeray,
 Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
 Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bisarre,
 Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,
 Inventa du sonnet les rigoureuses lois;
 Voulut, qu'en deux quatrains de mesure pareille,
 La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
 Et qu'ensuite, six vers artistement rangés,
 Fussent en deux Tercets par le sens partagés.
 Surtout de ce poëme il bannit la licence:
 Lui-même en mesura le nombre & la cadence:
 Défendit qu'un vers foible y put jamais entrer,
 Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.
 Du reste il enrichit d'une beauté suprême.
 Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme.
 Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
 Et cet heureux phénix est encore à trouver.
 A peine dans Gombaut, Mainard & Malleville,
 En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
 Le reste, aussi peu lû, que ceux de Pelletier,
 N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épiciër.
 Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
 La mesure est toujours trop longue ou trop petite.

L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
 N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné,
 Jadis de nos auteurs les pointes ignorées,
 Furent de l'Italie en nos vers attirées,
 Le vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
 A ce nouvel appas courut avidement.
 La faveur du public, excitant leur audace,
 Leur nombre impétueux inonda le parnasse,
 Le madrigal d'abord en fut enveloppé.
 Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
 La tragédie en fit ses plus chères delices.
 L'élegie en orna ses douloureux caprices.
 Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
 Et sans pointe un amant n'osa plus soupiner.
 On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
 Fidèles à la pointe, encor plus qu'à leurs belles.
 Chaque mot eut toujours deux visages divers.
 La prose la reçut aussi - bien que les vers.
 L'avocat au Palais en hérissa son stile,
 Et le docteur en chaire en fema l'Evangile.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux ;
 La chassa pour jamais des discours sérieux,
 Et dans tous ses écrits la déclarant infame,
 Par grace, lui laissa l'entrée en l'épigramme :
 Pourvû que sa finesse, éclatant à propos,
 Roulât sur la pensée, & non pas sur les mots.
 Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
 Toutefois à la cour les Turlupins restèrent ;
 Insipides plaisans, bouffons infortunés,
 D'un jeu de mots grossier partisans surannés,
 Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine,
 Sur un mot en passant ne joue & ne badine,
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès :
 Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
 Aiguïser par la queue une épigramme folle.

Tout

Tout poëme est brillant de sa propre beauté
 Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
 La ballade asservie à ses vieilles maximes,
 Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.

Le madrigal plus simple, & plus noble en son tour,
 Respire la douceur, la tendresse & l'amour.

L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,
 Arma la vérité du vers de la satire.
 Lucile le premier osa la faire voir;
 Aux vices des Romains présenta le miroir;
 Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
 Et l'honnête homme à pié du faquin en litière.
 Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
 On ne fut plus ni fat ni sot impunément:
 Et, malheur à tout nom qui propre à la censure,
 Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.

Perse en ses vers obscurs, mais ferrés & pressans,
 Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvenal, élevé dans les cris de l'école,
 Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
 Ses ouvrages tout pleins d'affreuses vérités,
 Etincèlent pourtant de sublimes beautés.
 Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
 Il brise de Séjan la statue adorée,
 Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
 D'un tiran soupçonneux, pâles adulateurs;
 Ou que poussant à bout la luxure latine,
 Aux portefaix de Rome il vende Messaline:
 Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.

De ces maîtres savans, disciple ingénieux,
 Regnier seul parmi nous forme sur leurs modèles,
 Dans son vieux style encore a des graces nouvelles;
 Heureux si ses discours craints du chaste lecteur,

Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur ;
 Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
 Il n'allarmoît souvent les oreilles pudiques.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
 Mais le lecteur françois veut être respecté ;
 Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
 Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
 Je veux dans la satire un esprit de candeur ;
 Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile,
 Le François né malin forma le Vaudeville ;
 Agréable indiscret qui conduit par le chant,
 Passe de bouche en bouche, & s'accroît en marchant.
 La liberté françoise en ses vers se déploie.
 Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
 Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
 Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
 A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,
 Conduisent tristement le plaisant à la Grève.
 Il faut même en chansons, du bon sens & de l'art.
 Mais pourtant on a vû le vin & le hasard
 Inspirer quelquefois une muse grossière,
 Et fournir sans génie un couplet à Linière,
 Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
 Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
 Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette,
 Au même instant prend droit de se croire poëte.
 Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet.
 Il met tous les matins six impromptus au net.
 Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
 Si bien-tôt imprimant ses sottes rêveries,
 Il ne se fait graver au-devant du cercueil,
 Couronné de lauriers par la main de Nauteuil.



* * * * *

CHANT III.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
 Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
 Du plus affreux objet, fait un objet aimable.
 Ainsi pour nous charmer, la tragédie en pleurs,
 D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs;
 D'Oreste parricide exprima les allarmes;
 Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

Vous donc, qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
 Venez en vers pompeux y disputer le prix,
 Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages,
 Où tout Paris en foule apporte ses suffrages;
 Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
 Soient au bout de vingt ans encor redemandés:
 Que dans tous vos discours la passion émue,
 Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
 Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
 Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur*,
 On n'excite en notre ame une *pitié* charmante:
 En vain vous étalez une scène savante.
 Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
 Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
 Et qui des vains efforts de votre rhétorique,
 Justément fatigué, s'endort, ou vous critique.
 Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
 Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée,
 Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
 Je me ris d'un auteur, qui lent à s'exprimer,
 De ce qu'il veut d'abord ne fait pas m'informer;

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue, * * *
 D'un divertissement me fait une fatigue,
 J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
 Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon :
 Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
 Sans rien dire à l'esprit; étourdir les oreilles.
 Le sujet n'est jamais assez-tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe & marqué.
 Un rimeur, sans peril, de-là les Pyrenées,
 Sur la scène en un jour renferme des années.
 Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
 Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
 Mais nous que la raison à ses regles engage,
 Nous voulons qu'avec art l'action se ménage :
 Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
 Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable.
 Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
 Une merveille absurde est pour moi sans appas.
 L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
 Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose,
 Les yeux en le voyant feroient mieux la chose ;
 Mais il est des objets, que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Que le trouble toujours croissant de scène en scène,
 A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
 L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
 Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
 D'un secret tout-à-coup la vérité connue,
 Change tout, donne à tout une face imprévue.

La tragédie informe & grossière en naissant,
 N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
 Et du Dieu des raisins entonnant les louanges,
 S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
 Là le vin & la joie éveillant les esprits,
 Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
 Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie,

Promena par les bourgs cette heureuse folie;
 Et d'acteurs mal ornés changeant un tombereau,
 Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
 Eschyle dans le chœur jetta les personnages;
 D'un masque plus honnête habilla les visages;
 Sur les airs d'un théâtre en public exhaussé,
 Fit paroître l'acteur d'un brodequin chauffé.
 Sophocle enfin donnant l'effor à son génie,
 Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
 Intereffa le chœur dans toute l'action,
 Des vers trop raboteux polit l'expression;
 Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
 Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Chez nos dévots ayeux, le théâtre abhorré
 Fut long-tems dans la France un plaisir ignoré.
 De pelerins, dit-on, une troupe grossière
 En public à Paris y monta la première,
 Et sottement zélée en sa simplicité
 Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété,
 Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
 Fit voir de ce projet la devote imprudence,
 On chassa ces docteurs prêchans sans mission.
 On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
 Seulement, les acteurs laissant le masque antique,
 Le violon tint lieu de chœur & de musique.

Bien-tôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
 S'empara du théâtre, ainsi que des romans.
 De cette passion la sensible peinture
 Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
 Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux.
 Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
 Qu'Achille aime autrement que Thyrsis & Philène.
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène:
 Et que l'amour, souvent de remords combattu.
 Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Des héros du roman fuyez les petiteffes:
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesseffes.

Achille

Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
 A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
 L'esprit avec plaisir reconnoît la nature;
 Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé.
 Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
 Que pour ses Dieux Enée ait un respect austère.
 Conservez à chacun son propre caractère.
 Des siècles, des pays, étudiez les mœurs.
 Les climats font souvent les diverses humeurs.
 Gardez donc de donner ainsi que dans Clélie,
 L'air, ni l'esprit françois à l'antique Italie;
 Et sous des noms romains faisant notre portrait,
 Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
 Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.
 C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
 Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
 Mais la scène demande une exacte raison.
 L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
 Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
 Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
 Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
 Forme tous ses héros semblables à soi-même.
 Tout à l'humeur gasconne en un auteur gascon.
 Calprenède & Juba parlent du même ton.

La nature est en nous plus diverse & plus sage.
 Chaque passion parle un différent langage.
 La colère est superbe, & veut des mots altiers.
 L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
 Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,
 Ni sans raison décrire, en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais,
 Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
 Sont d'un déclamateur, amoureux de paroles.
 Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.

Pour

Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleufiez,
 Ces grands mots, dont alors l'acteur emplit sa bouche,
 Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
 Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
 Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes
 Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
 Chacun le peut traiter de fat & d'ignorant.
 C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.
 Il faut qu'en cent façons pour plaire, il se replie;
 Que tantôt il s'élève, & tantôt s'humilie;
 Qu'en nobles sentimens il soit par tout fécond,
 Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
 Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille:
 Qu'il courre dans ses vers de merveille en merveille:
 Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
 De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
 Ainsi la tragédie agit, marche, & s'explique.

D'un air plus grand encor la poésie épique,
 Dans le vaste récit d'une longue action,
 Se soutient par la fable, & vit de fiction.
 Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
 Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage,
 Chaque vertu devient une divinité.
 Minerve est la prudence, & Vénus la beauté;
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
 Un orage terrible aux yeux des matelots,
 C'est Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
 Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
 C'est une nymphe en pleurs, qui se plaint de Narcisse.
 Ainsi dans ces amas de nobles fictions,
 Le poète s'égaye en mille inventions,
 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
 Qu'Enée & ses vaisseaux, par le vent écartés,
 Soient aux bords Afriquains d'un orage emportés;

Ce n'est qu'une aventure ordinaire & commune;
 Qu'un coup peu sur prenant des traits de la fortune.
 Mais que Junon, constante en son aversion,
 Pourfuive sur les flots les restes d'Ilion:
 Qu'École en sa faveur les chassant d'Italie,
 Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie,
 Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer
 D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
 Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache;
 C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
 Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
 La poésie est morte, ou rampe sans vigueur:
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
 Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
 Pensent faire agir Dieu, ses saints & ses prophètes,
 Comme ces Dieux éclos du cerveau des poètes,
 Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
 N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer,
 De la foi d'un chrétien les mystères terribles
 D'ornemens égayés ne font point susceptibles.
 L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés;
 Que pénitence à faire, & tourmens mérités:
 Et de vos fictions le mélange coupable,
 Même à ses vérités donne l'air de la fable.

Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
 Que le Diable toujours heurlant contre les cieus,
 Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
 Et souvent avec Dieu balance la victoire?
 Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
 Je ne veux point ici lui faire son procès:
 Mais, quoique notre siècle à sa gloire public,
 Il n'eut point de son livre illustré l'Italie,
 Si son sage héros, toujours en oraison,

N'eut

N'eut fait que mettre enfin Satan à la raison :
 Et si Renaud, Argant, Tancrede & sa maîtresse,
 N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien,
 Un auteur follement idolatre & payen.
 Mais dans une profane & riante peinture,
 De n'oser de la fable employer la figure :
 De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
 D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
 D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
 Ainsi que le berger, ne passe le monarque ;
 C'est un scrupule vain s'allarmer sottement,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
 Bien-tôt ils défendront de peindre la prudence,
 De donner à Thémis ni bandeau, ni balance ;
 De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
 Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
 Et par-tout des discours, comme une idolatrie,
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
 Laissons les s'applaudir de leur pieuse erreur ;
 Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;
 Et fabuleux chrétiens, n'allons point dans nos songes.
 Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers,
 Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
 Ulisse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
 Hélène, Ménélas, Paris, Hector, Enée.
 O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
 Qui de tant de héros va choisir Childebrand ?
 D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bisarre,
 Rend un poëme entier, ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne lasser ?
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
 En valet éclatant, en vertus magnifique ;

Qu'en

Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque :
 Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs.
 Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis ;
 Non, tel que Polynice, & son perfide frère,
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
 N'offrez pas un sujet d'incidens trop chargé.
 Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
 Remplir abondance appauvrit la matière,
 Soyez vif & pressé dans vos narrations.
 Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance,
 N'y présentez jamais de basse circonstance.
 N'imitiez pas ce fou, qui décrivant les mers,
 Et peignant, au milieu de leurs flots entrouverts,
 L'hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
 Met, pour le voir passer les poissons aux fenêtres :
 Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
 Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
 Sur de trop vains objets, c'est arrêter la vue.
 Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
 Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté,
 N'allez pas dès l'abord, sur Pegase monté,
 Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
 Que produire l'auteur après tous ces grands cris ?
 La montagne en travail enfante une souris.
 O ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
 Qui sans faire d'abord de si hautes promesses,
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Aufonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie
 Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu ;
 Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
 Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
 Du destin des latins prononcer les oracles ;
 De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens ;

Et

Et déjà des Césars dans l'Elysée errans.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage.

Que tout y fasse aux yeux une riante image.

On peut être à la fois & pompeux & plaisant;

Et je hais un sublime ennuyeux & pesant.

J'aime mieux Arioste, & ses fables comiques,

Que ces auteurs toujours froids & mélancoliques,

Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront,

Si les Graces jamais leur déridaient le front.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,

Homère ait à Venus dérobé sa ceinture.

Son livre est d'agremens un fertile trésor.

Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace.

Par tout il divertit, & jamais il ne lasse.

Une heureuse chaleur anime ses discours.

Il ne s'égare point en de trop longs détours.

Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,

Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique :

Tout sans faire d'appréts, s'y prépare aisément.

Chaque vers, chaque mot court à l'évènement.

Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère.

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poëme excellent, où tout marche & se suit,

N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.

Il veut du tems, des soins; & ce pénible ouvrage

Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.

Mais souvent parmi nous un poëte sans art,

Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,

Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,

Fièrement prend en main la trompette héroïque.

Sa muse dérégée, en ses vers vagabonds,

Ne s'élève jamais que par sauts & par bonds;

Et son feu, dépourvu de sens & de lecture,

S'éteint à chaque pas faute de nourriture.

Mais en vain le public, prompt à le mépriser,

De son mérite faux le veut désabuser :

Lui-même applaudissant à son maigre génie.
 Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
 Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention,
 Homère n'entend point la noble fiction.
 Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
 A la postérité d'abord il en appelle.
 Mais attendant, qu'ici le bon sens de retour,
 Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
 Leur tas au magasin, cachés à la lumière,
 Combattent tristement les vers & la poussière.
 Laissons-les donc entr'eux s'escrimer en repos;
 Et sans nous égarer suivons notre propos.

Des succès fortunés du spectacle tragique,
 Dans Athènes naquit la comédie antique.
 Là, le grec né moqueur, par mille jeux plaisans,
 Distila le venin de ses traits méprisans.
 Aux accès insolens d'une bouffonne joie,
 La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
 On vit par le public un poète avoué
 S'enrichir aux dépens du mérite joié;
 Et Socrate par lui, dans un cœur de nuées
 D'un vil amas de peuple attirer les nuées.
 Enfin de la licence on arrêta le cours.
 Le magistrat, des lois emprunta le secours,
 Et rendant par édit les poètes plus sages,
 Défendit de marquer les noms & les vilages.
 Le théâtre perdit son antique fureur,
 La comédie apprit à rire sans aigreur;
 Sans fiel & sans venin fut instruire & reprendre;
 Et plus innocemment dans les vers de Ménandre,
 Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
 S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.
 L'avare des premiers rit du tableau fidèle
 D'un avare souvent tracé sur son modèle;
 Et mille fois un fat finement exprimé,
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
 Auteurs, qui prétendez aux honneurs du comique.
 Quiconque voit bien l'homme, & d'un esprit profond,
 De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
 Qui fait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
 Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bisarre :
 Sur une scène heureuse il peut les étaler,
 Et les faire à nos yeux, vivre, agir & parler.
 Présentez-en par-tout les images naïves :
 Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
 La nature, féconde en bisarres portraits,
 Dans chaque ame est marquée à de différens traits.
 Un geste la découvre, un rien la fait paroître
 Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs.
 Chaque âge à ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses ca-
 prices,

Est prompt à recevoir l'impression des vices :
 Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
 Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.

L'âge viril plus mur, inspire un air plus sage,
 Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage :
 Contre les coups du fort songe à se maintenir ;
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
 Marche en tous les desseins d'un pas lent & glacé :
 Toujours plaint le présent, & vante le passé ;
 Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
 Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

Etudiez la cour & connoissez la ville.
 L'un & l'autre est toujours en modeles fertile.
 C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
 Peut-être de son art eût remporté le prix ;

Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
 Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ;
 Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
 Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
 Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope.

Le comique, ennemi des soupirs & des pleurs,
 N'admet point en ses vers de tragiques douleurs :
 Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
 De mots sales & bas charmer la populace.

Il faut que ses acteurs badinent noblement :
 Que son nœud bien formé se dénoue aisément :
 Que l'action, marchant où la raison la guide,
 Ne se perde jamais dans une scène vuide ;
 Que son style humble & doux se relève à propos ;
 Que ses discours par tout fertiles en bons mots,
 Soient pleins de passions finement maniées ;
 Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.

Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.

Jamais de la nature il ne faut s'écarter.

Contemplez de quel air un père dans Térence
 Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence :

De quel air cet amant écoute ses leçons,
 Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.

Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;

C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur,
 Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
 Plait par la raison seule, & jamais ne la choque.

Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,

Qui, pour me divertir, n'a que la saleté ;

Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux treteaux monté,

Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,

Aux laquais assemblés jouier ses mascarades.



* * * * *

CHANT IV.

Dans Florence jadis vivoit un medecin.
 Savant hableur, dit-on, & célèbre assassin.
 Lui seul y fit long-tems la publique misère.
 Là le fils orphelin lui redemande un père.
 Ici le frere pleure un frere empoisonné.
 L'un meturt vuide de sang, l'autre plein de séné.
 Le rhume à son aspect se change en pleurésie;
 Et par lui la migraine est bien-tôt phrénésie;
 Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
 De tous ses amis morts un seul ami resté,
 Le mène en sa maison de superbe structure.
 C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
 Le médecin d'abord semble né dans cet art:
 Déjà de bâtimens parle comme Mansard.
 D'un salon qu'on élève, il condamne la face.
 Au vestibule obscur il marque une autre place,
 Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
 Son ami le conçoit, & mande son maçon.
 Le maçon vient, écoute, approuve & se corrige:
 Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
 Notre assassin renonce à son art inhumain,
 Et désormais la regle & l'équerre à la main,
 Laisant de Galien la science suspecte,
 De méchant medecin devient bon architecte.
 Son exemple est pour nous un précepte excellent:
 Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent;
 Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
 Qu'écrivain du commun, & poète vulgaire.
 Il est dans tout autre art des degrés différens.
 On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
 Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
 Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.
 Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur.
 On ne lit gueres plus Rampale & Ménardière,
 Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morlière.
 Un fou du moins fait rire, & peut nous égayer :
 Mais un froid écrivain ne fait rien qu'ennuyer.
 J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
 Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.

Ne vous enivrez point des éloges flatteurs,
 Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
 Vous donne en ces réduits, prompts à crier merveille !
 Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
 Qui dans l'impression au grand jour se montrant,
 Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
 On fait de cent auteurs l'aventure tragique :
 Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.

Ecoutez tout le monde, assidu consultant,
 Un fat quelquefois ouvre un avis important.
 Quelques vers toutefois qu'Appollon vous inspire,
 En tous lieux aussi-tôt ne courez pas les lire.
 Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
 Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
 Aborde en récitant quiconque le salue,
 Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
 Il n'est temple si saint, des anges respecté,
 Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
 Et souple à la raison, corrigez sans murmure.
 Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant,
 Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce :
 Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
 On a beau refuter ses vains raisonnemens :
 Son esprit se complait dans ses faux jugemens ;
 Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
 Pense que rien n'échappe à sa débile vûe.

Sea conseils font à craindre ; & si vous les croyez,
 Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

Faites choix d'un censeur solide & salutaire,
 Que la raison conduite, & le savoir éclaire ;
 Et dont ie crayon sûr, d'abord aille chercher
 L'endroit que l'on sent foible, & qu'on se veut cacher.
 Lui seul éclaircira vos doutes ridicules :

De votre esprit tremblant levera les scrupules.
 C'est lui qui vous dira, par quel transport heureux
 Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
 Trop resserré par l'art, sort des regles prescrites,
 Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
 Mais ce parfait censeur se trouve rarement.

Tel excelle à rimer qui juge sottement.
 Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
 Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
 Voulez-vous faire aimer vos riches fictions :
 Qu'en savantes leçons votre muse fertile
 Par tout joigne au plaisant le solide & l'utilè,
 Un lecteur sage fuit un vain amusement,
 Et veut mettre à profit son divertissement.

Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ou-
 vrages,

N'offrent jamais de vous que de nobles images,
 Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
 Qui de l'honneur en vers infames déserteurs,
 Trahissant la vertu sur un papier coupable,
 Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits,
 Qui bannissant l'amour de tous chastes écrits,
 D'un si riche ornement veulent priver la scene :
 Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene.
 L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
 N'excite point en nous de honteux mouvement.
 Didon a beau gémir, & m'étaler ses charmes,
 Je condamne sa faute, en partageant ses larmes.

Un auteur vertueux dans ses vers innocens,
 Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les sens :
 Son feu n'allume point de criminelle flamme.
 Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre ame.
 En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur ;
 Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Fuyez sur-tout, fuyez ces basses jalousies,
 Des vulgaires esprits malignes phrénésies.
 Un sublime écrivain n'en peut être infecté.
 C'est un vice qui fuit la médiocrité.
 Du mérite éclatant cette sombre rivale
 Contre lui chez les grands incessamment cabale,
 Et sur les piés en vain tâchant de se hausser,
 Pour s'égalier à lui, cherche à le rabaisser.
 Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
 N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues,

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
 Cultivez vos amis, foyez homme de foi.
 C'est peu d'être agréable & charmant dans un livre ;
 Il faut savoir encore & converser & vivre.

Travaillez pour la gloire, & qu'un fardide gain
 Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
 Je sai qu'un noble esprit peut, sans honte & sans crime,
 Tirer de son travail un tribut légitime :
 Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
 Qui dégoûtés de gloire, & d'argent affamés,
 Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire ;
 Et font d'un art divin, un métier mercenaire.

Avant que la raison s'expliquant par la voix,
 Eût instruit les humains, eût enseigné des loix :
 Tous les hommes suivoient la grossière nature ;
 Dispersés dans les bois coutoient à la pâture :
 La force tenoit lieu de droit & d'équité :
 Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
 Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
 De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse ;
 Rassembla les humains dans les forêts épars,

Enferma les cités de murs & de remparts;
 De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
 Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.
 Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
 De là sont nés ces bruits reçûs dans l'univers,
 Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
 Les tigres amollis dépouilloient leur audace:
 Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
 Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
 L'harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
 Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles;
 Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
 Apollon par des vers exhala sa fureur.
 Bien-tôt ressuscitant les héros des vieux âges,
 Homère aux grands exploits animant les courages.
 Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
 Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
 En mille écrits fameux la sagesse tracée,
 Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
 Et par-tout des esprits ses préceptes vainqueurs,
 Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
 Pour tant d'heureux bienfaits, les muses révérées
 Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
 Et leur art attirant le culte des mortels,
 A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
 Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,
 Le parnasse oublia sa première noblesse.
 Un vil amour du gain infectant les esprits,
 De mensonges grossiers fouilla tous les écrits;
 Et par-tout enfantant mille ouvrages frivoles,
 Trayqua du discours, & vendit les paroles.
 Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
 Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
 Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.
 Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
 Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands guer-
 riers,
 Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

Mais, quoi? dans la difette une muse affamée,
 Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
 Un auteur, qui pressé d'un besoin importun,
 Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
 Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
 Horace a bû son saoul, quand il voit les Menades;
 Et libre du souci qui trouble Colletet,
 N'attend pas pour dîner, le succès d'un sonnet.

Il est vrai: mais enfin cette affreuse disgrâce
 Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
 Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
 D'un astre favorable éprouvent les regards;
 Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
 Fait par tout au mérite ignorer l'indigence?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons,
 Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
 Que Corneille, pour lui rallumant son audace
 Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
 Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
 De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
 Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
 Benfèrade en tous lieux amuse les ruelles.
 Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.
 Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
 Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide.
 Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
 Quelle savante lyre au bruit de ses exploits,
 Fera marcher encor les rochers & les bois:
 Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
 Soi-même se noyant pour sortir du naufrage:
 Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
 Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
 Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
 Déjà Dole & Salins sous le joug ont ployé.
 Belançon fume encor sur son roc foudroyé.

Où

Où sont ces grands guerriers, dont les fatales ligue
 Devoient à ce torrent opposer tant de digues?
 Est-ce encore, en fuyant, qu'ils pensent l'arrêter,
 Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter?
 Que de remparts détruits! que de villes forcées!
 Que de moissons de gloire en courant amassées!

Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports :

Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.

Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la satire,
 N'ose encor manier la trompette & la lyre:
 Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
 Vous animer du moins de la voix & des yeux;
 Vous offrir ces leçons, que ma muse au Parnasse,
 Rapportait, jeune encor, du commerce d'Horace;
 Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
 Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
 Mais aussi pardonnez si, plein de ce beau zèle,
 De tous vos pas fameux observateur fidèle,
 Quelquefois du bon or je sépare le faux;
 Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts:
 Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire;
 Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.





LA
HENRIADE.

CHANT PREMIER.



*J*e chante ce Héros, qui régna sur la
France,
Et par droit de conquête, & par droit
de naissance;
Qui par le malheur même apprit à
gouverner;

Persecuté long-tems, fut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère,
Et fut de ses Sujets le vainqueur & le pere.

Descends du haut des Cieux, auguste vérité,
Répans sur mes Ecrits ta force & ta clarté:

Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.

Dis comment la discorde a troublé nos Provinces:
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle; & s'il est vrai que la fable autrefois

Sut

Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
 Si sa main délicate orna ta tête altière,
 Si son ombre embellit les traits de ta lumière;
 Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
 Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Valois régnoit encor, & ses mains incertaines,
 De l'Etat ébranlé laissoient floter les rênes:
 Les loix étoient sans force, & les droits confondus,
 Ou plutôt en effet Valois ne régnoit plus.
 Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
 Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
 Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
 Et qui de sa patrie emporta les regrets,
 Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
 Les peuples à ses piés mettoient les diadèmes.
 Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
 Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier;
 Endormi sur le Trône au sein de la mollesse,
 Le poids de sa Couronne accabloit sa foiblesse.
 Quelus & Sain-Maigrin, Joyeuse & d'Espéron,
 Jeunes voluptueux qui régnoient sous son nom,
 D'un Maître effeminé corrupteurs politiques,
 Plongeioient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur,
 Sur son abaissement élevoit leur grandeur;
 Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
 De sa foible puissance orgueilleuse rivale.
 Les peuples aveuglés, vils esclaves des Grands.
 Persécutoient leur Prince, & servoient des Tyrans.
 Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnèrent,
 Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent
 Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
 Tout périssoit enfin, lorsque Bourbon parut.
 Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
 A son Prince aveuglé vint rendre la lumière;
 Il ranima sa force, il conduisit ses pas
 De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.

Aux

Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent,
Rome s'en allarina, les Espagnols tremblèrent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avoit les yeux ouverts.

On voyoit dans Paris la discorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Eglise, & du haut de ces tours,
De la superbe Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres Sujets est l'Ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
Là, sont mille Héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connoissoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Eglise.

Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixoit sur lui ses regards paternels ;
Il présageoit en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignoit ses erreurs, il aimoit son audace ;
De sa Couronne un jour il devoit l'honorer ;
Il vouloit plus encor, il vouloit l'éclairer.
Mais Henri s'avançoit vers sa grandeur suprême,
Par des chemins cachés inconnus à lui-même :
Louis du haut des Cieux lui prêtoit son appui :
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour lui,

De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux Partis aux piés de ces remparts
Avoient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avoit porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompoient le cours :

Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux;
Paris nous méconnoît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les Loix, le mérite, & le sang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang,
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du Trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la Religion terrible en son courroux,
Le fatal Anathême est lancé contre vous.

Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre.
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi.
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger :
Des Anglois en secret gagnés l'illustre Reine.
Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine,
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londres est de tout tems l'émule de Paris;
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, est François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministère

De mes secrets agens la lenteur ordinaire :
 Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix
 Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
 Allez en Albion ; que votre renommée
 Y parle en ma défense, & m'y donne une armée :
 Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
 Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, & le Héros, qui jaloux de sa gloire,
 Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
 Sentit en l'écoutant une juste douleur.
 Il regrettoit ces tems si chers à son grand cœur,
 Où fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
 Lui seul avec Condé faisoit trembler la Ligue.
 Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
 Il suspendit les coups qui partoient de ses mains ;
 Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
 A partir de ces lieux il força son courage.
 Les soldats étonnés ignorent son dessein ;
 Et tous de son retour attendent leur destin.
 Il marche. Cependant la ville criminelle,
 Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle,
 Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
 Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Déjà des Neuftriens il franchit la campagne :
 De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
 Mornay son confident, mais jamais son flatteur,
 Trop vertueux Soutien du parti de l'erreur,
 Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
 Servit également son Eglise & la France.
 Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé,
 Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux rochers, où la mer magissante,
 Vient briser en courroux son onde blanchissante,
 Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port :
 Les matelots ardens s'empressent sur le bord ;
 Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
 Etoient prêts à voler sur les plaines profondes :

L'im-

L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
 Au souffle du Zéphir abandonnoit les mers.
 On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
 On découvroit déjà les bords de l'Angleterre.
 L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
 L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit:
 Les vents sont déchaînés sur les vagues émuës:
 La foudre étincelante éclatte dans les nuës;
 Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
 Montroient partout la mort aux pâles matelots.
 Le Héros qu'assiégeoit une mer en furie,
 Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
 Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
 Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
 Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
 Lorsque de l'Univers il disputoit l'empire,
 Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
 Le destin de la terre, & celui des Romains,
 Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
 César à la tempête opposoit sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers.
 Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
 Ce Dieu dont la sagesse inéfinable & profonde,
 Forme, élève, & détruit les empires du monde:
 De son trône enflammé qui luit au haut des Cieux
 Sur le Héros François daigna baisser les yeux.
 Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
 De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
 Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots,
 Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre tranquille.
 Sous des ombrages frais présente un doux azile.
 Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
 Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
 Une grotte est auprès, dont la simple structure
 Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
 Un vieillard vénérable avoit loin de la Cour

Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
 Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
 C'est-là que de lui-même il faisoit son étude;
 C'est-là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
 Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
 Sur l'email de ces prés au bord de ces fontaines:
 Il fouloit à ses piés les passions humaines:
 Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits
 La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
 Ce Dieu qu'il adoroit, prit loin de sa vieillesse,
 Il fit dans son désert descendre la sagesse:
 Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
 Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connoître,
 Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
 Le Prince à ces repas étoit accoutumé:
 Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
 Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
 Il avoit déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
 Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
 Mornay qui dans sa secte étoit inébranlable,
 Prêtoit au Calvinisme un appui redoutable;
 Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
 Qu'un rayon de clarté vînt déssiller ses yeux.
 De tout tems, disoit-il, la vérité sacrée,
 Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée:
 Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
 J'ignore les sentiers qui menent jusqu'à lui?
 Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
 En eût été servi, s'il avoit voulu l'être.

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les desseins,
 Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
 J'ai vû naître autrefois le Calvinisme en France;
 Foible marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
 Je l'ai vû sans support exilé dans nos murs,
 S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
 Enfin mes yeux ont vû du sein de la poussière.

Ce fantôme effrayant lever sa tête altière;
 Se placer sur le Trône, insulter aux mortels,
 Et d'un pié dédaigneux renverser nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obscure,
 De ma Religion je vins pleurer l'injure.

Là, quelque espoir au moins console mes vieux jours,
 Un culte si nouveau ne peut durer toujours.

Des caprices de l'homme il a tiré son être :

On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.

Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.

Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux.

Lui seul est toujours stable. En vain notre malice

De sa sainte Cité veut saper l'édifice;

Lui-même en affermit les sacrés fondemens.

Ces fondemens vainqueurs de l'Enfer & des tems.

C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connoître,

Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.

Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,

Au Trône des Valois va conduire vos pas.

Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire,

De préparer pour vous les chemins de la gloire.

Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,

N'espérez point entrer dans les murs de Paris.

Surtout des plus grands cœurs évitez la foiblesse,

Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse,

Craignez vos passions, & sachez quelque jour

Résister aux plaisirs & combattre l'amour.

Enfin quand vous aurez par un effort suprême,

Triomphé des Ligueurs, & surtout de vous-même,

Lorsqu'en un siège horrible, & célèbre à jamais,

Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,

Ces tems de vos Etats finiront les misères,

Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères,

Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui;

Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disoit étoit un trait de flâme

Qui pénéroit Henri jusqu'au fond de son ame.

Il se crut transporté dans ces tems bienheureux

Où le Dieu des humains conversoit avec eux,
 Où la Simple vertu prodiguant les miracles,
 Commandoit à des Rois, & rendoit des oracles.
 Il quitte avec regret ce Vieillard vertueux,
 Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux,
 Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
 De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore,
 Mornay parut surpris, & ne fut point touché :
 Dieu, maître de ses dons, de lui s'étoit caché.
 Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
 Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
 Tandis que le Vieillard instruit par le Seigneur,
 Entretenoit le Prince, & parloit à son cœur,
 Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
 Le Soleil reparut, les ondes se calmèrent,
 Bien-tôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
 Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
 Le changement heureux de ce puissant Empire,
 Où l'éternel abus de tant de sages loix
 Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois.
 Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,
 Sur ce Trône glissant dont cent Rois descendirent,
 Une femme à ses piés enchaînant les destins,
 De l'éclat de son règne étonnoit les humains.
 C'étoit Elizabeth ; elle dont la prudence
 De l'Europe à son choix fit pancher la balance,
 Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
 Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
 Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes,
 De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes :
 Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
 Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.
 Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
 Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
 Londres jadis barbare est le centre des Arts,
 Le magasin du monde, & le Temple de Mars.
 Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
 Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
 Divisés d'intérêt, réunis par la Loi;
 Tous trois membres sacrés de ce Corps invincible,
 Dangereux à lui même, à ses voisins terrible.
 Heureux, lorsque le peuple instruit dans son devoir,
 Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
 Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & politique,
 Respecte autant qu'il doit, la liberté publique!
 Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les François
 Réunir comme vous la gloire avec la paix?
 Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
 Une femme a fermé les portes de la guerre:
 Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
 D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense,
 Où la liberté seule entretient l'abondance.
 Du Vainqueur des Anglois il apperçoit la Tour.
 Plus loin, d'Elizabeth est l'auguste séjour
 Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
 Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
 Dont les Grands quels qu'ils soient, en secret sont épris,
 Mais que le vrai Héros regarde avec mépris,
 Il parle, sa franchise est sa seule éloquence.
 Il expose en secret les besoins de la France,
 Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
 Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
 Quoi! vous servez Valois? dit la Reine surprise:
 C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise?
 Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
 Henri vient me prier pour son persécuteur?
 Des rives du Couchant, aux portes de l'Aurore,
 De vos longs différens l'Univers parle encore:
 Et je vous vois armer en faveur de Valois,
 Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois?
 Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines,
 Valois étoit esclave, il brise enfin ses chaînes:
 Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,

Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi.
 Mais il employa trop l'artifice & la feinte ;
 Il fut mon ennemi par foiblesse & par crainte.
 J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger ;
 Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
 Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre
 Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
 Couronner vos vertus, en defendant nos droits,
 Et venger avec moi la querelle des Rois.

Elizabeth alors avec impatience,
 Demande le récit des troubles de la France, ^{de Bourbon.}
 Veut savoir quels ressorts, & quel enchaînement
 Ont produit dans Paris un si grand changement.
 Déjà, dit-elle au Roi, la prompte renommée
 De ces revers sanglans m'a souvent informée ;
 Mais sa bouche indiscrete en sa légèreté,
 Prodigue le mensonge avec la vérité.
 J'ai rejeté toujours les récits peu fidelles.
 Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
 Vous, toujours de Valois le vainqueur, ou l'appui,
 Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
 Daignez développer ce changement extrême.
 Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
 Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits
 Songez que votre vie est la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut il que ma mémoire
 Rapelle de ces tems la malheureuse histoire !
 Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
 Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs :
 Pourquoi demandez vous que ma bouche raconte
 Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
 Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir :
 Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir ;
 Un autre, en vous parlant, pourroit avec adresse
 Déguiser leurs forfaits, excuser leurs foiblesse.
 Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur.
 Et je parle en Soldat plus qu'en Ambassadeur.



LA
HENRIADE.

CHANT SECOND.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est
sacrée.

C'est la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les François les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vû des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différens où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laisai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance;
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrete main profaner l'encensoir,
Et périr à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels,

Qui du sang hérétique arrose les Autels,
 Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
 Ne fert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la Loi,
 Que la Cour des Valois eût pensé comme moi !
 Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule,
 Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
 Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
 Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
 Ont armé contre moi sa piété cruelle ;
 J'ai vu nos Citoyens s'égorger avec zèle,
 Et la flamme à la main courir dans les combats,
 Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
 Vous connoissez le peuple, & savez ce qu'il ose,
 Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,
 Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
 Il a rompu le frein de la soumission.
 Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
 Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
 L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
 Vos soins l'avoient prévu, vos vertus l'ont calmé :
 Vous régnez, Londres est libre, & vos loix florissantes,
 Médicis à suivi des routes différentes.
 Peut-être que sensible à ces tristes récits,
 Vous me demanderez quelle étoit Médicis,
 Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
 Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
 Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
 Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ses fils,
 Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
 J'ai trop à mes périls appris à la connoître,

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
 A son ambition laissoit un libre cours.
 Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle,
 Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.

Ses mains autour du Trône avec confusion,
 Semoient la jalousie & la division :
 Opposant sans relâche avec trop de prudence,
 Les Guises aux Condez, & la France à la France ;
 Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
 Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis :
 Esclave des plaisirs ; mais moins qu'ambitieuse :
 Infidelle à sa secte, & superstitieuse.
 Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
 Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
 Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
 Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :
 L'auguste Elizabeth n'en a que les appas :
 Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
 Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
 Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
 Déjà François Second, par un sort imprévu,
 Avoit rejoint son père au tombeau descendu ;
 Foible enfant, qui de Guise adoroit les caprices,
 Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles plus jeune encor avoit le nom de Roi.
 Médecis regnoit seule, on trembloit sous sa loi.
 D'abord sa politique assurant sa puissance,
 Sembloit d'un fils docile éterniser l'enfance ;
 Sa main de la discorde allumant le flambeau,
 Marqua par cent combats son empire nouveau :
 Elle arma le couroux de deux sectes rivales.
 Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales,
 Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
 Le vieux Montmorenci près du tombeau des Rois,
 D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
 De cent ans de travaux termina la carrière.
 Guise auprès d'Orleans mourut assassiné.
 Mon père malheureux, à la cour enchaîné.
 Trop foible, & malgré lui servant toujours la Reine,
 Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;

Et toujours de sa main, préparant ses malheurs,
 Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
 Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,
 M'adopta, me servit & de maître & de père;
 Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
 Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
 De la Cour avec lui dédaignant l'indolence;
 Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
 O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
 Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
 Condé déjà mourant, tomba sous ta furie.
 J'ai vû porter le coup, j'ai vu trancher sa vie:
 Hélas! trop jeune encore, mon bras, mon foible bras
 Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Le Ciel qui de mes ans protegeoit la foiblesse,
 Toujours à des Héros confia ma jeunesse.
 Coligny, de Condé le digne successeur,
 De moi, de mon parti devint le défenseur;
 Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
 Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
 Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
 C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
 Je croissois sous ses yeux, & mon jeune courage
 Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage:
 Il m'instruisoit d'exemple au grand art des Héros,
 Je voyois ce guerrier, blanchi dans les travaux,
 Soutenant tout le poids de la cause commune,
 Et contre Médicis, & contre la fortune;
 Chéri dans son parti, dans l'autre respecté;
 Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
 Savant dans les combats, savant dans les retraites;
 Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
 Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
 Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
 Médicis qui voyoit nos campagnes couvertes

D'un

D'un parti renaissant qu'elle avoit cru détruit,
 Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
 Voulut sans plus tenter des efforts inutiles,
 Terminer d'un seul coup les discordes civiles :
 La Cour de ses faveurs nous offrir les attraits,
 Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix,
 Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,
 Que de sang arrosa son olive funeste!
 Ciel, faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
 Du crime à leurs Sujets applanir les chemins!

Coligny dans son cœur à son Prince fidelle,
 Aimoit toujours la France en combattant contr'elle.
 Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
 Qui sembloit de l'Etat assurer l'union,
 Rarement un Héros connoît la défiance :
 Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance,
 Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
 Médicis en pleurant me reçut dans ses bras.
 Me prodigua long tems des tendresses de mère,
 Affura Coligny d'une amitié sincère,
 Vouloit par ses avis se régler désormais,
 L'ornoit de dignités, le combloit de bienfaits,
 Montroit à tous les miens, séduits par l'espérance,
 Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
 Hélas! nous espérons en jouir plus long-tems.

Quelques-uns soupçonnoient ces perfides présens,
 Les dons d'un ennemi leur sembloient trop à craindre,
 Plus ils se défioient, plus le Roi favoit feindre.
 Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis
 A la fourbe, au parjure avoit formé son fils,
 Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile,
 Et le malheureux Prince à ses leçons docile,
 Par son penchant féroce à les suivre excité,
 Dans sa coupable école avoit trop profité.

Enfin

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystère,
 Il me donna sa sœur, il m'appella son frère.
 O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
 Hymen qui de nos maux fut le premier signal!
 Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
 Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mère.
 Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
 A Médicis encore imputer son trépas :
 J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
 Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
 Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénoûment la Reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit.
 C'étoit à la faveur des ombres de la nuit :
 De ce mois malheureux l'inégale courrière,
 Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière,
 Coligny languissoit dans les bras du repos,
 Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
 Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.
 Il voit briller partout les flambeaux & les armes,
 Son Palais embrasé tout un peuple en allarmes,
 Ses serviteurs sanglans dans la flâme étouffés,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
 Criant à haute voix : „Qu'on n'épargne personne,
 „C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne.“
 Il entend retentir le nom de Coligny.
 Il apperçoit de loin le jeune Teligny,
 Teligny dont l'amour à mérité sa fille,
 L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
 Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
 Lui demandoit vengeance, & lui tendoit les bras.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
 Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
 Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
 Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
 Du salon qui l'enferme alloit briser la porte;
 Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux
 Avec cet œil serain, ce front majestueux,
 Tel que dans les combats, maître de son courage,
 Tranquille il arrêtoit, ou pressoit le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
 Une force inconnue a suspendu leur rage.
 Compagnons leur dit-il, achevez votre ouvrage,
 Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
 Que le sort des combats respecta quarante ans;
 Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
 Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne....
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
 Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux;
 L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
 L'autre embrasse ses piés qu'il trempe de ses larmes.
 Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
 Sembloit un Roi puissant par son Peuple adoré.

Besime qui dans la Cour attendoit sa victime,
 Monte, accourt indigné qu'on diffère son crime.
 Des assassins trop lears il veut hâter les coups.
 Aux piés de ce Héros, il les voit trembler tous.
 A cet objet touchant lui seul est inflexible;
 Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
 Auroit cru faire un crime & trahit Médicis,
 Si du moindre remords il se sentoit surpris.
 A travers les Soldats, il court d'un pas rapide;
 Coligny l'attendoit d'un visage intrépide:

Et

Et bien-tôt dans le flanc ce monstre furieux,
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage,
Ne fût trembler son bras, & glaçât son courage.

Du plus grand des François, tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux piés de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs :
D'un Peuple d'assassin les Troupes effrenées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans,
Guise étoit à leur tête, & bouillant de colére.
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zèle inhumain :
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :

Des

Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
 Ce que vous-même encore à peine vous croirez :
 Ces monstres furieux de carnage altérés,
 Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
 Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
 Et le bras tout souillé du sang des innocens,
 Osoient offrir à Dieu cet exécration encens.

O combien de Héros indignement périrent !
 Renel & Pardaillan chés les morts descendirent,
 Et vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
 Digne de plus de vie & d'un autre destin.
 Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
 Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
 Marillac & Soubise au trépas condamnés,
 Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
 Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
 Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne]
 Ils teignent de leur sang ce Palais odieux.
 En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
 Médicis à loisir contemploit cette Fête ;
 Ses cruels Favoris d'un regard curieux.
 Voyoient les flots de sang regorger sous leurs yeux.
 Et de Paris en feu les ruines fatales
 Etoient de cens Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
 Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
 Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
 Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées :
 Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
 Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
 Partageant les forfaits de son barbare frère,
 A ce honteux carnage excitoit la colère.

Non

Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
 Rarement dans le sang il a trempé sa main;
 Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
 Et sa cruauté même étoit une foiblesse,

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
 Du fer des assassins trompèrent les efforts.
 De Caumont jeune enfant l'étonnante aventure,
 Ira de bouche en bouche à la race future.
 Son vieux père accablé sous le fardeau des ans,
 Se livroit au sommeil entre ses deux enfans,
 Un lit seul enfermoit & les fils & le père.
 Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colère,
 Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
 Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
 L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées :
 Il fait quand il lui plaît veiller sur nos années ;
 Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,
 D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé ;
 Un invisible bras armé pour sa défense,
 Aux mains des meurtriers déroboit son enfance ;
 Son père à son côté sous mille coups mourant,
 Le couvroit tout entier de son corps expirant ;
 Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
 Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faisois-je en ces affreux momens !
 Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
 Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
 Mes sens d'un doux repos goûtoient encor les charmes.
 O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
 L'appareil de la mort éclaira mon réveil :
 On avoit massacré mes plus chers domestiques,
 Le sang de tous côtés inondoit mes portiques ;
 Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
 Les miens que sur le marbre on venoit d'égorger.
 Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent,

Leurs

Leurs parricides mains devant moi se levèrent,
Je touchois au moment qui terminoit mon sort,
Je présentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs
maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux,
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux,
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On reserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de sa part on m'apporta des fers.

Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie;
Sa liberté; sa gloire au tombeau le suivit.....
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût, dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal;
Tout imita Paris; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi:
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves François les eaux ensanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.





LA
HENRIADE.

CHANT TROISIEME.

Quand l'Arrêt des destins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes;
Le peuple dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ses attentats.
Aisément sa pitié succède à sa furie;
Il entendit gémir la voix de sa patrie,
Bien-tôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur,
Le remords devorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du Roi la funeste culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui jusques sur le trône épouvante les Rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu deployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère,

Et

Et par son châtement voulut épouvanter
 Quiconque à l'avenir oseroit l'imiter.
 Je le vis expirant. Cette image effrayante,
 A mes yeux attendris semble être encor présente.
 Son sang à gros bouillons de son corps élançé,
 Vengeoit le sang François par ses ordres versé :
 Il se sentoit frappé d'une main invisible,
 Et le peuple étonné de cette fin terrible,
 Plaignit un Roi si jeune & si-tôt moissonné,
 Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
 Et dont le repentir promettoit à la France,
 D'un Empire plus doux quelque foible espérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de son trépas,
 L'impatient Valois accourant à grands pas,
 Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
 D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne en ce tems avoit d'un commun choix,
 Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
 Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
 Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.
 C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
 Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
 Qu'il ne s'attende point que je le justifie,
 Je lui puis immoler mon repos & ma vie,
 Tout hors la vérité que je préfère à lui.
 Je le plains, je le blâme, & je suis son apui.

Sa gloire avoit passé comme une ombre légère,
 Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
 On a vû plus d'un Roi, par un triste retour,
 Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.
 Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage,
 Valois recut des Cieux des vertus en partage.
 Il est vaillant, mais foible, & moins Roi que Soldat,
 Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
 Ses honteux favoris flattant son indolence,
 De son cœur à leur gré gouvernoient l'inconstance ;
 Au fond de son Palais avec lui renfermés,

Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
 Ils disoient par sa voix leurs volontés funestes,
 Des trésors de la France ils dissipent les restes,
 Et le peuple accablé poussant de vains soupirs,
 Gémissoit de leur luxe & paioit leurs plaisirs.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
 Valois pressoit l'Etat du fardeau des sublidés,
 On vit paraître Guise, & le peuple inconstant
 Tourna bien-tôt ses yeux vers cet astre éclatant :
 Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
 Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
 Qui mieux que la vertu fait régner sur les cœurs,
 Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne fut mieux que lui le grand art de séduire,
 Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
 Et ne fut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
 Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
 Altier, impérieux, mais souple & populaire,
 Des peuples en public il plaignoit la misère,
 Détestoit des impôts le fardeau rigoureux ;
 Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux :
 Il savoit prévenir la timide indigence,
 Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence :
 Il se faisoit aimer des Grands qu'il haïssoit ;
 Terrible & sans retour alors qu'il offensoit ;
 Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
 Brillant par ses vertus, & même par ses vices,
 Connoissant le péril & ne redoutant rien ;
 Heureux guerrier, grand Prince, & mauvais citoyen.

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
 Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
 Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
 Du trône de son Roi briser le fondement.
 Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
 Qui bien-tôt de la France infecta tout le reste ;
 Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
 Engraissé de carnage & fertile en Tirans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques
 L'un n'en possédoit plus que les frivoles marques ;
 L'autre portant partout l'espérance & l'effroi.
 A peine avoit besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son yvresse.
 Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse.
 Ouvrirent un moment ses yeux appesantis ;
 Mais du jour importun ses regards éblouis,
 Ne distinguèrent point au fort de la tempête,
 Les foudres menaçans qui grondoient sur la tête :
 Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
 Las, & se rejettant dans les bras du sommeil ;
 Entre ses favoris, & parmi les délices,
 Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restois encore, & tout prêt de périr,
 Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir :
 Héritier après lui du Trône de la France,
 Mon bras sans balancer s'armoit pour sa défense :
 J'offrois à sa foiblesse un nécessaire appui ;
 Je courois le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guise trop habile, & trop savant à nuire,
 L'un par l'autre en secret songeoit à nous détruire.
 Que dis-je ! il obligea Valois à se priver
 De l'unique soutien qui le pouvoit sauver.
 De la Religion le prétexte ordinaire,
 Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
 Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé ;
 Ranima son couroux encor mal étouffé.

Il leur représentoit le culte de leurs pères,
 Les derniers attentats des Sectes étrangères,
 Me peignoit ennemi de l'Eglise & de Dieu :
 „Il porte, disoit-il, ses erreurs en tout lieu,
 „Il suit d'Elizabeth les dangereux exemples,
 „Sur vos temples détruits il va fonder ses temples,
 „Vous verrez dans Paris ses prêches criminels.,,

Tout le peuple à ces mots trembla pour ses Autels.
 Jusqu'au Palais du Roi l'alarme en est portée.

La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.

Hélas! le Roi trop foible obéit sans murmure :
Et lorsque je volois pour venger son injure,
J'apprens que mon Beau-frere, à la Ligue soumis,
S'unissoit pour me perdre, avec ses ennemis,
Des soldats malgré lui couvroit déjà la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plains sa foiblesse, & sans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des armées :
Joyeuse, avec ardeur, venoit fondre sur moi,
Ministre impétueux des foibles du Roi.
Guise dont la prudence égaloit le courage,
Disperçoit mes amis, leur fermoit le passage.
D'armes & d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse,
Vous savez sa défaite, & sa fin malheureuse.
Je dois vous épargner des récits superflus.

Non, je ne reçois point vos modestes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguste Princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, & son trépas.
L'auteur de tant d'explois doit seul mes les apprendre,
Et peut-être je suis digne de les entendre.

Elle dit. Le Héros à ce discours flateur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire :

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois,
Qui flattoient sa mollesse, & lui donnoient des Loix,
Joyeuse né d'un sang chés les François insigne,
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :

Il avoit des vertus, & si de ses beaux jours
 La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
 Sans doute aux grands exploits son ame accoutumée,
 Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
 Mais nourri jusqu'alors au milieu de la Cour,
 Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
 Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
 Dans un jeune Héros dangereux avantage.
 Les Courtisans en foule attachés à son sort
 Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
 Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
 Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
 Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
 De leurs bras énervés frivoles ornemens.
 Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
 Ils portoient au combat leur superbe imprudence:
 Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
 Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frapoit leur vue.

Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
 N'offroit de tous côtés que farouches soldats,
 Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
 Accoutumés au sang & couverts de blessures,
 Leur fer & leurs mousquets composoient leurs parures.
 Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
 Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux;
 Comme eux, de mille morts affrontant la tempête:
 Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
 Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
 Sous nos coups expirans, devant nous dispersés:
 A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée,
 Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtisans,
 Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
 Aucun ne fut percé que de coups honorables:
 Tous fermes dans leur poste & tous inébranlables:
 Ils voyoient devant eux avancer le trépas,

— Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des Courtisans François tel est le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.

— Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'apperçus bien-tôt porté par des foldats,
Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas;
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Des baisers du Zephir & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire,
Les cruels monumens de ces affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des François;
Ma grandeur à ce prix, n'a point pour moi des charmes:
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abime dont Valois vouloit en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrâce,
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise aigrissant ses douleurs
Ainsi que les affronts, redoubla ses malheurs.
Guise dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes Alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce Vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adverfaire,
Qui toujours insultant à ce Prince abattu,
Sembloit l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage;
L'insensible Valois ressentit cet outrage;
Il voulut d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa foible autorité.

Il n'en étoit plus tems la tendresse & la crainte
 Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte:
 Son peuple audacieux prompt à se mutiner,
 Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
 On s'assemble, on conspire, on répand les allarmes;
 Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes;
 Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
 Menacent de Valois les Gardes enfermés.

Guise tranquille & fier au milieu de l'orage,
 Précipitoit du peuple ou retenoit la rage,
 De la sédition gouvernoit les ressorts,
 Et faisoit à son gré mouvoir ce vaste Corps.
 Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
 Si Guise eût dit un mot, Valois étoit sans vie:
 Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
 Il parut satisfait de l'avoir fait trembler.
 Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
 Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
 Enfin Guise attenta, quelque fut son projet,
 Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un sujet.
 Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
 A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
 Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
 Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenser à demi;
 Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
 S'il ne montoit au Trône, il marchoit au supplice.
 Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
 Le cœur plein d'espérance & de témérité,
 Appuïé des Romains, secouru des Ibères,
 Adoré des François, secondé de ses frères,
 Ce Sujet orgueilleux crut ramener ces tems,
 Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
 Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême
 Sous un froc odieux cachoit leur diadème,
 Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
 Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs tirans.

Valois qui cependant différoit sa vengeance,
 Tenoit alors dans Blois les Etats de la France.
 Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats :
 On proposa des Loix qu'on n'exécuta pas ;
 De mille Députés l'éloquence stérile,
 Y fit de nos abus un détail inutile ;
 Car de tant de Conseils l'effet le plus commun,
 Est de voir tous nos maux sans en soulager un,
 Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
 De son Prince offensé vint braver la présence,
 S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets,
 Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
 Déjà leur troupe indigne, à son tiran vendue,
 Alloit mettre en ses mains la puissance absolue ;
 Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
 Valois voulut enfin se venger & régner.
 Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
 Dédaigneux ennemi, méprisoit sa colère ;
 Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
 Pour un assassinat assez de fermeté.
 Son destin l'aveugloit, son heure étoit venue,
 Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue :
 De cent coups de poignard indignement percé
 Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
 Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
 Tout pâle & tout sanglant sembloit braver son Maître.
 C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
 De vices, de vertus, assemblage éclatant ;
 Le Roi dont il ravit l'autorité suprême,
 Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
 Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris,
 Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris,
 Les vieillards défolés, les femmes éperdues,
 Vont du malheureux Guise embrasser les Statues.
 Tout Paris croit avoir en ce pressant danger,
 L'Eglise à soutenir, & son père à venger.
 De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,

Mayenne à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne dès long-tems nourri dans les allarmes ;
Sous le superbe Guise avoit porté les armes ;
Il succède à sa gloire ainsi qu'à les desseins,
Le Sceptre de la Ligue a passé dans les mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère ;
Il servoit à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il fait, par une heureuse & sage politique,
Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des Tyrans.
Il connoît leurs talens, il sait en faire usage,
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissoit les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux,
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale au cœur présomptueux
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du Parti le bouclier terrible,
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne qui le guide au milieu des combats
Est l'ame de la Ligue, & l'autre en est le bras.

Cependant des Flamans l'oppresser politique, *l'ant-allemande anti
françois.*
Ce voisin dangereux, ce tiran catholique ;
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi votre ennemi ; mais plus encor le mien,
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux ;
Celui qui des Chrétiens se dit encore le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.

Des

Des deux bouts de l'Europe à mes regards surpris,
 Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
 Enfin Roi sans sujets, poursuivi sans défense,
 Valois s'est vû forcé d'implorer ma puissance.
 Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé:
 Des malheurs de l'Etat mon cœur s'est occupé;
 Un danger si pressant a fléchi ma colère;
 Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère:
 Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai subi la Loi,
 Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.

Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage:
 Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage;
 Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.

Alors un noble orgueil à rempli ses esprits:
 Je ne me flatte point d'avoir pû dans son ame,
 Verser par mon exemple une si belle flâme;
 Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu,
 Il gémit du repos qui l'avoit abattu;

- Valois avoit besoin d'un destin si contraire,
 Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étoient de Henri les sincères discours.

Des Anglois cependant il presse le secours:
 Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
 La voix de la victoire en son camp le rappelle,
 Mille jeunes Anglois vont bien-tôt sur ses pas,
 Fendre le sein des mers, & chercher les combats.

Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
 A des fiers Castillans confondu la prudence,
 Et qui ne croioit pas qu'un indigne destin,
 Dût flétrir les lauriers qu'avoit cueillis sa main.

Henri ne l'attend point; ce Chef que rien n'arrête,
 Impatient de vaincre à son départ s'apprête,
 Allez, lui dit la Reine, allez digne Héros,
 Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots:
 Non ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre,
 A vos soins généreux mon amitié les livre.
 Au milieu des combats vous les verrez courir,

Plus

Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
 Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
 Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
 Puisse bien-tôt la Ligue expirer sous vos coups :
 L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous :
 Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme,
 Ne doit point redouter les vains foudres de Rome :

Allez des Nations venger la liberté,
 De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son pere héritier tyrannique,
 Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
 Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
 Du fond de son Palais croit dompter l'Univers.

Sixte au Trône élevé du sein de la poussière,
 Avec moins de puissance a l'ame encor plus fière ;
 Le Pasteur de Montalte est le rival des Rois,
 Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des Loix ;
 Sous le pompeux éclat d'un triple Diadème,
 Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
 Violent ; mais adroit, dissimulé, trompeur,
 Ennemi des Puissans, des foibles l'oppresser,
 Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues,
 Et l'Univers qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.

Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever :
 L'un combattant en vain l'Anglois & les orages,
 Fit voir à l'Océan sa fuite & ses naufrages,
 Du sang de ses Guerriers ce bord est encor teint :
 L'autre se tait dans Rome, & m'estime & me craint.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise,
 Si Mayenne est vaincu, Rome sera soumise :
 Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs,
 Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs ;
 Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
 C'est à vous d'allumer, ou d'éteindre sa foudre.



LA
HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

✱
✱ **T**andis que poursuivaient leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
✱✱✱ Ils épuisoient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur les bords sanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignoit l'incertitude,
A ses desseins flottans il falloit un appui,
Il attendoit Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent,
Des portes de Paris leurs Légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs succès rapides;
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir
Regrettoit le Héros qu'il avoit fait partir.

Parhi

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
 Un frère de Joyeuse osa long-tems paroître.
 Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
 Du siècle au fond d'un Cloître & du Cloître à la Cour;
 Vicieux, pénitent, courtisan solitaire,
 Il prit; quitta, reprit le cuirasse à la hâire. *al. et la hâire.*
 Du pié des saints Autels arrosés de ses pleurs,
 Il courut de la Ligue animer les fureurs,
 Et plongea dans le sang de la France éplorée,
 La main qu'à l'Eternel il avoit consacrée,
 Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
 Inspira plus d'effroi, repandit plus d'horreur;
 Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
 Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
 Vous né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
 Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.
 La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne,
 Avec eux sans relâche il fond dans la campagne:
 Tantôt dans le silence, & tantôt à grand bruit,
 A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
 Chez l'ennemi surpris portent partout la guerre,
 Du sang des assiégeans son bras couvroit la terre.
 Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
 D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots
 Les Aigles, les Vautours aux aîles étendues
 D'un vol précipité fendant les vastes nues;
 Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
 Dans le bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
 Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
 Renportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats de sa gloire enyvré
 Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
 La nuit & la surprise augmentoient les alarmes,
 Tout ploït, tout trembloit, tout cédoit à ses armes;
 Cet orageux torrent prompt à se déborder,
 Dans son choc ténébreux alloit tout inonder.
 L'étoile du matin commençoit à paroître,

Mornay qui précédoit le retour de son Maître,
 Voioit déjà les tours du superbe Paris;
 D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris,
 Il court, il apperçoit dans un désordre extrême,
 Les Soldats de Valois, & ceux de Bourbon même:
 „Juste Ciel est-ce ainsi que vous nous attendiez!
 „Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez.
 „Vous fuyez compagnons! au son de sa parole,
 Comme on vit autrefois au pié du Capitole,
 Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
 Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
 Au seul nom de Henri les François se rallient:
 La honte les enflâme, ils marchent, ils s'écrient,
 Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
 Henri dans le moment paroît au milieu d'eux,
 Brillant comme l'éclair au fort de la tempête.
 Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête,
 Il combat, on le suit, il change les destins,
 La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
 Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent,
 La victoire revient, les Liguteurs disparoissent,
 Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
 S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
 C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
 Des siens épouyantés les troupes fugitives,
 Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
 La voix du grand Henri précipite leurs pas;
 De son front menaçant la terreur les renverse,
 Leur chef les réunit, la crainte les disperse,
 D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
 Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
 Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
 Tombe & roule un rocher qui menaçoit les nues.
 Mais que dis-je, il s'arrête, il montre aux assiégeans,
 Il montre encor ce front redouté si long-tems.
 Des siens qui l'entraînoient fougueux il se dégage,
 Honteux de vivre encor il revole au carnage,

Il arrête un moment son vainqueur étonné ;
 Mais d'ennemis bien-tôt il est environné.
 La mort alloit punir son audace fatale.

La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale :
 La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
 Elle s'élève en l'air, & vole à son secours.
 Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable,
 Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
 Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
 Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
 Ou fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
 Pour la première fois tu parus secourable,
 Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
 De cette même main ministre de la mort,
 De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
 Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
 Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
 Sanglant couvert de coups qu'il n'avoit point sentis.
 Elle applique à ses maux une main salutaire,
 Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
 Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
 De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
 Tel souvent un Tyran, dans sa pitié cruelle,
 Suspend d'un malheureux la Sentence mortelle,
 A ses crimes secrets il fait servir son bras,
 Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henri fait profiter de ce grand avantage,
 Dont le sort des combats honora son courage,
 Des momens dans la guerre il connoît tout le prix ;
 Il presse au même instant ses ennemis surpris :
 Il veut que les assauts succèdent aux batailles,
 Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
 Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
 Donne aux Soldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
 Il soutient les travaux, il brave les allarmes :
 La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes :
 Tous les Chefs sont unis, tout succède à leurs vœux,

Et bien-tôt la terreur qui marche devant eux,
 Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
 A leurs yeux éperdus alloit briser leurs portes.
 Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
 Mayenne a pour Soldats un peuple gémissant :
 Ici la fille en pleurs lui redemande un père,
 Là, le frere effrayé pleure au tombeau d'un frère :
 Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir,
 Ce grand Corps allarmé ne peut se réunir.
 On s'assemble, on consulte, on veut fuir & se rendre
 Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre.
 Tant le foible vulgaire avec légéreté,
 Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en fremissant voit leur troupe éperdue.
 Cent desseins partageoient son ame irrésolue,
 Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
 Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots :

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
 Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
 Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes loix,
 Entens ta Protectrice, & reconnois ma voix.
 Ne crains rien de ce Peuple imbecile & volage,
 Dont un foible malheur à glacé le courage ;
 Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains,
 Tu le verras bien-tôt secondant nos desseins,
 De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proye,
 Combattre avec audace, & mourir avec joye.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
 Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
 Partout chez les François le trouble & les allarmes,
 Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes ;
 Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
 Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
 Les épics renversés sur la terre languissent,
 Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlisent ;
 Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses piés,
 Semble annoncer la mort aux Peuples effraïés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome jadis son Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.

Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous les Rois :
L'Univers fléchissoit sous son Aigle terrible.

Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible :
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où regnoient tant d'allarmes ;
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au Trône des Césars ;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pié tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le Trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encensoir.

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante :

Là, son premier Apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.

Ses successeurs heureux quelque-tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaillèrent.

Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu,

Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,
Du fond de leur chaumière ils voloient au martire.

Le tems, qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.

Rome depuis ce tems puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée,

La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.

Les Successeurs de Christ au fond du Sanctuaire,

Placèrent sans rougir l'inceste & l'adultère,
 Et Rome qu'opprimoit leur empire odieux,
 Sous ces Tirans sacrés regretta ses faux Dieux,
 On écouta depuis de plus sages maximes,
 On fut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes,
 De l'Eglise & du Peuple on régla mieux les droits,
 Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois;
 Sous l'orgueil impolant du triple Diadème
 La modeste vertu réparut elle-même.
 Mais l'art de ménager le reste des humains,
 Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors étoit Roi de l'Eglise & de Rome.
 Si pour être honoré du titre de Grand-Homme,
 Il suffit d'être faux, austère, & redouté,
 Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
 Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices,
 Il fut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
 Il sembla fuir le rang qu'il brûloit d'obtenir,
 Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique
 Au fond du Vatican régnoit la Politique,
 Fille de l'intérêt & de l'ambition,
 Dont naquirent la fraude & la séduction.
 Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
 Accablé de soucis paroît simple & tranquille;
 Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
 Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
 Les regards éblouis de l'Europe confuse:
 Toujours l'autorité lui prête un prompt secours,
 Le mensonge subtil régné en tous ses discours,
 Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
 Elle emprunte la voix de la vérité même.

A peine la Discorde avoit frappé ses yeux,
 Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
 Avec un ris malin la flatte, la caresse,
 Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse,

Je

Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
 Où les Peuples séduits me presentoient leurs vœux,
 Où la crédule Europe à mon pouvoir soumise,
 Confondoit dans mes loix, les loix de son Eglise.
 Je parlois, & soudain les Rois humiliés,
 Du Trône en frémissant descendoient à mes piés ;
 Sur la terre à mon gré ma voix souffloit des guerres,
 Du haut du Vatican je lançois les tonnerres,
 Je tenois dans mes mains la vie & le trépas ;
 Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats,
 Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France
 Eteint presque en mes mains les foudres que je lancè ;
 Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
 Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur ;
 C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
 Vengea la vérité dont j'empruntois l'image ;
 Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
 Le séduire lui-même, ou du moins le punir !
 Allons que des flambeaux rallument mon tonnère ;
 Commençons par la France à ravager la terre ;
 Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
 Elle dit, & soudain s'élance dans les airs,
 Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines,
 Des Temples consacrés aux vanités humaines,
 Dont l'appareil superbe imposé à l'Univers,
 L'humble Religion se cache en des deserts.
 Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
 Et pendant que son nom, profané dans le monde,
 Et le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
 Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands ;
 Souffrir est son destin, bénir est son partage.
 Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;
 Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
 Sa modeste beauté se dérobe a jamais
 Aux hypocrites yeux de la foule importune
 Qui court à ses Autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûloit d'un saint amour,
 Cette fille des Cieux fait qu'elle doit un jour,
 Vengeant de ses Autels le culte légitime,
 Adopter pour son fils ce Héros magnanime:
 Elle l'en croioit digne, & ses ardens soupirs
 Hâtoient cet heureux tems trop lent pour ses desirs.
 Soudain la Politique & la discorde impie
 Surprennent en secret leur auguste ennemie.
 Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs:
 Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
 Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure
 De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
 Prennent ses vêtemens respectés des humains,
 Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'un air insinuant l'adroite Politique
 Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique,
 C'est-là que s'assembloient ces Sages reverés,
 Des Vérités du Ciel interprètes sacrés,
 Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modelles,
 A leur culte attachés, à leur Prince fidelles,
 Conservoient jusqu'alors une mâle vigueur,
 Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
 Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse!
 Du monstre déguisé la voix enchanteresse,
 Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
 Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs,
 Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vûe:
 De l'avare en secret la voix lui fut vendue,
 Par un éloge adroit le savant enchanté,
 Pour prix d'un vain encens trahit la vérité:
 Menacé par sa voix, le foible s'intimide,
 On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
 Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
 De ces lieux en pleurant la vérité s'enfuit.
 Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
 „L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie,
 „En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi,

„Nous

„Nous répr^{ou}ons Valois, il n'est plus notre Roi.

„Sermens jadis sacrés nous brisons votre chaîne.

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce Décret odieux.

Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Eglise, en Eglise

Annonce aux factieux cette grande entreprise :

Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS

Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;

Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,

De leur joug rigoureux esclaves volontaires.

De la Religion reconnoissez les traits,

Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.

C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle,

Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,

Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,

Par la main de Dieu même en la mienne est remis,

Il est tems de sortir de l'ombre de vos Temples,

Allez d'un zèle saint répandre les exemples,

Apprenez aux François, incertains de leur foi,

Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.

Songez que de Levi la famille sacrée,

Du ministère saint par Dieu même honorée,

Mérita cet honneur, en portant à l'Autel

Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.

Que dis-je ? où sont ces tems, où sont ces jours prospères,

Où j'ai vû les François massacré par leurs frères ?

C'étoit vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras,

Coligny par vous seuls a reçu le trépas.

J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encore.

Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre au même instant donne à tous le signal ;

Tous sont empoisonnés de son venin fatal :

Il conduit dans Paris leur marche solennelle ;

L'étendart de la Croix flotloit au milieu d'elle ;

Ils chantent, & leurs cris dévot & furieux

Semblent à leur révolte associer les Cieux.

On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
 Les imprécations aux prières publiques.
 Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
 Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras ;
 Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
 Dans les murs de Paris cette infame milice,
 Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
 Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
 La méprise en secret, & tout haut l'autorise ;
 Il fait combien le peuple avec soumission,
 Confond le Fanatisme & la Religion ;
 Il connoît ce grand art, aux Princes nécessaire,
 De nourrir la foiblesse & l'erreur du vulgaire.
 A ce pieux scandale, enfin il applaudit,
 Le sage s'en indigne, & le soldat en rit :
 Mais le peuple excité, jusques aux Cieux envoyé
 Des cris d'emportement, d'espérance & de joye.
 Et comme à son audace a succédé la peur,
 La crainte en un moment fait place à la fureur ;
 Ainsi l'Ange des mers sur le sein d'Amphitrite,
 Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde a choisi seize séditieux,
 Signalés par le crime entre les factieux.
 Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
 Sur son char tout sanglant ils montent avec elle ;
 L'orgueil, la trahison, la fureur le trépas,
 Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
 Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
 Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse,
 Et jusques sous le dais par le peuple porté,
 Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ;
 Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
 Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
 Ainsi lorsque les vents fougueux tyrans des eaux
 De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
 Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,

S'éleve

S'élève en bouillonnant sur la face des ondes ;
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens
Qui changent les Cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent ;
Se mêlent dans la flâme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résistoit seule à la contagion ;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avoit dans ses mains fait pancher sa balance,
Son Temple étoit sans tache, & la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchoit sa sûreté,

Il est dans ce saint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son Prince, & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple & lui ;
Dans l'équité des Rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs piés les plaintes de la France ;
Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion.

Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connoît Rome, l'honneur, & la fait réprimer.

Des Tyrans de la Ligue une fière cohorte,
Tu Temple de Thémis environne la porte :
Bussi les conduisoit ; ce vil Gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguste Assemblée,
Par qui des Citoyens la fortune est réglée :

„Mercenaires apuis d'un dédale de loix :
„Plebeiens qui pensez être tuteurs des Rois,
„Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
„Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
„Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
„Obéissez au peuple, écoutez ses Décrets.
„Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres.
„Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.

„Ce peuple fut long-tems par vous-même abusé,
 „Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé,
 „Effacez ces grands noms qui vous génoient sans doute,
 „Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
 „Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
 „Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
 „Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble silence.
 Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans.
 Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
 Attendoient fièrement, sur leur Siège immobiles,
 Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles,
 Bussi plein de fureur, & non pas sans effroi,
 Obéissez, dit-il, Tyrans, ou suivez-moi...
 Alors Harlay se leve, Harlay ce noble guide,
 Ce chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide,
 Il se présente aux Seize, il demande des fers,
 Du front dont il auroit condamné ces pervers.
 On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
 Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
 Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
 Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuses mains.

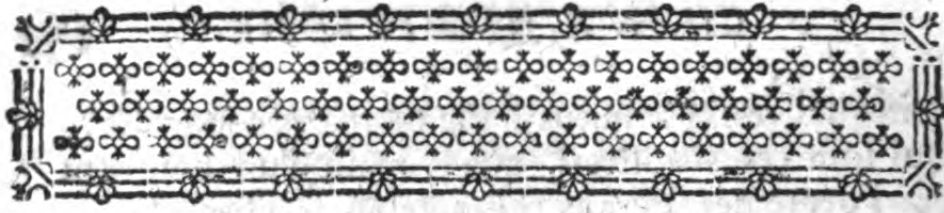
Musé, redites-moi ces noms chers à la France,
 Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
 Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
 Potier, cet homme juste, & vous jeune Longueil,
 Vous, en qui pour hâter vos belles destinées;
 L'esprit & la vertu devançoient les années.
 Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
 A travers un vil peuple en triomphe est mené,
 Dans cet affreux Château, Palais de la vengeance,
 Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
 Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat;
 La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat;
 Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?

Pour-

Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
 Qui sont ces Magistrats, que la main d'un bourreau
 Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau ?
 Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
 Brissou, Larchet, Tardif, honorables victimes,
 Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
 Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas ;
 Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire ;
 Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
 S'applaudit du succès de ses affreux desseins ;
 D'un air fier & content sa cruauté tranquile,
 Contemple les effets de la guerre civile,
 Dans ces murs tous sanglans des peuples malheureux
 Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
 Jouets infortunés, des fureurs intestines,
 De leur triste patrie avançant les ruines,
 Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
 Et partout les débris, le carnage, & les morts.





LA
HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

Cependant s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des re-
belles :

Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyoient leurs remparts.
Les Seize & leur couroux, Mayenne & sa prudence,
D'un Peuple ^{mutiné} la farouche insolence,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le Grand Henri n'étoient qu'un vain secours ;
La victoire à grands pas s'approchoit sur ces traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuissans se perdoient dans les airs ;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privoit les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée ;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparoit un maître au lieu d'un Allié,

Lors-

Lorsque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des Solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacroient à Dieu par des vœux solennels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pû servir,
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires :
Mais souvent enivrés de ces calmes flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pais s'est plaint de leurs intrigues :
Ainsi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait, est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie ;
Et de l'obscurité des plus humbles Emplois,
Ont passé tout à coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre respecté fleurissoit dans la France,
Protégé par les Rois, paisible heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avoit dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit foible, & crédule en sa dévotion,
Il suivoit le torrent de la rebellion,

Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
 Répandit le venin de sa bouche infernale.
 Prostré chaque jour aux pieds des saints Autels
 Il fatiguoit les Cieux de ses vœux criminels,
 On dit que tout souillé de cendre & de poussière,
 Un jour il prononça cette horrible prière ;
 Dieu qui venge l'Église & punis les Tyrans,
 Te verra t-on sans cesse accabler tes enfans ;
 Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures
 Favoriser le meurtre, & bénir les parjures ?
 Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver.
 Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
 Détourne loin de nous la mort & la misère ;
 Délivre - nous d'un Roi donné dans ta colère.
 Viens, des Cieux enflâmés abaisse la hauteur ;
 Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur :
 Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflâmée,
 Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée,
 Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans ;
 Tombent comme la feuille éparse au gré des vents,
 Et que sauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
 Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs Cantiques

La Discorde attentive en traversant les airs,
 Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
 Elle amène à l'instant de ses Royaumes sombres,
 Le plus cruel Tyran de l'Empire des ombres.
 Il vient, le FANATISME est son horrible nom :
 Enfant dénaturé de la Religion,
 Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
 Et reçu dans son sein, l'embrase & le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon
 Guidoit les descendans du malheureux Ammon,
 Quand à Moloc leur Dieu, des mères gemissantes,
 Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
 Il dicta de Jephté le serment inhumain :
 Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
 C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,

De

Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
 France dans des forêts il habita long-tems.
 A l'affreux Teutâtes il offrit ton encens.
 Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
 Qu'à tes indignes Dieux présentoient tes Druides.
 Du haut du Capitole il crioit aux Payens,
 Frappez, exterminiez, déchirez les Chrétiens.
 Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
 Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise :
 Et dans les cœurs Chrétiens inspirant les fureurs,
 De Martyrs qu'ils étoient les fit Persécuteurs.
 Dans Londre il a formé la secte turbulente,
 Qui sur un Roi trop foible a mis sa main sanglante.
 Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
 Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
 Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
 Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtoit dans ses déguisemens,
 Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens :
 Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
 Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
 L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
 Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
 De ce superbe Guise, en qui l'on vit paroître
 Le tyran de l'Etat; & le Roi de son Maître,
 Et qui toujours puissant, même après son trépas,
 Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
 D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
 Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête ;
 Son flanc même est percé des coups dont autrefois
 Ce Héros factieux fut massacré dans Blois,
 Et la voix de son sang qui coule en abondance,
 Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
 Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
 Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
 La superstition, la Cabale inquiète,

Le faux zèle enflâmé d'un couroux éclatant,
 Veilloient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.
 Il entre, & d'une voix majestueuse & fière;
 Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière;
 Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
 Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuissans?
 Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes;
 Il exige de toi les dons que tu demandes.
 Si Judith autrefois pour sauver son pays,
 N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris;
 Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
 Judith eût vû tomber les murs de Béthulie.
 Voilà les saints Exploits que tu dois imiter,
 Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
 Mais tu rougis déjà de l'avoir différée....
 Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
 Délivrant les François de leur indigne Roi,
 Venge Paris & Rome, & l'Univers, & moi.
 Par un assassinat Valois trancha ma vie,
 Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
 Mais du nom d'assassin ne prens aucun effroi:
 Ce qui fut crime en lui, fera vertu dans toi.
 Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
 Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
 Que dis-je? Il le commande; il t'instruit par ma voix,
 Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois:
 Heureux si tu pouvois, consommant sa vengeance,
 Joindre le Navarois au Tyran de la France,
 Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,
 Te pouvoient.... mais les tems ne sont pas arrivés.
 Bourbon doit vivre encor, & Dieu qu'il persécute,
 Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
 Toi, de ce Dieu jaloux, remplis les grands desseins,
 Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
 Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée;

Dans

Dans la main de Clément il met ce don fatal,
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé le jeune Solitaire
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant :
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clément goûtoit alors un paisible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses sacrilèges vœux au Ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche, ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Benissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révéérés,
Le nomment à grands cris le Vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs peres,
Au martyre autrefois accompagnoient leurs freres ;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisoient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le Chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs :
Le crime a ses Héros, l'erreur a ses Martyrs,
Du vrai zèle & du faux, vains Juges que nous sommes,
M Souvent

Souvent des scélérats ressemblent aux Grands-Hommes.

Mayenne dont les yeux savent tout éclairer,
 Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer.
 De ce crime odieux font prudent artifice
 Songe à cueillir le fruit sans en être complice;
 Il laisse avec adresse au plus féditieux
 Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
 Aux portes de Paris conduisoit le perfide;
 Des Seize en même le sacrilège effort,
 Sur cet événement interrogeoit le sort.
 Jadis de Médicis l'audace curieuse,
 Chercha de ses secrets la science odieuse,
 Approfondit long-tems cet art furnaturel,
 Si souvent chimérique, & toujours criminel.
 Tout suivit son exemple, & le Peuple imbécile,
 Des vices de la Cour imitateur fervile,
 Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
 S'abandonnoit en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit sous une voute obscure,
 La silence a conduit leur assemblée impure.
 A la pâle lueur d'un magique flambeau,
 S'élève un vil autel dressé sur un tombeau;
 C'est là que des deux Rois on plaça les images,
 Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
 Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'Autel,
 A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
 Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées,
 Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées;
 Appareil menaçant de leur mystère affreux.
 Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux,
 Qui pros crits sur la terre, & citoyens du monde,
 Portent de mers en mers leur misère profonde,

Et

Et d'un antique amas de superstitions
 Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
 D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
 Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
 Leurs parricides bras se lavent dans le sang,
 De Valois sur l'Autel ils vont percer le flanc;
 Avec plus de terreur, & plus encore de rage
 De Henri sous leurs piés ils renversent l'image;
 Et pensent que la mort fidelle à leur couroux,
 Va transmettre à ces Rois l'atteinde de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème:
 Il invoque l'abime, & les Cieux, & Dieu même;
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
 Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
 Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
 Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
 Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
 Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
 Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie;
 Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus,
 Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
 Aux magiques accens que sa bouche prononce,
 Les Séize osent du Ciel attendre la réponse,
 A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
 Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
 Il interrompt pour eux les loix de la Nature,
 De ces antres muets sort un triste murmure,
 Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
 Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
 Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
 Apparoît à leurs yeux sur un char de victoire;
 Des lauriers couronnoient son front noble & serain,
 Et le Sceptre des Rois éclatoit dans sa main.
 L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,

L'Autel couvert de feux tombe, & fuit sous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçoient à Valois sa perte inévitable.
Dieu du haut de son Trône avoit compté ses jours.
Il avoit loin de lui retiré son secours;
La mort impatiente attendoit sa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.
Clément au Camp royal a marché sans effroi,
Il arrive, il demande à parler à son Roi;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadème,
Et révéler au Roi des secrets importants.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans allarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paroître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux;
Il observe à loisir la place de ces coups,
Et le mensonge adroit qui conduisoit sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
S'adresse au Dieu puissant qui fait regner les Rois,
Permettez avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroy,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay, le grand Harlay, dont l'intrepide zèle,
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,

Rassem-

Rassemble vos sujets, & confond les Ligueurs.
 Dieu qui bravant toujours les Puissans & les Sages,
 Par la main la plus foible accomplit ses ouvrages,
 Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
 Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
 J'ai volé vers mon Prince & vous rends cette lettre,
 Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement,
 Il bénissoit les Cieux d'un si prompt changement ;
 Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
 Récompenser ton zèle & payer ton service ?
 En lui disant ces mots, il lui tendoit les bras :
 Le monstre au même instant tire son coutelas,
 L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
 Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie,
 Mille bras sont levés pour punir l'assassin ;
 Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain ;
 Fier de son parricide, & quitte envers la France,
 Il attend à genoux la mort pour récompense ;
 De la France & de Rome il croit être l'apui,
 Il pense voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
 Et demandant à Dieu la palme du martyr,
 Il benit, en tombant, les coups dont il expire.
 Aveuglement terrible, affreuse illusion !
 Digne à la fois d'horreur & de compassion,
 Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
 Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,
 Dont la voix répandant un funeste poison,
 D'un foible Solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchoit à son heure dernière :
 Ses yeux ne voyoient plus qu'un reste de lumière ;
 Ses Courtisans en pleurs autour de lui rangés,
 Par leurs desseins divers en secret partagés,
 D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
 Exprimoient des douleurs, ou sincères, ou feintes.

Quelques-uns, que flattoit l'espoir du changement,
 Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
 Les autres, qu'occupoit leur crainte intéressée,
 Pleuroient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs :
 Henri vous répandiez de véritables pleurs.
 Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles,
 Sont aisément émus dans ces momens horribles,
 Henri ne se souvint que de son amitié,
 En vain son intérêt combattoit sa pitié
 Ce Héros vertueux se cachoit à lui-même,
 Que la mort de son Roi lui donne un Diadème.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
 Ses yeux appesantis qu'alloit fermer la mort ;
 Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
 Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses,
 L'Univers indigné doit plaindre votre Roi :
 Vous Bourbon, combattez, réglez, & vengez-moi,
 Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
 Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
 Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,
 Jouissez de ce bien par vos mains défendu :
 Mais songez que la foudre en tout tems l'environne,
 Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
 Puissiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
 Rétablir de vos mains son culte & son Autel
 Adieu, réglez heureux ; qu'un plus puissant génie,
 Du fer des assassins défende votre vie.
 Vous connoissez la Ligue, & vous voyez ses coups,
 Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
 Peut être un jour viendra qu'une main plus barbare...
 Juste Ciel ! épargnez une vertu si rare.
 Permettez !... à ces mots l'impitoyable mort
 Vient fondre sur sa tête & termine son sort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie,
 Aux transports odieux de sa coupable joye;
 De cent cris de victoire ils remplissent les airs:
 Les travaux sont cessés, les Temples sont ouverts,
 De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
 Ils consacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
 Insensés qu'ils étoient ! ils ne découvroient pas
 Les abîmes profonds qu'ils creusoient sous leurs pas,
 Ils devoient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
 Changer ce vain triomphe en des larmes amères;
 Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils osoient défier,
 Henri du haut du Trône alloit les foudroyer.
 Le Sceptre dans sa main rendu plus redoutable,
 Annonce à ces mutins leur perte inévitable:
 Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,
 Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous.
 Et certains désormais du destin de la guerre,
 Ils jurent de le suiye aux deux bouts de la terre.





LA
HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

C'est un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le Trône étend ses rudes
coups,
Et que du sang des Rois si chers à la Patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un Maître, il peut changer les loix :
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance ;
Ainsi de nos ayeux les augustes Decrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'Assemblée,
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils pensoient à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins.
Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints ;
Qu'injustement élu, c'étoit beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le François veut un Maître.
Bien-

Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit
 Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
 Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
 L'Ambassadeur de Rome, & celui d'Iberie.
 Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
 Ils alloient insulter aux mânes de nos Rois.
 Le luxe toujours né des misères publiques,
 Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
 Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
 De nos antiques Pairs augustes successeurs;
 Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,
 Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence,
 Là de nos Parlemens les sages Députés,
 Ne défendirent point nos foibles libertés.
 On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire,
 Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
 Là le Légat de Rome est d'un siège honoré;
 Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
 Sous ce dais on lisoit ces mots épouvantables:
 „Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
 „Osent tout entreprendre & ne rien épargner,
 „Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
 On s'assemble, & déjà les partis, les cabales
 Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
 L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
 S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare,
 Qu'il est tems que les lys rampent sous la Thiare;
 Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal,
 Ce monument affreux du pouvoir Monachal.
 Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre,
 Qui venge les Autels, & qui les deshonne,
 Qui tout couvert de sang, de flâmes entouré,
 Egorge les mortels avec un fer sacré;
 Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
 Où la terre adoroit des Dieux impitoyables,
 Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
 Se vantoient d'appaïser par le sang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Iberie,
 A l'Espagniol qu'il hait, veut vendre sa patrie,
 Mais un parti puissant d'une commune voix.
 Plaçoit déjà Mayenne au Trône de nos Rois.
 Ce rang manquoit encore a sa vaste puissance,
 Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
 Dévoroit en secret dans le fond de son cœur,
 De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier se lève, & demande audience,
 La rigide vertu foisoit son éloquence,
 Dans ce tems malheureux par le crime infecté.
 Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
 Souvent on l'avoit vû par sa même constance
 De leurs emportemens réprimer la licence,
 Et conservant sur eux sa vieille autorité,
 Leur montrer la Justice avec impunité.
 Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse:
 On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
 Ainsi dans un Vaisseau qu'ont agité les flots,
 Quand l'air n'est plus frappé des cris des Matelots,
 On n'entend que le bruit de la proue écumante,
 Qui fend d'un cours heureux la Mer obéissante.
 Tel paroïssoit Potier dictant ses justes loix,
 Et la confusion se taisoit à sa voix.

„Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême:
 „Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
 „Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
 „Et je le choisirois si je pouvois choisir.
 „Mais nous avons nos Loix, & ce Héros insigne,
 „S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.

Comme il disoit ces mots, Mayenne entre soudain.
 Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
 Potier le voit entrer, sans changer de visage:
 „Oui, Prince, poursuit-il, d'un ton plein de courage,
 „Je vous estime assez pour oser contre vous,
 „Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
 „En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.

La

„La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
„Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
„Pour soutenir leur Trône, & non pour l'usurper.
„Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre,
„Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre;
„S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
„Changez avec l'Etat que le Ciel a changé:
„Périssè avec Valois votre juste colère,
„Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
„Le Ciel, & juste Ciel, qui vous chérit tous deux,
„Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux,
„Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
„J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
„Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
„Qui le fer à la main... Malheureux, arrêtez;
„Quelle Loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
„Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage?
„Le fils de Saint Louis parjure à ses sermens?
„Vient-il de nos Autels briser les fondemens?
„Aux piés de ces Autels il demande à s'instruire,
„Il aime, il suit les Loix dont vous bravez l'empire.
„Il fait dans toute Secte honorer les vertus,
„Respecter votre culte, & même vos abus.
„Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
„Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
„Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner:
„Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
„Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut-il Pêtré?
„Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître?
„Infidèles Pasteurs, indignes Citoyens!
„Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens,
„Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
„Marchoient sans murmurer sous un Maître idolâtre,
„Expiroient sans se plaindre, & sur les échafauts
„Sanglans, percés de coups, bénissoient leurs bourreaux!
„Eux seuls étoient Chrétiens, je n'en connois point
d'autres,

„Ils mouroient pour leurs Rois, vous massacrez les vôtres.
 „Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
 „S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osoit répondre,
 Par des traits trop puissans ils se sentoient confondre,
 Ils repoussent en vain de leur cœur irrité,
 Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité,
 Le dépit & la crainte agitoient leurs pensées,
 Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées,
 Font partout retentir avec un bruit confus :

Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.

Des nuages épais que formoit la poussière,
 Du Soleil dans les champs déroboit la lumière.
 Des tambours, des clairons le son rempli d'horreur,
 De la mort qui les suit étoit l'avant-coureur.
 Tels des antres du Nord échappés sur la terre,
 Précédés par les vents, & suivis du tonnerre,
 D'un turbillon de poudre obscurcissant les airs,
 Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit du grand Henri la redoutable armée,
 Qui laisse du repos, & de sang affamée,
 Faisoit entendre au loin ses formidables cris,
 Remplissoit la campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces momens salutaires,
 A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
 A parer son tombeau de ces titres brillans
 Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.
 Ses mains ne chargeoient point ces rives désolées.
 De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées,
 Par qui malgré l'injure & des tems & du sort,
 La vanité des Grands triomphe de la mort.
 Il vouloit à Valois dans la demeure sombre,
 Envoyer des Tributs plus dignes de son ombre,
 Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
 Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
 Des Etats consternés le Conseil se sépare :

Mayenne au même instant court au haut des remparts,
 Le Soldat rassemblé vole à ses étendarts.
 Il insulte à grand cris le Héros qui s'avance,
 Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.
 Paris n'étoit point tel en ces tems orageux,
 Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
 Cent forts qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
 Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
 Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
 Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
 D'une immense Cité superbes aventes,
 Où ces Palais dorés se perdent dans les nues,
 Etoient de longs hameaux d'un rempart entourés
 Par un fossé profond de Paris séparés.
 Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
 Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
 Le fer avec le feu vole de toutes parts,
 Des mains des assiégeans, & du haut des remparts,
 Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
 S'écroutent sous les traits de ces brûlans orages;
 On voit les bataillons rompus & renversés,
 Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
 Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
 Et chacun des partis combat avec la foudre,
 Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
 Les malheureux mortels avançaient leur trépas,
 Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
 Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
 De leurs cruels enfans l'effort industrieux
 A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
 On entendoit gronder ces bombes effroyables,
 Des troubles de la Flandre enfans abominables.
 Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain,
 Part, s'échauffe, s'embrase, & s'écarte soudain:
 La mort en mille éclats en sort avec furie.
 Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
 Dans des antres profonds on a su renfermer

Des

Des foudres fouterrains tout prêts à s'allumer.
 Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
 Le soldat valeureux se fie à son courage,
 On voit en un instant des abîmes ouverts,
 Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs ;
 Des Bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
 Emportez, déchirez, engloutis sous la terre.
 Ce font-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
 C'est par-là qu'à son Trône il brûle de courir.
 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes,
 L'Enfer est sous leurs pas, la foudre est sous leurs têtes.
 Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
 Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
 Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
 S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
 Incapable à la fois de crainte & de fureur,
 Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
 D'un œil ferme & stoïque, il ne voit dans la guerre
 Qu'un châtement affreux des crimes de la terre.
 Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
 Condamne les combats, plaint son Maître, & le suit.
 Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
 Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
 C'est là que le danger ranime leurs efforts ;
 Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
 Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent,
 D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent :
 Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
 Henri vole à leur tête, & monte le premier.
 Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes,
 Arboré de ses lys les Enseignes flotantes.
 Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,
 Ils sembloient respecter leur Vainqueur & leur Roi.
 Ils cédoient ; mais Mayenne à l'instant les ranime,
 Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
 Leurs bataillons ferrés pressent de toutes parts
 Ce Roi dont ils n'osoient soutenir les regards.

Sur

Sur le mur avec eux la Discorde cruelle,
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
 Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
 Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre ;
 Un farbuhe silence, enfant de la fureur,
 A ces bruyans éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé, d'un œil brulant de rage,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
 On saisit, on reprend par un contraire effort,
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
 Dans ces fatales mains la victoire incertaine
 Tient encor près des lys l'Etendart de Lorraine.
 Les assiégeans surpris sont partout renversés,
 Cent fois victorieux, & cent fois terrassés ;
 Pareils à l'Océan poussé par les orages,
 Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.

Jamais le Roi, jamais son illustre rival,
 N'avoit été si grand qu'en cet assaut fatal.
 Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
 Maître de son esprit, maître de son courage,
 Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-tems,
 Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
 Par le vaillant Essex à cet Assaut conduite,
 Marchoit sous nos Drapeaux pour la première fois,
 Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.
 Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
 Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
 Sur ces mêmes remparts & dans ces mêmes lieux
 Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
 Essex monte à la brèche où combattoit d'Aumale ;
 Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
 Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
 Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux,

Fran-

François, Anglois, Lorrains, que la fureur assemble,
 Avançoient, combattoient, frapportoient, mouroient en-
 semble.

 Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
 Ange Exterminateur, ame de ces combats,
 De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
 Pour qui pancha des Cieux la balance éternelle?
 Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, & son Rival,
 Assiégeois, assiégés, font un carnage égal.
 Le parti le plus juste eut enfin l'avantage;
 Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage,
 Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
 Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
 Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
 Menacer des vallons les Nymphes consternées,
 Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
 Soutiennent quelque tems son choc impétueux:
 Mais bien-tôt renversant sa barrière impuissante,
 Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante;
 Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
 Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les Cieux;
 Détache les rochers du penchant des montagnes,
 Et poursuit les troupeaux fuïant dans les campagnes.
 Tel Bourbon descendoit à pas précipités,
 Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés:
 Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
 Il moissonne en courant leurs Troupes criminelles.
 Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
 Égarés, confondus, dispersés par la peur.
 Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
 Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
 Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
 Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
 Du soldat effrené la valeur tourne en rage,
 Il livre tout au fer, aux flâmes, au pillage.
 Henri ne les voit point; son vol impétueux
 Poursuivoit l'ennemi fuïant devant ses yeux,

Sa victoire l'enflâme, & sa valeur l'emporte,
 Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porté:
 Compagnons, apportez & le fer & les feux,
 Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parloit ainsi, du profond d'une nue
 Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
 Son corps majestueux, Maître des élemens,
 Descendoit vers Bourbon sur les aîles des vents,
 De la Divinité les vives étincelles
 Etaloient sur son front des Beautés immortelles:
 Ses yeux sembloient remplis de tendresse & d'horreur:
 Arrête, cria-t-il, trop malheureux Vainqueur,
 Tu vas abandonner aux flâmes, au pillage,
 De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage;
 Ravager ton pais, mes Temples, tes trésors,
 Egorger tes Sujets, & régner sur des morts.
 Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnère,
 Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
 Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
 Que le combat encor enflamoit dans son cœur,
 Semblable à l'Océan qui s'apaise & qui gronde:
 O fatal habitant de l'invisible monde!
 Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
 Alors il entendit ces mots pleins de douceur,
 Je suis cet heureux Roi que la France révère,
 Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton père:
 Ce Louis qui jadis combattit comme toi:
 Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi;
 Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime,
 Dieu sur ton Thrône un jour te conduira lui-même.
 Dans Paris ô mon Fils, tu rentreras vainqueur,
 Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur,
 C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui m'envoie.
 Le Héros à ces mots verse des pleurs de joye,
 La paix a dans son cœur étouffé son couroux;
 Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
 D'une divine horreur son ame est pénétrée:

Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son pere échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faite cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable,
Etrangers & François, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger,
Le pere des Bourbons venoit le dégager.
Il contemploit Paris d'un œil triste & tranquille :
François s'écria-t-il, & toi fatale Ville,
Citoyens malheureux, peuple foible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors, ainsi que l'astre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brulante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paroît fuir loin de nous ;
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du S. Roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pié d'un Chêne assis dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincenne tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une Prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faite du pouvoir
Ces Ministres, ces Grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes.
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bien-tôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avoit vû l'œil du jour.



LA
HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bien-faisans,
De la terre à jamais aimables habitans;
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son foible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflâme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui,
Elle est inébranlable; & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle,
Approchez vers mon fils, venez couple fidelle.
Le sommeil l'entendit de ses autres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.

Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
 Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
 Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
 D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots,

Louis en ce moment prenant son Diadème,
 Sur le front du Vainqueur il le posa lui même :
 Règne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils,
 Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
 Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire,
 Des présens de Louis le moindre est son Empire.
 C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
 Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
 Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
 Des humaines vertus récompense fragile,
 Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit.
 Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
 Je vais te découvrir un plus durable Empire,
 Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
 Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
 Vole au sein de Dieu-même, & remplis tes destins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumière,
 Des Cieux en un moment traversent la carrière,
 Tels ont voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
 Courir d'un Pole à l'autre, & diverfer les airs.
 Et telle s'éleva cette nue embrasée,
 Qui déroband aux yeux le maître d'Elisée,
 Dans un céleste char de flâme enviromé,
 L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses
 Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
 Luit cet astre du jour par Dieu même allumé
 Qui tourne autour de soi sur son axe enflâmé,
 De lui partent sans fin des torrens de lumière,
 Il donne en se montrant la vie à la matière,
 Et dispense les jours, les saisons & les ans,
 A des mondes divers autour de lui flottans.
 Ces astres asservis à la loi qui les presse,

S'atti-

S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse,
 Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
 Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui,
 Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace
 Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
 Sont des Soleils sans nombre, & des Mondes sans fin;
 Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
 Par delà tous ces Cieux, le Dieu des Cieux réside.

C'est-là que le Héros suit son céleste guide,
 C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
 Qui remplissent les corps, & peuplent l'Univers.
 Là sont après la mort nos âmes replongées,
 De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y rassemble à ses piés,
 Ces immortels esprits que son souffle a créés.
 C'est cet Être infini qu'on sert & qu'on ignore.
 Sous des noms différens le monde entier l'adore:
 Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
 Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
 Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
 Fait avec piété de sa sagesse immense.

La mort auprès de lui, fille affreuse du tems,
 De ce triste Univers conduit les habitans.
 Elle amène à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
 Du grand Confucius les disciples profanes,
 Des antiques Persans les secrets successeurs,
 De Zoroastre encor aveugles sectateurs;
 Les pâles habitans de ces froides contrées
 Qu'assiégent de glaçons les mers hiperborées,
 Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
 De l'erreur invincible innombrables sujets.
 Le Dervis étonné d'une vûe inquiète,
 A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète.
 Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens,
 Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
 Attendent en tremblant l'éternelle sentence,

Dieu qui voit à la fois, entend, & connoît tout,
 D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
 Henri n'approcha point vers le Trône invisible,
 D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
 Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
 Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
 „Quelle est, disoit Henri, s'interrogeant lui-même,
 „Quelle est de Dieu sur eux la Justice suprême ?
 „Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
 „Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
 „Pourroit il les juger tel qu'un injuste Maître,
 „Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu connaître ?
 „Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
 „Partout il nous instruit, partout il parle à nous,
 „Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
 „Seule à jamais la même, & seule toujours pure,
 „Sur cette loi, sans doute, il juge les Payens,
 „Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la raison confondue
 Portoit sur ce mystère une indiscrete vue,
 Aux piés du Trône même une voix s'entendit,
 Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit ;
 Ses accens ressembloient à ceux de ce tonnerre,
 Quand du mont Sinaï Dieu parloit à la terre.
 Le chœur des Immortels se tut pour l'écouter ;
 Et chaque astre en son cours alla le répéter.
*A ta foible raison garde toi de te vendre,
 Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
 Invisible à tes yeux, qu'il régné dans ton cœur,
 Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur
 Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
 Mortel, ouvre les yeux quand son Soleil t'éclaire.*
 Henri dans ce moment d'un vol précipité
 Est par un tourbillon dans l'espace emporté
 Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
 De l'antique cahos abominable image.
 Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,

Chefs d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
 Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
 Dieu n'a point répandu le germe de la Vie,
 La Mort, l'affreuse Mort, & la confusion
 Y semblent établir leur domination.

Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
 Quels torrens de fumée; & quels feux effroyables!
 Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
 Quels gouffres enflâmés s'entrouvrent sous mes pas!
 O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
 Creusé par la Justice, habité par le crime
 Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
 Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers.

Là git la sombre envie, à l'œil timide & louché,
 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
 Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
 Triste amante des morts, elle hait les vivans.
 Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
 Auprès d'elle est l'orgueil qui se plaît & s'admire.
 La foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
 Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus.
 L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
 De Trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
 La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
 (Le Ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.)
 Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
 Et l'intérêt enfin père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tyrans effrenés
 A l'aspect de Henri paroissent consternés.
 Ils ne l'ont jamais vû; jamais leur troupe impie
 N'approche de son aine à la vertu nourrie:
 Quel mortel, disoient-ils, par ce Juste conduit,
 Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit?

Le Héros au milieu de ces esprits immenses,
 S'avançoit à pas lents sous ces voûtes profondes.
 Louis guidoit ses pas: Ciel! qu'est-ce que je vois?
 L'assassin de Valois! Ce monstre devant moi,

Mon pere ! il tient encor ce couteau parricide,
 Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide.
 Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
 Osent de son portrait fouiller ses saints Autels :
 Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue :
 Ici dans les tourmens l'enfer les défavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus sevères Loix
 Pour suivent en ces lieux les Princes & les Rois.
 Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
 Plus ils étoient puissans, plus Dieu les humilie.
 Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
 Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
 La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
 Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
 De qui la complaisance avec dextérité,
 A leurs yeux éblouis cacheoit la vérité.
 La verité terrible ici fait leurs supplices :
 Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
 Voyez, comme à sa voix tremblent les Conquéran's,
 Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tirans.
 Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
 La foudre qu'ils portoient, à leur tour les écrase ;
 Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
 Sur un Trône avili fantômes impuissans.
 Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres :
 Il remarque surtout ces Conseillers sinistres,
 Qui des mœurs & des loix avarés corrupteurs,
 De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
 Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
 L'ineestimable prix des vertus de nos pères
 Etes-vous en ces lieux, foibles & tendres cœurs,
 Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur des fleurs.
 Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
 Vos inutiles jours filés par la mollesse ;
 Avec les scélérats seriez-vous confondus,
 Vous, mortels bien-faisans ; vous, amis des vertus,
 Qui par un seul moment de doute ou de foiblesse,

Avez

Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
 Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
 Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
 La race des humains soit en foule engloutie,
 Si les jours passagers d'une si triste vie,
 D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
 Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
 Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mère :
 Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
 A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
 Le pouvoir malheureux de lui désobéir :

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
 Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
 Ni que ce juste Dieu, Créateur des humains,
 Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
 Non s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
 Prodiges de ses dons, il borne ses vengeances.
 Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
 Mais ici c'est un Père, il punit ses enfans.
 Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
 Il ne fait point punir des momens de foiblesse,
 Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
 Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance,
 Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence.
 Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
 C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
 Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vûe,
 Sent couler dans son ame une joye inconnue ;
 Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
 La volupté tranquille y répand ses douceurs,
 Amour, en ces climats tout ressent ton Empire :
 Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
 C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
 Ce pur Enfant des Cieux sur la terre ignoré.
 De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent,
 Ils desirer sans cesse, & sans cesse ils jouissent,

Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
 Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur,
 Là régneront les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
 Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages,
 Là sur un Trône d'or Charlemagne & Clovis.
 Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des lys.
 Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
 Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères,
 Le sage Louis douze, au milieu de ces Rois,
 S'élève comme un cédre, & leur donne des Loix.
 Ce Roi qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
 Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice;
 Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs.
 Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
 D'Amboise est à ses piés; ce Ministre fidelle,
 Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
 Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang
 Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
 O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
 Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire:
 De ses aimables Loix chacun goûtoit les fruits;
 Revenez heureux tems sous un autre Louis,
 Plus loin sont ces Guerriers prodigues de leur vie,
 Qu'enflâma leur devoir, & non pas leur furie,
 La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,
 Guesclin, le destructeur & le vengeur des Rois;
 Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone,
 La honte des Anglois, & le soutien du Trône.
 Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
 Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
 La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chère.
 Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur Mère:
 Leur cœur simple & docile aimoit la vérité:
 Leur culte étoit le mien; pourquoi l'as-tu quitté?
 Comme il disoit ces mots d'une voix gemissante,
 Le Palais des destins devant lui se présente:
 Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,

Et

Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards,
 Le tems, d'une aîle prompte, & d'un vol insensible,
 Fuit ; & revient sans cesse à ce Palais terrible ;
 Et de là sur la terre il verse à pleines mains
 Et les biens & les maux, destinés aux humains.
 Sur un Autel de fer un Livre inexplicable
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable
 La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
 Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaisirs :
 On voit la Liberté, cette esclave si fière,
 Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
 Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
 Dieu fait l'assujettir sans la tyranniser ;
 A ses suprêmes Loix d'autant mieux attachée,
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
 Si souvent aux destins pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de-là que la grace
 Fait sentir aux humains sa faveur efficace,
 C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
 Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
 Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
 Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
 Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems.
 Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
 Que tu dois éprouver de foibleesses honteuses !
 Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
 Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi,
 Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
 Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse.
 Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour
 Les portraits des humains qui doivent naître un jour,
 Des siècles à venir ces vivantes images,
 Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges,
 Tous les jours des humains comptés avant les tems,
 Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.

Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Approchons-nous, le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'est ton auguste fils,
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'ibère,
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des Fleurs de Lis.
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.
Ils tiennent sous leurs piés tout un peuple à la chaîne,
Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine,
Tous deux sont entourés de gardes de soldats ;
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est arbitre ;
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels :
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami ;
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage :
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés :
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés :
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains :
Colbert c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger.

Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.

Ciel : quel pompeux amas d'esclaves à genoux,
Est aux piés de ce Roi qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la
France,

N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.

Je le vois comme vous par la gloire animé.

Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé,

Je le vois éprouvant des fortunes diverses,

Trop fier dans ses succès ; mais ferme en ses traverses ;

De vingt Peuples ligués bravant seul tout l'effort,

Admirable en sa vie, & plus grand dans sa mort,

Siècle heureux de Louis, siècle que la nature

De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,

C'est toi qui dans la France amènes les beaux Arts ;

Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ;

Les Muses à jamais y fixent leur empire,

La toile est animée, & le marbre respire.

Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,

Mesurent l'Univers, & lisent dans les Cieux !

Et dans la nuit obscure apportant la lumière,

Sondent les profondeurs de la nature entière !

L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,

Et vers la vérité le doute les conduit.

Et toi, fille du Ciel, toi puissante harmonie,

Art charmant qui polis la Grece & l'Italie ;

J'entens de tous côtez ton langage enchanteur,

Et tes sons souverains de l'oreille & du cœur.

François vous savez vaincre, & chanter vos conquêtes :

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes.

Un peuple de Héros va naître en ces climats ;

Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.

A travers mille feux je vois Condé paroître,

Tour à tour la terreur & l'appui de son Maître ;

Turenne de Condé le généreux rival,

Moins brillant, mais plus sage, & du moins son égal.

Cati-

Catinat réunit, par un rare assemblage
 Les talens du guerrier & les vertus du sage ;
 Celui-ci dont la main raffermir nos remparts,
 C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des Arts :
 Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
 Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
 Disputant le Tonnerre à l'Aigle des Césars,
 Arbitre de la paix que la victoire amène,
 Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugène.
 Quel est ce jeune Prince, en qui la majesté,
 Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
 D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
 Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
 La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
 Il tombe aux piés du Trône, étant prêt d'y monter.
 O mon fils ! des François vous voyez le plus juste,
 Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
 Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
 Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
 Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
 La France sous son règne eût été trop heureuse ;
 Il eût entretenu l'abondance & la paix,
 Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
 Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'allarmes :
 O combien les François vont répandre de larmes :
 Quand sous la même tombe ils verront réunis
 Et l'époux & la femme, & la mere & le fils !

Un foible rejeton sort entre les ruines,
 De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
 Les enfans de Louis descendus au tombeau,
 Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
 De l'Etat ébranlé douce & frêle espérance.
 O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
 Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux

Du

Du plus pur de mon sang le dépôt précieux,
 Tout Souverain qu'il est instruis-le à se connoître :
 Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est Maître :
 Qu'aimé de ses Sujets, il soit cher à ses yeux :
 Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
 France reprends sous lui ta Majesté première,
 Perce la triste nuit qui couvroit ta lumière ;
 Que les Arts, qui déjà vouloient t'abandonner,
 De leurs utiles mains viennent te couronner.
 L'Océan se demande en ses grottes profondes :
 Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes ?
 Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
 Le commerce t'appelle, & t'ouvre ses trésors.
 Maintiens l'ordre & la paix, sans chercher la victoire.
 Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire ;
 Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
 Un Héros que de loin poursuit la calomnie :
 Facile & non pas foible, ardent, plein de génie ;
 Trop ami des plaisirs, & trop des nouveautés,
 Remuant l'Univers du sein des voluptés,
 Par des ressorts nouveaux sa politique habile
 Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.
 Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
 Né pour tous les emplois, il a tous les talens ;
 Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître,
 Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
 L'Etendart de la France apparut dans les airs,
 Devant lui d'Espagnols une Troupe guerrière
 De l'Aigle des Germains brisoit la tête altière.
 O mon pere ! quel est ce spectacle nouveau ?
 Tout change, dit Louis, & tout à son tombeau :
 Adorons du Très-Haut la sagesse cachée,
 Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.

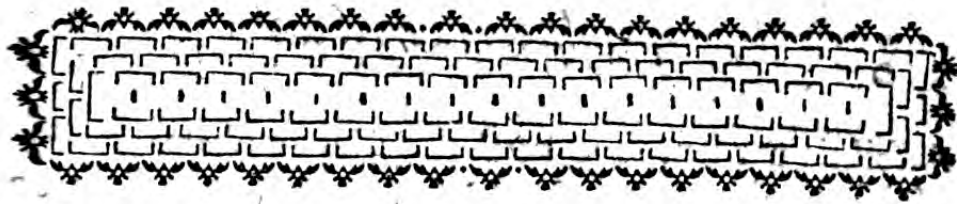
L'Espagne

L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois :
 C'est un de nos neveux qui leur donne les loix.
 Philippe... A cet objet Henri demeure en proie
 A la douce surprise, aux transports de sa joie.
 Moderez, dit Louis, ce premier mouvement ;
 Craignez encor, craignez ce grand événement.
 Oui du sein de Paris, Madrid reçoit un Maître !
 Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être,
 O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
 France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
 Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
 Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
 Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
 Du Temple des Destins les portes se fermèrent,
 Et les voutes des Cieux devant lui s'éclipfèrent.

L'aurore cependant, au visage vermeil,
 Ouvroit dans l'Orient le Palais du Soleil :
 La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles sombres,
 Les songes voltigeans fuioient avec les ombres.
 Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
 Une force nouvelle, une divine ardeur :
 Ses regards inspiroient le respect & la crainte,
 Dieu remplissoit son front de sa Majesté sainte.
 Ainsi quand le Vengeur des Peuples d'Israel,
 Eût sur le Mont Sina consulté l'Eternel
 Les Hébreux à ses piés couchés dans la poussière,
 Ne purent de ses yeux soutenir la lumière,

LA HENRIADE
 LA HENRIADE



LA
HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

Des Etats dans Paris la confuse Assemblée,
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant degrader ni couronner Mayenne,
Ils avoient confirmé par leurs Decrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenoit pas d'eux
Ce Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadème,
Toujours dans son Parti garde un pouvoir suprême,
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, & Saint Paul, & Brissac:
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant sembloient porter leurs pas,
O Affoi-

Affoiblis par leur sang versé dans les combats,
 Mais ces mêmes combats, leur sang, & leurs blessures,
 Les excitoient encore à venger leurs injures.
 Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
 Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
 Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theffalie,
 Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
 Entassant des rochers, & menaçant les Cieux,
 Yvre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nuë.
 Sur un Char lumineux se présente à leur vûe :
 Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir,
 C'est maintenant, François, qu'il faut vaincre ou mourir.
 D'Aumale le premier ce lève à ces paroles,
 Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
 Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
 Demandé si long-tems, & differé toujours.
 Amis, enfin l'Espagne a secouru la France.
 Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
 Le secours paroissoit vers ces lieux révéres,
 Qu'aux tombes de nos Rois la mort a consacré.
 Ce formidable amas d'armes étincelantes,
 Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
 Ces Casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
 Défioient dans les champs les raions du Soleil.
 Tout le peuple au-devant court en foule avec joie ;
 Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie.
 C'étoit le jeune Egmont ce guerrier obstiné,
 Ce fils ambitieux d'un pere infortuné ;
 Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie.
 Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie,
 Mourut sur l'échafaut, pour soutenir les droits
 Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
 Le fils, Courtisan lâche & Guerrier téméraire,
 Baïsa long-tems la main qui fit périr son pere,
 Servit par politique aux maux de son païs,
 Persecuta Bruxelles, & secourut Paris.

Philippe

Philippe l'envoioit sur les bords de la Seine,
 Comme un Dieu tutelaire au secours de Mayenne,
 Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi,
 Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
 Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace,
 Qu'avec plaisir, grand Roi, tu vois cette audace!
 Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat
 Où sembloient attachés les destins de l'Etat!

Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,
 Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
 La guerre avoit long-tems respecté les trésors
 Dont Flore & les Zéphirs embellissoient ces bords.
 Les Bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles,
 Au milieu des horreurs des discordes civiles :
 Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
 Ils sembloient des soldats braver l'avidité,
 Et sous leurs toîts de chaume, à l'abri des allarmes,
 N'entendoient point le bruit des tambours & des armes
 Les deux Camps ennemis arrivent en ces lieux,
 La désolation partout marche avant eux ;
 De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent,
 Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent,
 Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
 Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
 Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
 S'il cherche les combats c'est pour donner la paix :
 Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
 Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
 Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
 Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
 Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
 Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
 Appelle les dangers, & respire la guerre.

On voioit près de lui briller tous ces Guerriers,
 Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
 D'Aumont, qui sous cinq Rois avoit porté les armes ;

Biron, dont le seul nom répandoit les allarmes ;
 Et son fils jeune encore, ardent, impétueux,
 Qui depuis . . . mais alors il étoit vertueux.
 Sully, Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
 Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime.
 Turenne qui depuis, de la jeune Boüillon
 Mérita dans Sedan la puissance & le nom :
 Puissance malheureuse & trop mal conservée,
 Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
 Essex avec éclat paroît au milieu d'eux.
 Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
 A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
 Etale les beautés de sa tige étrangère.
 Son casque étinceloit des feux les plus brillans
 Qu'étaoient à l'envi l'or & les diamans,
 Dons chers & précieux, dont sa fière Maîtresse
 Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
 Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
 L'amour de votre Reine, & le soutien des Rois.
 Plus loin sous la Trimouille, & Clermont, & Feuquieres,
 Le malheureux de Nesse, & l'heureux Lesdiguières ;
 D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
 Tous ces héros en foule attendoient le signal,
 Et rangés près du Roi lisoient sur son visage,
 D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abatu.
 Dans son cœur étonné cherche envain sa vertu :
 Soit que de son Parti connoissant l'injustice,
 Il ne crut point le Ciel à ses armes propice ;
 Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,
 Avant-coureurs certains de grands événemens :
 Ce Héros cependant, maître de sa foiblesse,
 Déguisoit ses chagrins sous sa fausse allégresse.
 Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
 Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
 Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,

Impa-

Impatient déjà d'exercer sa valeur,
 De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur,
 Tel qu'échappé du sein d'un riant paturage,
 Au bruit de la trompette animant son courage,
 Dans les champs de la Thrace un courfier orgueilleux,
 Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
 Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
 Impatient du frein, vôle & bondit sur l'herbe;
 Tel paroïssoit Egmont: une noble fureur
 Eclate dans ses yeux, & brûle dans son cœur.
 Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
 Il croit que son destin commande à la victoire:
 Hélas, il ne fait point que son fatal orgueil
 Dans les Plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance;
 Et s'adressant aux siens, qu'enflâmoit sa présence,
 „Vous êtes nés François, & je suis votre Roi,
 „Voilà nos ennemis, marchez & suivez moi?
 „Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
 „Ce pannahé éclatant qui flotte sur ma tête;
 „Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
 A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueur,
 Il voit d'un feu nouveau ses Troupes enflâmées,
 Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même tems
 On voit des deux Partis vôler les combattans.
 Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide,
 Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide;
 Soudain les flots émus de deux profondes mers,
 D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
 La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
 Et l'Afriquain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
 Déjà de tous côtés porte un double trépas.
 Cette Arme que jadis, pour dépeupler la terre,
 Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,

Rassemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flâme, & le fer.

On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le Parti contraire;
Là le frere en fuyant meurt de la main d'un frere.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De Bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri poussé, s'avance & se fait un chemin.
Le Grand Mornay le suit, toujours calme & serain.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie:
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrigie
De la Terre & des Cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels,
Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces Puissances des Dieux ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin,
Aux Chefs des Légions il les porte soudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers Corps,
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts,
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'ésorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porté:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son Roi seulement son ame est occupée:

Pour sa défense seule il a tiré l'épée,
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée,
Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée,
D'Ailli portoit partout la crainte & le trépas,
D'Ailli tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle;
Un seul Guerrier s'oppose à ses coups menaçans;
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre & meurtrière,
Commencoit des combats la fatale carrière;
D'un tendre himen à peine il goûtoit les appas,
Favori des amours, il sortoit de leurs bras;
Honteux de n'être encore fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il voloit aux allarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel,
En détestant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma son tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant d'un casque prétieux,
Ce front si plein de grace, & si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailli dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flâme, de poussière,
A travers les blessés, les morts & les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main.
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues.
Comme en un Ciel brulant deux effroiables nuës,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent sur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, & les mortels frémissent.

Mais loin de leurs courriers par un subit effort,
 Ces Guerriers malheureux cherchent une autre mort.
 Déjà brille en leurs mains le fatal cim^{en}terre.
 La Discorde accourut, le démon de la guerre,
 La mort pâle & sanglante étoient à ses côtés :
 Malheureux, suspendez vos coups précipités ;
 Mais un destin funeste enflâme leur courage,
 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
 Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas,
 Le fer qui les couvroit, brille & vôle en éclats,
 Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle,
 Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ;
 Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
 Pare encore quelques coups, & repousse la mort.
 Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
 Respectoit son rival, admiroit sa vaillance.
 Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
 Fait tomber à ses piés ce Guerrier généreux.
 Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
 Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
 D'Ailly voit son visage ; ô desespoir ! ô cris !
 Il le voit, il l'embrasse, hélas ! c'étoit son fils.
 Le père infortuné les yeux baignés de larmes,
 Tournoit contre son sein ses parricides armes ;
 On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur,
 Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
 Il déteste à jamais sa coupable victoire,
 Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
 Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
 Il va cacher sa peine au bout de l'Univers.
 Là, soit que le Soleil rendit le jour au monde,
 Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
 Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
 Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
 Du Heros expirant la jeune & tendre amante
 Par la terreur conduite ; incertaine tremblante,
 Vient d'un pié, chancelant sur ces funestes bords :

Elle

Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
 Elle voit son époux, elle tombe éperduë,
 Le voile de la mort se répand sur sa vuë.
 Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompas.
 Ces cris demi-formés ne font point entendus;
 Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
 Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
 Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
 Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
 Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
 Puisse de ce combat le souvenir affreux
 Exciter la pitié de nos derniers neveux,
 Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
 Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères.

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
 Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renversés?
 C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage
 Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un passage.
 D'Aumale les voit fuir, & bouillant de couroux,
 Arrêtez, revenez.... lâches où courez-vous?
 Vous fûiez? vous, Compagnons de Mayenne & de Guise?
 Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Eglise?
 Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
 Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
 Aussi-tôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
 Du farouche Saint Paul, & même de Joyeuse,
 Il rassemble avec eux ces Bataillons épars,
 Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
 La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
 Biron foutient en vain d'un courage intrépide,
 Le cours précipité de ce fougueux torrent;
 Il voit à ses côtés Parabère expirant;
 Dans la foule des morts il voit tomber Feuquières,
 Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière:
 Percé de coups lui-même il est prêt de périr....
 C'étoit ainsi Biron, que tu devois mourir.

Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon fut bien-tôt le danger
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop païé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flâmes:
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié! que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, & son vol plus rapide.
Biron qu'environnoient les ombres de la mort.
A l'aspect de son Roi, fait un dernier effort;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant les fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchoit le Héros, sur lui seul il s'élançe;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Pressent un Sanglier, en raiment la rage,
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur instinct belliqueux,
Les antres, les rochers, les monts en retentissent;

Ainsi

Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
 Il est seul contre tous, abandonné du sort,
 Accablé par le nombre, entouré de la mort.
 Louis du haut des Cieux dans ce danger terrible,
 Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
 Il est comme un rocher qui menaçant les airs,
 Rompt la course des vents & repousse les mers.
 Qui pourroit exprimer le sang & le carnage
 Dont l'Euë en ce moment vit couvrir son rivage ?
 O vous mânes sanglans du plus vaillant des Rois.
 Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
 Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle,
 Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
 L'effroi le devançoit, la mort suivoit ses coups,
 Quand le fougueux Egmont s'offrit à son couroux,
 Long-tems cet Etranger trompé par son courage,
 Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage :
 Dût sa témérité le conduire au cercueil,
 L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.
 Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire :
 Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
 Comme il disoit ces mots, un lumineux éclair,
 Messager des Destins fend les plaines de l'air.
 L'Arbitre des combats fait gronder son tonnerre,
 Le soldat sous ses piés sentit trembler la terre,
 D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur apui,
 Qu'ils défendent sa cause, & combattent pour lui.
 Que la nature entière attentive à sa gloire
 Par la voix du tonnerre annonçoit sa victoire.
 D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
 Il triomphoit déjà d'avoir versé son sang.
 Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble,
 Ainsi que le danger son audace redouble :
 Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur,
 Trouvé des Ennemis dignes de sa valeur.
 Loin de le retarder sa blessure l'irrite,
 Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :

D'Egmont

D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain,
 Le fer étincelant se plonge dans son sein.
 Sous leurs piés teints de sang les chevaux le foulèrent,
 Des ombres du trépas ses yeux s'envelopèrent,
 Et son ame en couroux s'envola chez les morts,
 Où l'aspect de son père excita ses remords.
 Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
 Sa mort anéantit votre vertu guerrière,
 Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
 S'empare en ce moment de leur troupe allarmée.
 Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
 Les Chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
 L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
 Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
 Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
 Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
 Fléchissent les genoux, & demandent des fers.
 D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
 Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
 Dans les profondes eaux vont se précipiter,
 Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
 Les flots couverts de morts interrompent leur course,
 Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
 Affligé, mais tranquille, & maître encor de soi,
 Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
 Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
 D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
 Accusoit les Flamans, la fortune & les Cieux.
 Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
 Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine,
 Vivez pour un Parti dont vous êtes l'honneur,
 Vivez pour réparer la perte & son malheur:
 Que vous & Bois-Dauphin dans ce moment funeste,
 De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
 Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris,

De

De la Ligue en marchand ramassez les debris ;
 De Coligny vaincu surpassons le courage.
 D'Atmale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
 Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter.
 Semblable au fier lion qu'un More à su dompter,
 Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
 A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible :
 Le fuit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
 Et paroît menacer même en obéissant.

Mayenne, cependant, par une fuite prompte,
 Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte.

Henri victorieux voyoit de tous côtés,
 Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
 Des Cieux en ce moment les voutes s'entr'ouvrirent :
 Les Mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
 Louis au milieu d'eux du haut du Firmament,
 Vint contempler Henri dans ce fameux moment :
 Vint voir comme il sauroit user de la victoire,
 Et s'il achèveroit de mériter sa gloire.

Ses soldats près de lui d'un œil plein de couroux,
 Regardoient ces vaincus échapés à leurs coups.
 Les Captifs en tremblant conduits en sa présence,
 Attendoient leur Arrêt dans un profond silence.
 Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
 Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
 Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
 Où régnoient à la fois la douceur & l'audace.

Soiez libres, dit-il, vous pouvez désormais
 Rester mes ennemis, ou vivre mes Sujets.
 Entre Mayenne & moi reconnoissez un Maître.
 Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
 Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
 Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
 Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
 Sur un Champ de Bataille, au sein de la victoire,
 On voit en un moment ces captifs éperdus,
 Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.

Leurs

Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine ;
 Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne,
 Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
 Pour expier leur crime ils marchent sur ses pas.
 Le Roi de tous côtés fait cesser le carnage ;
 Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage.
 Ce n'est plus ce Lion qui tout couvert de sang,
 Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
 C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
 Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre,
 Console les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
 Soulage, récompense, & gagne tous les cœurs.
 Ceux à qui la lumière étoit presque ravie,
 Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
 Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
 Tel qu'un père attentif il étendoit ses soins.

Du vrai comme du faux sa prompte messagère,
 Qui s'accroît dans sa course, & d'une aîle légère.
 Plus prompt que le tems vole au delà des mers,
 Passe d'un Pole à l'autre, & remplit l'Univers,
 Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
 Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles,
 Qui rassemble sous lui la curiosité,
 L'espérance, l'effroi, le doute, & la crédulité,
 De sa brillante voix trompette de la gloire,
 Du Héros de la France annonçoit la victoire.
 Tu Tige à l'Eridan le bruit en fut porté,
 Le Vatican superbe en fut épouvanté.
 Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse ;
 Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
 O malheureux Paris, infidèles Ligueurs !
 O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs.
 De quels cris douloureux vos Temples retentirent ?
 De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
 Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits.
 Vaicû ; mais plein d'espérance, & maître de Paris,

Sa politique habile, au fond de sa retraite,
 Aux Ligueurs incertains deguisoit sa défaite.
 Contre un coup si funeste il veut les rassurer,
 En cachant sa disgrâce il croit la réparer :
 Par cent bruits mensongers il ranimoit leur zèle.
 Mais malgré tant de soins la vérité cruelle,
 Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
 Voloit de bouche & bouche, & glaçoit tous les cœurs.



La discorde en frémit, & redoublant sa rage,
 Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
 Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
 Versé tant de poisons, allumé tant de feux;
 De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
 Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
 Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affoiblir,
 Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amolir.
 N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
 Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
 C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
 L'attaquer le combattre, & le vaincre par lui,
 Elle dit; & soudain des rives de la Seine,
 Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
 Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
 Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.





LA
HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.


* * * * *
* * * * * **S**ur les bords fortunés de l'antique Idalie,
* * * * * Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
* * * * *  S'éleve un vieux Palais respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature,
Là, tous les champs voisins peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais senti l'outrage des hyvers,
Partout on voit meurir, partout on voit éclore.
Et les fruits de Pomone & les présens de Flore ;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'Homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De sa main bien-faisante accordoit aux humains.
Un éternel repos, des jours purs & sérains,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,

Les

Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtresses,
 Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs foiblesses.
 Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
 De leur aimable Maître implorer les faveurs;
 Et dans l'art dangereux de plaire & de séduire,
 Dans son Temple à l'envi s'empresser de s'instruire;
 La flatteuse espérance, au front toujours serain,
 A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
 Près du Temple sacré les Graces demi-nues,
 Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
 La molle volupté sur un lit de gazons,
 Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.
 On voit à ses côtés le mystère en silence,
 Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
 Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
 Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée,
 Mais lorsqu'en avançant sous la voute sacrée,
 On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
 Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
 C'est n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre,
 Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre,
 Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
 Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
 La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
 Suit d'un pié chancelant le soupçon qui la guide:
 La haine, & le couroux répandant leur venin,
 Marchent devant ses pas un poignard à la main.
 La malice les voit, & d'un souris perfide,
 Applaudit en passant à leur troupe homicide,
 Le repentir les suit détestant leur fureur,
 Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
 Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
 Que l'amour à choisi son séjour éternel.
 Ce dangereux enfant, si tendre & si cruel,
 Porte en sa foible main les destins de la terre,

Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
 Et répandant partout ses trompeuses douceurs,
 Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
 Sur un Trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
 Il fouloit à ses piés les plus superbes têtes,
 Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
 Il sembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.

La Discorde soudain conduite par la rage,
 Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
 Sécouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
 Le front couvert de sang & les yeux enflâmés :
 Mon frere, lui dit elle, où sont tes traits terribles ?
 Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
 Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
 Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;
 Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
 Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
 Un Roi victorieux écrase mes serpens,
 Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
 La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
 Au sein tumultueux de la guerre civile,
 Va sous ses Etendarts, flottans de tous côtés,
 Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
 Encore une victoire, & mon Trône est en poudre ;
 Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
 Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner ;
 De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
 C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
 Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
 Que sous ton joug, Amour, il gémissé, abattu ;
 Va dompter son courage au sein de la vertu.
 C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale,
 Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
 Ne vit-on pas Antoine ammoli dans tes fers,
 Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
 Fuiant devant Auguste & te suivant sur l'onde,
 Préferer Cléopatre à l'empire du monde

Henri

Henri te reste à vaincre après tant de Guerriers.
 Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers,
 Va du mirte amoureux ceindre sa tête altière;
 Endors entre tes bras son audace guerrière.
 A mon Trône ébranlé cours servir de soutien,
 Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le
 mien.

Ainsi parloit ce monstre, & la voute tremblante
 Répétoit les accens de sa voix effraiante.

L'Amour qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
 D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.

Il s'arme cependant de ses flèches dorées.

Il fend des vastes Cieux les voutes azurées;

Et précédé des jeux, des grâces, des plaisirs,

Il vole aux champs François sur l'aîle des zéphirs,

Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie,

Le foible Ximois, & les champs où fut Troie.

Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,

La cendre des Palais par ses mains consumés.

Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,

Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,

Venise, dont Neptune admire le destin,

Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,

Où lui même inspira Théocrite & Virgile,

Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux,

De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.

Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,

Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse

Azile encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours

Petrarque soupira ses vers & ses amours,

Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;

Lui même en ordonna sa superbe structure.

Par ses adroites mains avec art enlassés,

Les chiffres de Diane y sont encor tracés.

Sur sa tombe en passant les plaisirs & les graces,

Répandirent les fleurs qui naissoient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
 Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
 Mêlant à ses plaisirs l'usage de la guerre,
 Laissoit pour un moment reposer son tonnerre.
 Mille jeunes Guerriers à travers les guerêts,
 Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.
 L'Amour sent à sa vûe une joie inhumaine,
 Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
 Il agite les airs que lui-même a calmés,
 Il parle, on voit soudain les Elémens armés.
 D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
 Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages;
 De verser ces torrens suspendus dans les airs,
 Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
 Déjà les Aquilons à ses ordres fidèles,
 Dans les Cieux obscurcis ont déployé leurs aîles;
 La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
 La nature en gémit, & reconnoît l'Amour.

Dans les fillons fangeux de la campagne humide,
 Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide:
 L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
 Fait briller devant lui ce prodige nouveau,
 Abandonné des siens, le Roi dans ces bois sombres,
 Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.
 Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
 Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
 Ces feux dont la vapeur maligne & passagère,
 Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces tristes climats
 D'une illustre mortelle avoit conduit les pas.
 Dans le fond d'un Château, tranquille & solitaire,
 Loin du bruit des combats elle attendoit son pere,
 Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
 Avoit du grand Henri suivi les étendarts.
 D'Estrée étoit son nom; la main de la nature,
 De ses aimables dons la combla sans mesure.
 Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas,

La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
 Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit paroître
 Celle qui des Romains avoit dompté le Maître ;
 Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
 L'encensoir à la main, la prirent pour Venus.
 Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
 Qui rend des passions le joug inévitable.
 Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
 D'aucun amant encore n'avoit reçu les vœux.
 Semblable en son Printems à la rose nouvelle,
 Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
 Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
 Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre.
 Il paroît sans flambeau, sans flèches, sans carquois,
 Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
 On a vû, lui dit-il, sur la rive prochaine,
 S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
 Il glissoit dans son cœur, en lui disant ces mots,
 Un désir inconnu de plaire à ce Héros.
 Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
 L'Amour s'applaudissoit en la voiant si belle ;
 Que n'espéroit-il point, aidé de tant d'appas !
 Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
 L'art simple dont lui même a formé sa parure,
 Paroît aux yeux séduits, l'effet de la nature.
 L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
 Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissans ;
 Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
 Sa modestie encor la rendoit plus aimable ;
 Non pas cette farouche & triste austérité,
 Qui fait fuir les Amours, & même la beauté :
 Mais cette pudeur douce, innocente, infantine,
 Qui colore le front d'une rougeur divine ;
 Inspire le respect, enflâme les désirs,
 Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle est possible.
 Il enchante ces lieux par un charme invincible.
 Des Mirtes enlassés, que d'un prodigue sein,
 La terre obéissant a fait naître soudain,
 Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage
 A peine a-t'on passé sous leur fatal ombrage,
 Par des liens secrets on se sent arrêter ;
 On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
 On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse :
 Les Amans fortunés, pleins d'une douce yvresse,
 Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir ;
 L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
 Tout y parôit changé, tous les cœurs y soupirent.
 Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
 Tout y parle d'Amour. Les oiseaux dans les champs
 Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
 Le moissonneur ardent qui court avant l'aurore,
 Couper les blonds épis que l'Eté fait éclore ;
 S'arrête, s'inquiète, & pousse des soupirs ;
 Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs.
 Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
 Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
 Près de lui, la Bergère oubliant ses troupeaux,
 De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
 Contre un pouvoir si grand qu'eût pû faire d'Estree ?
 Par un charme indomptable elle étoit attirée.
 Elle avoit à combattre en ce funeste jour,
 Sa jeunesse, son cœur, un Héros, & l'Amour.
 Quelque tems de Henri, la valeur immortelle
 Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :
 Une invisible main le retient malgré lui.
 Dans sa vertu première il cherche un vain appui,
 Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
 N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que d'Estree.
 Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés,
 Se demandent leur Prince, & restent consternés.
 Ils trembloient pour ses jours ; hélas ! qui l'eût pû croire,
 Qu'on

Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire ?
On le cherchoit en vain ; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui sembloient déjà vaincus.

Mais le Génie heurteux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vient d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste Hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux réverés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des François fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay ; c'étoit pour nous instruire,
Que souvent la raison suffit à nous conduire :
Ainsi qu'elle guida chez des peuples Paiens,
Marc Aurele, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay sur l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices
Jamais l'air de la cour, & son souffle infecté
N'altera de son cœur l'austère pureté.
Belle Arethuse, ainsi, ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un crystal toujours pur, & des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay conduit par la sagesse,
Part, & vole en ces lieux, où la douce molesse
Retenoit dans ses bras le vainqueur des humains,

Et de la France en lui maîtrisoit les destins.
 L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
 Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir sa gloire,
 Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
 Partageoient ses momens & remplissoient ses jours,

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colére,
 A côté de Mornay la sagesse sévère;
 Il veut sur ce Guerrier lancer un trait vengeur,
 Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur:
 Mais Mornay méprisoit sa colére & ses charmes,
 Tous ses traits impuissans s'émouffoient sur ses armes.
 Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux,
 Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
 Sous un mirthe amoureux, azile du mystère,
 D'Estée à son amant prodiguoit ses appas;
 Il languissoit près d'elle, il brûloit dans ses bras.
 De leurs doux entretiens rien n'altéroit les charmes,
 Leurs yeux étoient remplis de ces heureuses larmes,
 De ces larmes qui font les plaisirs des amans:
 Ils sentoient cette yvresse & ces saissemens,
 Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
 Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
 Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
 Les amours enfantins désarmoient ce Héros:
 L'un tenoit sa cuirasse encor de sang trempée,
 L'autre avoit détaché sa redoutable épée,
 Et rioit en tenant dans ses débiles mains,
 Ce fer l'appui du Trône, & l'effroi des humains.

La discorde de loin, insulte à sa foiblesse;
 Elle exprime en grondant sa barbare allégresse:
 Sa fière activité ménage ces instans,
 Elle court de la Ligue irriter les serpens;
 Et tandis que Bourbon se repose, & sommeille,
 De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin

Enfin dans ces jardins où sa vertu languit,
 Il voit Mornay paroître : il le voit & rougit.
 L'un de l'autre en secret ils craignoient la présence.
 Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
 Mais ce silence même, & ses regards baissés
 Se font entendre au Prince, & expliquent assés
 Sur ce visage austère, où regnoit la tristesse,
 Henri lut aisément sa honte & sa foiblesse.
 Rarement de sa faute on aime le témoin :
 Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
 Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,
 Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
 Viens le cœur de ton Prince est digne encor de toi,
 Je t'ai vû, c'en est fait, & tu me rends à moi :
 Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie :
 De ce honteux repos fuions l'ignominie.
 Fuions ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
 Aime encore les liens dont il fut enchaîné :
 Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
 Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire,
 Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
 Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son Maître.
 C'est vous, s'écria-t'il, que je revois paroître ;
 Vous de la France entière auguste défenseur,
 Vous, vainqueur de vous même, & Roi de votre cœur ;
 L'Amour de votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
 Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit : Le Roi s'appête à partir de ces lieux.
 Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ses adieux !
 Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
 En condamnant ses pleurs il en verfoit encore,
 Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
 Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
 Il part : en ce moment d'Estrée évanouie,

Reste sans mouvement, sans couleur, & sans vie,
 D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts,
 L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs :
 Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
 N'enleve à son Empire une Nymphé si belle ;
 N'efface pour jamais les charmes de ces yeux.
 Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
 Il la prend dans ses bras, & bientôt cette Amante
 R'ouvre à sa douce voix sa paupière mourante,
 Lui nomme son Amant, le redemande en vain,
 Le cherche encor des yeux, & les ferme soudain.
 L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
 Au jour qu'elle fuioit tendrement la rappelle ;
 D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
 Et soulage les maux dont lui seul est l'Auteur.

Mornay toujours sévère & toujours inflexible,
 Entraînoit cependant son Maître trop sensible.
 La force & la vertu leur montrent le chemin,
 La gloire les conduit les lauriers à la main ;
 Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
 Va cacher loin d'Anet sa colere & sa honte.





LA
HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

Ces momens dangereux, perdus dans la mollesse,
Avoient fait aux vaincus oublier leur foiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enyvré.
Leur espoir les trompoit; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses Etendarts;
Le Héros reparut aux piés de ses remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne peut se résoudre;
Quand l'Ange de la France, apaisant son couroux,
Retint son bras vainqueur, & suspendit ses corps.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie,
D'un œil d'impatience il dévoroit sa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étoient tous rassemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenoit fièrement ce langage intrépide:
Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
L'Ennemi vient à nous, c'est-là qu'il faut marcher.
C'est-là

C'est-là qu'il faut porter une fureur heurieuse ;
 Je connois des François la fougue impétueuse.
 L'ombre de leurs remparts affoiblit leur vertu.
 Le François qu'on attaque est à demi vaincu.
 Souvent le désespoir a gagné des batailles :
 J'attens tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
 Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
 Peuples qui nous suivez, vos Chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence
 Sembloient de son audace accuser l'imprudence.
 Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
 Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
 Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre.
 François, à cet affront je ne veux point survivre.
 Vous craignez les dangers, seul je m'y vais offrir,
 Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
 Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,
 Il s'avance : un Hérault, Ministre des combats,
 Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,
 Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
 Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire.
 D'Aumale vous attend : ennemis paraissez.

Tous les Chefs à ces mots d'un beau zèle poussés,
 Vouloient contre d'Aumale essayer leur courage.
 Tous briguoient près du Roi cet illustre avantage,
 Tous avoient mérité ce prix de la valeur ;
 Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
 Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
 Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.
 Combats pour ton pais, pour ton Prince, & pour toi,
 Et reçois en partant les armes de ton Roi.
 Le Héros à ces mots, lui donne son épée.
 Votre attente, ô grand Roi, ne fera point trompée,
 Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux.
 J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
 Il dit : le Roi l'embrasse, & Turenne s'élançe

Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
 Attendoit qu'à ses yeux un combattant parut.
 Le peuple de Paris aux remparts accourut,
 Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
 Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;
 Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
 Du geste & de la voix excitoit sa valeur.
 Cependant sur Paris s'élevoit un nuage
 Qui sembloit apporter le tonnerre & l'orage,
 Ses flancs noirs & brulans tout-à-coup entr'ouverts,
 Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers.
 Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
 La sombre Politique, au cœur faux à l'œil louche,
 Le démon des combats respirant les fureurs,
 Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs :
 Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
 En faveur de d'Aumale au combat ils s'appêtent.
 Voilà qu'au même instant du haut des Cieux ouverts
 Un Ange est descendu sur le Thrône des airs,
 Couronné de raions, nageant dans la lumière,
 Sur des aîles de feu parcourant sa carrière,
 Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
 Des fillons lumineux dont il est entouré.
 Il tenoit d'une main cette Olive sacrée,
 Ce présage charmant d'une paix désirée,
 Dans l'autre étinceloit ce fer d'un Dieu vengeur,
 Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
 Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
 Livra les premiers nés d'une race insolente.
 A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
 Les monstres infernaux semblent inanimés,
 La terreur les enchaîne, un pouvoir invincible
 Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible,
 Ainsi de son Autel teint du sang des humains
 Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins.
 Lorsque du Dieu des Dieux en son Temple apportée
 A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée,

Paris,

Paris, le Roi, l'armée, & l'enfer, & les Cieux,
 Sur ce combat illustre, avoient fixé les yeux.
 Bien-tôt les deux Guerriers entrent dans la carrière.
 Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière,
 Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier,
 Ils ne se cachent point sous ces ^{braves parades,} bûtes d'acier,
 Des anciens Chevaliers ornement honorable,
 Eclatant à la vûe, aux coups impénétrable;
 Il négligent tous deux cet appareil qui rend
 Et le combat plus long, & le danger moins grand.
 Leur arme est une épée; & sans autre défense,
 Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
 O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon Roi,
 Descends, juge sa cause & combats avec moi:
 Le courage n'est rien sans ta main protectrice,
 J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
 D'Aumale répondit, j'attends tout de mon bras;
 C'est de nous que dépend le destin des combats;
 En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
 Tranquile au haut du Ciel il nous laisse à nous mêmes,
 Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
 Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
 Il dit, & d'un regard enflâmé d'arrogance,
 Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
 Ils commencent enfin ce combat dangereux:
 Tout ce qu'ont pû jamais la valeur & l'adresse,
 L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
 Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
 Cent coups étoient portés & parés à l'instant;
 Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite,
 L'autre d'un pas léger se détourne, & l'évite.
 Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir,
 Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
 On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
 Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre,
 Le fer étincelant avec art détourné

Par des feints mouvemens trompe l'œil étonné,
 Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
 Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
 Et se rompant encor par des chemins divers,
 De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
 Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
 Voioit à tout moment leur chute & leur victoire.
 D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
 Turenne est plus adroit, & moins impétueux.
 Maître de tous ses sens, animé sans colere,
 Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
 D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur.
 Bien-tôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
 Turenne qui l'observe, apperçoit sa foiblesse;
 Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
 Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
 D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
 Il tombe, & de l'Enfer tous les monstres frémirent,
 Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
 „De la Ligue à jamais le Trône est renversé,
 „Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé,
 Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
 D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
 Menace encor Turenne, & le menace en vain.
 Sa redoutable épée échappe de sa main.
 Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
 L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche;
 Il se leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
 Il regarde Paris, & meurt en soupirant.
 Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
 Tu le vis, du frémis, & ta chute prochaine
 Dans ce moment affreux s'offrir à tes esprits.

Cependant des Soldats, dans les murs de Paris
 Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
 Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
 Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
 Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,

Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
 Cette tête panchée, & de poudre couverte,
 Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
 On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
 La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
 Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte.
 Tout se fait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
 Bientôt de ce silence augmenta la terreur.
 Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'élevèrent
 Les Chefs & les Soldats près du Roi s'assemblèrent :
 Ils demandoient l'assaut. Le Roi dans ce moment
 Modéra son courage, & leur emportement.
 Il sentit qu'il aimoit son ingrate patrie,
 Il voulut la sauver de sa propre furie.
 Haï de ses Sujets, prompt à les épargner,
 Eux seuls vouloient se perdre, il les voulut gagner.
 Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
 Forçoit ces malheureux à lui demander grace :
 Pouvant les emporter, il les fait investir,
 Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
 Il crut que sans assauts, sans combats, sans allarmes,
 La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
 Lui livreroient sans peine un peuple inanimé,
 Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
 Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
 Viendroit à ses genoux implorer sa clémence.
 Mais, le faux zèle, hélas ! qui ne sauroit ceder,
 Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.

Les mutins qu'épargnoit cette main vengeresse,
 Prenoient d'un Roi ciément la vertu pour foiblesse :
 Et fiers de ses bontés oubliant sa valeur,
 Il défioient leur Maître, ils bravoient leur Vainqueur.
 Ils osoient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
 Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
 L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
 Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,

Mon-

Montrant déjà la mort qui marchoit après elle ;
 Alors on entendit des heurlemens affreux
 Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
 De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
 Demandoient vainement le soutien de leur vie.
 Bien-tôt le riche même, après de vains efforts.
 Eprouva la famine au milieu des trésors.
 Ce n'étoit plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
 Où de mirthe & de rose ils couronnoient leurs têtes,
 Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
 Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
 Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
 De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
 On vit avec effroi tous ces voluptueux,
 Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
 Périssant de misère au sein de l'opulence,
 Détester de leurs biens l'inutile abondance.
 Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
 Voit son fils au berceau qui périt sans secours.
 Ici meurt dans la rage une famille entière.
 Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
 Se disputoient encore, à leurs derniers momens,
 Les restes odieux des plus vils alimens.
 Ces spectres affamés, outrageant la nature,
 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
 Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
 Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
 Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
 On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
 Ce détestable mets avança leur trépas,
 Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
 Qui loin de partager les misères publiques,
 Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
 Vivoient dans l'abondance à l'ombre des Autels.
 Du Dieu qu'ils offensoient attestant la souffrance,
 Alloient partout, du peuple animer la constance.

Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
 Leurs libérales mains ouvroient déjà les Cieux.
 Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
 Le tonnerre allumé sur un Prince hérité que,
 Paris bien-tôt sauvé par des secours nombreux,
 Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
 Hélas ! ces vains appas, ces promesses stériles,
 Charmoient ces malheureux à tromper trop faciles,
 Par les Prêtres séduits, par les Seize effraïés,
 Soumis, presque contents, ils mouroient à leurs piés;
 Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la ville étoit remplie;
 Tigres que nos aïeux nourrissoient dans leur sein,
 Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
 Les uns étoient venus des campagnes Belges,
 Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
 Barbares, dont la guerre est l'unique métier,
 Et qui vendent leur sang à qui veut le paier.
 De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes,
 Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
 Aux hôtes effraïés présentent mille morts :
 Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
 Non pour aller ravir d'une main adultère,
 Une fille éplorée, à sa tremblante mère;
 De la cruelle faim le besoin consumant
 Semble étouffer en eux tout autre sentiment;
 Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse,
 Etoit l'unique but de leur recherche affreuse.
 Il n'est point de tourment de supplice & d'horreur,
 Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire,
 Conserver le récit de cette horrible histoire !
 Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
 Un reste d'alimens arraché de ses mains.
 Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
 Un enfant lui restoit, prêt à périr comme elle :

Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
 De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;
 Son enfance, sa voix, sa misère, & ses charmes,
 A sa mere en fureur arrachent mille larmes ;
 Elle tourne sur lui son visage effraié,
 Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié.
 Trois fois le fer échape à sa main défaillante,
 La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante
 Détestant son hymen & sa fécondité,
 Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
 Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
 Les Tyrans, ou la faim l'auroient bien-tôt ravie :
 Et pourquoi vivrois-tu ? Pour aller dans Paris,
 Errant & malheureux pleurer sur ses débris ?
 Meurs avant de sentir mes maux & ta misère,
 Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère ;
 Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
 Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
 En achevant ces mots, furieuse, égarée,
 Dans les flancs de son fils sa main désespérée,
 Enfonce en frémissant le parricide acier ;
 Porte le corps sanglant auprès de son foie,
 Et d'un bras que pouffoit sa faim impitoiable,
 Prépare avidement ce repas effroiable.

Attirés par la faim les farouches Soldats,
 Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
 Leur transport est semblable à la cruelle joie
 Des ours & des lions, qui fondent sur leur proie.
 A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
 Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
 Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
 Une femme égarée, & de sang dégoutante.
 Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
 C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
 Que la mere & le fils vous servent de pâture.
 Craignez vous plus que moi d'outrager la nature ?

Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ?
 Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
 Ce discours insensé, que sa rage prononce,
 Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
 De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
 Ces monstres confondus courent épouvantés.
 Ils n'osent regarder cette maison funeste,
 Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste,
 Et le peuple effraïé de l'horreur de son sort,
 Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en cou-
 rurent

Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent ;
 Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs :
 O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
 Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'ose,
 Des Ligueurs & de moi tu séparas la cause.
 Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
 Tu le fais, je tendois les bras à ces mutins.
 Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
 Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes ;
 Qu'il impute, s'il veut, des défastres si grands,
 A la nécessité, l'excuse des Tyrans :
 De mes sujets séduits qu'il comble la misère :
 Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
 Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
 Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
 Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même.
 Dût-il je en le sauvant perdre mon Diadème ;
 Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
 Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis,
 Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
 Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
 „Henri de ses Sujets, ennemi généreux,
 „Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit, & dans l'instant il veut que son armée,

Ap-

Approche sans éclat de la ville affamée ;
 Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
 Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
 A cet ordre Divin ses Troupes obéissent,
 Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
 On voit sur les remparts avancer à pas lents,
 Ces Corps inanimés, livides & tremblans,
 Tels qu'on feignoit jadis que des Roiaumes sombres
 Les mages à leur gré faisoient sortir les ombres ;
 Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
 Appelloit les Enfers, & les manes errans.
 Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
 Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
 Tourmentés, déchirés par leurs fiers Défenseurs,
 Ils trouvent la pitié dans leurs Persécuteurs.
 Tous ces événemens leur sembloient incroyables.
 Ils voioient devant eux ces piques formidables,
 Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
 Ces lances qui toujours avoient porté la mort,
 Secondant de Henri la généreuse envie,
 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
 Sont-ce là, disoient-ils, ces monstres si cruels ?
 Est-ce là ce Tyran si terrible aux mortels !
 Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?
 Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image.
 C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois.
 Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois,
 Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
 Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
 Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
 Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel étoit le langage.
 Mais qui peut s'affurer sur un peuple volage,
 Dont la foible amitié s'exhale en vains discours ?
 Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours.
 Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence,

Ralluma tous ces feux qui consumoient la France,
 Veut se montrer en pompe à ce peuple abattu.
 „Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
 „A quel indigne appas vous laissez-vous séduire ?
 „Ne connoissez-vous plus les palmes du martyre ?
 „Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,
 „Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
 „Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
 „Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne.
 „Dans sa coupable Secte il veut nous réunir ;
 „De ses propres bienfaits songeons à le punir.
 „Sauvons nos Temples Saints de son culte hérétique.
 C'est ainsi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,
 Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
 Des bienfaits de Henri faisoit taire la voix ;
 Et déjà quelques uns reprenant leur furie,
 S'accusoient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
 La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
 Louis qui du plus haut de la voûte Divine,
 Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
 Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,
 Et que le Roi des Rois adopteroit son fils.
 Aussi-tôt de son cœur il chassa les allarmes,
 La foi vint essuier ses yeux mouillés de larmes
 Et la douce espérance, & l'amour paternel,
 Conduisirent ses pas aux piés de l'Éternel,

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
 Dieu mit avant les tems son Trône inébranlable,
 Le Ciel est sous ses piés ; de mille astres divers,
 Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
 La puissance, l'amour, avec l'intelligence.
 Unis & divisés composent son essence.
 Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un

D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
 Pénétrés de sa gloire, & remplis de lui-même,
 Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
 Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
 A qui de l'Univers il commet les destins.
 Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
 Des Puissances du siècle ils retranchent la race,
 Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
 Des conseils éternels accusent la hauteur.
 Ce sont eux dont la main frappant Rome asservie,
 Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
 L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
 Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses Tyrans;
 Mais cette impénétrable & juste Providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
 Quelquefois sa bonté favorable aux humains,
 Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le pere des Bourbons à ses yeux se présente,
 Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante;
 Pere de l'Univers, si tes yeux quelquefois
 Honorent d'un regard les peuples & les Rois,
 Vois le peuple François à son Prince rebelle;
 S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidelle.
 Aveuglé par son zèle il te défobéit,
 Et penlé te venger alors qu'il te trahit.
 Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
 L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre;
 Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur
 Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur?
 Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
 A son Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage?
 Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
 Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré?
 Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connoître,
 Donne à l'Eglise un Fils, donne à la France un Maître,
 Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,

Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa Divine voix les astres s'ébranlèrent:
La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblèrent.
Le Roi qui dans le Ciel avoit mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressoit pour lui.

Soudain la vérité, si long-tems attendue,
Toujours chere aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, descend du haut des Cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bien-tôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Est au-dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnoît l'Eglise ici bas combattue,
L'Eglise toujours une, & partout étendue:
Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu.
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus.
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces Mystères Saints dont son esprit s'étonne.

Louis dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,

Descend

Descend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime,
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix;
Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux piés de Bourbon, les baignent de leurs larmes,
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés
Envain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnoît son vrai Roi, son vainqueur, & son pere.

Dès - lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement défarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée;
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit:
A reconnoître un Roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur & ses Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juste des Princes.





ODE TIRÉE
DU PSEAUME XCIII.

PAR

MR. ROUSSEAU.

Paroissez, Roi des Rois; venez, juge suprême
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil & le blasphème

De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu de vengeances:
Le pouvoir & le droit de punir les offenses,
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez vous l'ivresse
De ces superbes criminels,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels;
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoute encore le mépris ironique
De vos preceptes éternels.

Ils ont sur votre peuple exercé leurs furie,
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger:
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble & le danger:
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve & sur l'étranger.

Né songeons ont ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous menager d'heureux jours.

Du

Du haut de la celeste voute ;
 Dieu n'entendra nos discours :
 Nos offenses par lui ne seront point punies ;
 Ils ne les verra point & de nos tyrannies
 Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous seduits, quel demon vous conseille,
 Hommes imbecilles & fous ?
 Celui qui forma votre oreille,
 Sera sans oreille pour vous ?
 Celui qui fit vos yeux, ne verra point vos crimes ?
 Et celui qui punit les Rois les plus sublimes,
 Pour vous seuls retiendra ses coups ?

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute chose ;
 Il lit jusqu'au fond de vos cœurs ;
 L'artifice en vain se propose
 D'éluder ses arrêts vangeurs ;
 Rien n'échape aux regards de ce juge sévère :
 Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
 Et flechir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, & laissez vous conduire
 Aux divins rayons de sa foi.
 Heureux celui qu'il daigne instruire
 Dans la science, de sa loi !
 C'est l'asile du juste & la simple innocence
 Y trouve son repos ; tandis que la licence
 N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?
 Sa fureur n'a pu s'attendrir ;
 Si vous n'aviez sauvez ma vie,
 Grand Dieu, j'étois prêt à périr.
 Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible
 Je succombe. Aussitôt votre bras invincible
 S'est armé pour me secourir.

Non, non, c'est vainement qu'une main sacrilege,
 Contre moi décoche ses traits
 Votre throne n'est point un siège
 Souillé par d'injustes decrets :

Vous

Vous ne ressemblez point à ces Rois implacables,
 Qui ne font exercer leur loix impraticables
 Que pour accabler leur sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
 Tendra ses filets captieux ;
 Mais toujours votre loi propice
 Confondra les audacieux.

Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre
 Et si l'impiété nous juge sur la terre,
 Vous la jugerez dans les cieux.

* * * * *

ODE SUR LE PSEAUME XCVI.

PAR LE MEME.

Peuples, élevez vos concerts ;
 Pouffez des cris de joie & des chants de victoires :
 Voici le Roi de l'univers,
 Qui vient faire éclater son triomphe & sa gloire.

La justice & la verité
 Servent de fondement à son throne terrible :
 Une profonde obscurité

Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux devorans
 Font luire devant lui leur flamme étincelante ;
 Et de ses ennemis expirans

Tombent de toute part sous sa foudre brulante.

Pleine d'horreur & de respect,
 La terre a tressailli sur ses voutes brisées :

Les monts fondus à son aspect
 S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugemens redoutés,
 La trompette celeste a porté le message ;
 Et dans les airs épouvantés,
 En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage.

Soiez

Soiez à jamais confondus.
 Adorateurs impurs de profanes idoles;
 Vous, qui par des vœux défendus
 Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.
 Ministres de mes volontés,
 Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
 Vous, mortels que j'ai rachetés,
 Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.
 C'est moi qui du plus haut des cieux,
 Du monde que j'ai fait, règle les destinées :
 C'est moi qui brise ses faux Dieux,
 Misérables jouets des vents & des années.
 Par ma présence raffermis,
 Méprisez du méchant la haine & l'artifice :
 L'ennemi du vos ennemis
 A détourné sur eux les traits de leur malice.
 Conduits par mes vives clartés,
 Vous n'avez écouté que mes loix adorables
 Jouissez des félicités,
 Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.
 Venez donc, venez en ce jour
 Signaler de vos cœurs l'humble reconnaissance,
 Et par un respect plein d'amour
 Sanctifiez en moi votre jouissance.

* * * * *

O D E

A MR. D'USSE.

PAR LE MEME.

Esprit né pour servir d'exemple
 Aux cœurs de la vertu frappés,
 Qui sans guide as pu de son temple
 Franchir les chemins escarpés,

Cher

Cher d'Ussè, quelle inquietude
 Te fait une triste habitude
 Des Ennuis & de la douleur?
 Et ministre de ton supplice.
 Pourquoi par un sombre caprice
 Veut tu seconder ton malheur?

Chasse cet ennui volontaire
 Qui tient ton esprit dans les fers
 Et que dans une ame vulgaire,
 Jette l'épreuve des revers;
 Fais tête au malheur qui t'opprime
 Qu'une espérance légitime
 Te munisse contre le sort:
 L'air siffle; une horrible tempête
 Aujourd'hui gronde sur la tête;
 Demain tu fera dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
 Aux ravages des Aquilons;
 Toujours les torrens par leur chute
 Ne desolent pas nos vallons.
 Les disgrâces desespérées
 Et de nul espoir temperée,
 Sont affreuses à soutenir;
 Mais leur charge est moins importune,
 Lorsqu'on gémit d'une infortune
 Qu'on espere de voir finir.

Un jour le souci qui te ronge
 En un doux repos transformé,
 Ne sera plus pour toi qu'un songe
 Que le réveil aura calmé.
 Espere donc avec courage:
 Si le pilote craint l'orage
 Quand Neptune enchaîne les flots;
 L'espoir du calme le rassure
 Quand les vents & la nue obscure
 Glacent le cœur des matelots.

Je fais qu'il est permis au sage
 Par les disgraces combattu,
 De souhaiter pour apanage.
 La Fortune après la vertu ;
 Mais dans un bonheur sans mélange
 Souvent cette vertu se change
 En une honteuse langueur :
 Autour de l'aveugle Richesse
 Marchent l'orgueil & la rudesse,
 Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse endormie
 Au cours de tes prospérités,
 Eut besoin d'être raffermie
 Par de dures fatalités ;
 Ni que ta vertu peu fidèle
 Eut jamais choisi pour modèle
 Ce fou superbe & tenebreux,
 Qui gonflé d'une fierté basse,
 N'a jamais eu d'autre disgrâce
 Que de n'être point malheureux,
 Mais si les maux & la tristesse
 Nous sont des secours superflus,
 Quand des bornes de la sagesse
 Les biens ne nous ont point exclus ;
 Ils nous font trouver plus charmante
 Notre félicité présente
 Comparée au malheur passé ;
 Et leur influence tragique
 Réveille un bonheur lethargique
 Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
 Se forme des jours & des nuits
 Le cercle de nos destinées
 Est marqué de joie & d'ennui :
 Le Ciel par un ordre équitable
 Rend l'un à l'autre profitable
 Et dans ces inégalités,

Souvent

Souvent la sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs?
Aux yeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaçait jadis au rang des Dieux;
Couple de Déités bizarre,
Tantôt habitans du Tenare
Et tantôt citoyens des Cieux.

Ainsi de douceurs en supplice
Elle nous promène à son gré:
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé;
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance
Lorsque nous y pensons le moins.

* * * * *

O D E
AU PRINCE EUGENE
DE SAVOIE.

PAR LE MEME.

Est ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est ce un songe, dont l'ombre vaine

Trouble

Trouble mes timides esprits ?
 Quelle est cette Déesse énorme,
 Ou plutôt ce monstre difforme
 Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
 Dont la voix ressemble au tonnerre,
 Et qui des piés touchant la terre
 Cache sa tête dans les Cieux ?

C'est l'inconstante Renomée
 Qui sans cesse les yeux ouverts,
 Fait sa revue accoutumée
 Dans tous les coins de l'univers ;
 Toujours vaine toujours errante,
 Et messagère indifférente
 Des vérités & de l'erreur,
 Sa voix en merveilles fécondes
 Va chez tous les peuples du monde
 Semer le bruit & la terreur.

Qu'elle est cette troupe sans nombre
 D'amans autour d'elle assidus,
 Qui viennent en foule à son ombre,
 Rendre leurs hommages perdus ?
 La Vanité qui les enivre,
 Sans relâche s'obstine à suivre,
 L'éclat dont elle les séduit ;
 Mais bientôt leur ame orgueilleuse,
 Voit sa lumière frauduleuse,
 Changée en éternelle nuit.

O Toi, qui sans lui rendre hommage,
 Et sans redouter son pouvoir,
 Sur toujours de cette volage,
 Fixer les soins & le devoir ;
 Héros, des Héros le modèle,
 Etoit ce pour cette infidèle
 Qu'on t'a vu cherchant les hazards,
 Braver milles morts toujours prêtes,
 Et dans les feux & les tempêtes,
 Défier la fureur de Mars ?

R

Non

Non non ses lueurs passagères,
 N'ont jamais ébloui tes sens;
 A des Deités moins légères,
 Ta main prodigue son encens :
 Ami de la gloire solide,
 Mais de la vérité rigide
 Encor plus vivement épris :
 Sous ses drapeaux seul tu te ranges,
 Et ce ne sont point les louanges,
 C'est la vertu que tu cheris.

Tu méprise l'orgueil frivole,
 De tous ces héros imposteurs,
 Dont la fausse gloire s'envole,
 Avec la voix de leur flatteurs :
 Tu fais que l'équité sévère,
 A cent fois du haut de leur sphere
 Précipité ces vains guerriers ;
 Et qu'elle est l'unique Déesse
 Dont l'incorruptible sagesse,
 Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
 Fuit sans jamais être arrêté,
 Le Temps, cette image mobile
 De l'immobile éternité,
 A peine du sein des ténèbres
 Fait éclore les faits célèbres
 Qu'il les replonge dans la nuit :
 Auteur de tout ce qui doit être,
 Il détruit tout ce qu'il fait naître
 A mesure qu'il le produit.

Mais la Déesse de mémoire
 Favorable aux noms éclatans,
 Soulève l'équitable Histoire
 Contre l'iniquité du Temps
 Et dans le registre des âges
 Consécrant les nobles images
 Que la gloire lui vient offrir,

Sans

Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu perir.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la Déesse aux cent voix
Saura dans un tableau fidelle
Immortaliser tes exploits :
L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques
Des fables les plus fanatiques
Retrouvera les fondemens.

Tout ces traits incomprehensibles,
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront retablis :
Chez nos neveux moins incredules,
Les vrais Césars, les faux Hercules
Seront mis en même degré ;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise
Ils concevrons sans être emus,
Les faits du petit fils d'Acrise,
Et tous les travaux de Cadmus :
Ni le monstre du labyrinthe,
Ni la triple chimère éteinte
N'étonneront plus la raison ;
L'esprit avouera sans honte,
Tout ce que la Grece raconte,
Des merveilles du Fils d'Eson.

Et pourquoi traites de prestiges
Les aventures de Colchos ?
Les Dieux n'ont ils faits des prodiges
Que dans Thebes on dans Argos ?

Que peuvent opposer les Fables
 Aux prodiges inconcevables,
 Qui de nos jours executés,
 Ont cent fois dans la Pannonie,
 Chez le Belge, dans l'Aufonie,
 Frappé nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma Lyre impuissante
 N'ose féconder mes efforts :
 Une voix fiere & menaçante
 Tout à coup glace mes transports :
 Arrête, insensé me dit elle ;
 Ne vas point d'une main mortelle
 Toucher un laurier immortel ;
 Arrête, & dans ta folle audace
 Crains de reconnoître la trace
 Du sang dont fuma ton autel.

Le terrible Dieu de la Guerre,
 Bellone & la fiere Atropos
 N'ont que trop effraïé la terre
 Des triumphes de ton Héros :
 Ces Dieux, ta Patrie elle même,
 Rendront à sa valeur suprême
 D'assez authentiques tributs :
 Admirateur plus legitimes
 Garde tes vers & ton estime
 Pour des plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
 De massacres & de débris,
 Qu'une vertu pure & celeste,
 Tire son veritable prix :
 Un heros qui de la victoire
 Emprunte son unique gloire,
 N'est heros que quelques momens ;
 Et pour l'être toute sa vie,
 Il doit opposer à l'envie
 De plus paisibles monumens.

Envain ses exploits memorables
 Etonnent les plus fiers vainqueurs ;
 Les seules conquêtes durables
 Sont celles qu'on fait sur les cœurs :
 Un Tyran cruel & sauvage
 Dans les feux & dans le ravage
 N'aquiert qu'un honneur criminel ;
 Un vainqueur qui fait toujours l'être
 Dans les cœurs dont il se rend maître
 S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête,
 Mieux encor que par ses travaux
 Que ton Prince élève sa tête,
 Au dessus de tous ses rivaux :
 Grand par tout ce que l'on admire,
 Mais plus encore j'ose le dire
 Par cette heroïque bonté,
 Et par cet abord plein de grace.
 Qui des premiers ages retrace,
 L'adorable simplicité.

Il fait qu'en ce vaste intervalle
 Ou les destins nous ont placés
 D'une fierté qui les ravale
 Les mortels sont toujours blessés :
 Que la grandeur fiere & hautaine
 N'attire souvent que leur haine,
 Lors qu'elle ne fait rien pour eux ;
 Et que tandis qu'elle subsiste
 Le parfait bonheur ne consiste,
 Qu'à rendre les hommes heureux.

Les Dieux mêmes éternels arbitres
 Du sort des fragiles mortels,
 N'exigent qu'à tes mêmes titres,
 Nos offrandes & nos autels :
 C'est leur puissance qu'on implore,
 Mais c'est leur bonté qu'on adore
 Dans les bien qu'ils font aux humains ;
 Et sans cette bonté fertile,



Leur fondre souvent inutile,
Gronderoit en vain dans leur mains.

Prince, suit toujours les exemples,
De ces Dieux dont tu tiens le jour :
Avant de mériter nos temples
Ils ont mérité notre amour.
Tu le fais l'aveugle fortune
Peut faire d'une ame commune
Un héros par tout admiré ;
La seule vertu profitable,
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste ;
Maître de tant de Potentats,
Dont la main si ferme & si juste,
Conduit tant de vastes états
Deviendra la gloire des Princes,
Lorsqu'en ses nombreuses provinces
Rassemblant les plaisirs épars,
Sous sa seconde providence,
Tu fera fleurir l'abondance,
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auspices
D'un Monarque si renommé,
Déjà par tes secours propices,
Janus voit son temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modèle & de loi ;
Et ton intégrité profonde
Être à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi !



A L' ABBE
DE CHAULIEU,

PAR LE MEME

Tant qu'a duré l'influence,
D'un astre propice & doux
Malgré moi de ton absence
J'ai suporté les degouts.

Je disois, je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palés & de Pomone
Au tumulte des cités.

Ainsi l'amant de Glycère,
Epris d'un repos obscur
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur,

Mais aujourd'hui qu'en vos plaines
Le chien brulant de Procris.
De Flore aux douces haleines
Deseche les dons chers:

Veut tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs
Et dans ton jardin aride
Secher ainsi que tes fleurs.

Crois moi suis plutôt l'exemple
De tes amis casaniers;
Et reviens gouter au temple
L'ombre de tes maronniers.

Dans ce salon pacifique
Ou président les neufs sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encore d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine,
Avec toi le verre en main
L'homme après qui Diogène,
Courut si long tems en vain;

Et dans la douce allegresse
 Dont tu vais nous abbreuver
 Nous puiserons la sagesse
 Qui chercha sans la trouver.

* * * * *

O D E SUR LA PAIX

PAR
 MR. DE VOLTAIRE.

L'Etna renferme le tonnerre,
 Dans ses épouvantables flancs,
 Il vomit le feu sur la terre,
 Il devore ses habitans;
 Ah! tuez Nymphes gemissantes,
 Ces campagnes toujours brulantes
 Ces abimes toujours ouvert,
 Ces torrens de flammes & de souffre
 Echappés du sein de ce Gouffre,
 Qui touche aux voutes des enfers.
 Plus terribles dans ses ravages
 Plus fier dans ses debordemens,
 Le Pô renverse les rivages,
 Cachés sous les flots écumans:
 Avec lui marchent la ruine
 L'effroi, la douleur, la famine,
 La mort les desolations;
 Et vers les fangés de Ferrare,
 Il entraine à la mer avare
 Les depouilles des nations.
 Mais ces debordemens de l'onde
 Et ces combats des élément,
 Et ses secouffes, qui du monde
 Ont ébranlé les fondemens,

Fléaux

Fléaux que le ciel en colère
 Sur ce malheureux hémisphère
 A fait éclater tant de fois,
 Sont moins affreux, sont moins sinistres,
 Que l'ambition des Ministres
 Et que les discordes des Rois.

Que de nations fortunées
 Reposoient au sein des beaux arts,
 Avant qu'au haut des Pyrénées
 Sonna la trompette de Mars!
 Des jeux la troupe enchanteresse
 Les plaisir, les chants d'allégresse
 Regnoient dans nos brillans Palais
 Tandis que les flutes champêtres.
 Mollement à l'ombre des hêtres
 Vantoient les charmes de la paix.

Paix aimable éternel partage
 Des heureux habitans des Dieux,
 Vous étiez l'unique avantage
 Qui pouviez nous aprocher d'eux!
 Le tigre acharné sur sa proie,
 Sent d'une impitoiable joie
 Son ame horrible s'enflammer;
 Notre cœur n'est point né sauvage
 Grand Dieu! si l'homme est votre image
 C'est qu'il étoit fait pour aimer.

De l'Inde, aux bornes de la France
 Le soleil, en son vaste tour
 Ne voit qu'une famille immense
 Que devoit gouverner l'amour.
 Mortels vous êtes tous des freres
 Jetez ces armes mercenaires.
 Que cherchez vous dans les combats?
 Quels biens poursuit votre imprudence?
 En aurez vous la jouissance
 Dans l'horrible nuit du Trepas?

O superbe, o triste Italie
 Que tu plains ta fécondité,
 Sous les debris ensevelie
 Que tu deplore ta beauté !
 Je vois les moissons devorées
 Par les nations conjurées
 Qui te flattoient de te vanger ;
 Foible, desolée, expirante,
 Tu combats d'une main tremblante,
 Pour le choix d'un Maître étranger.

Que toujours armés pour la guerre,
 Nos Rois soient les Dieux de la paix ;
 Que leurs mains portent le tonnerre
 Sans se plaire à lancer ses traits !
 Nous cherissons un berger sage,
 Qui dans un heureux paturage
 Unit les troupeaux sous ses loix ;
 Malheur au pasteur sanguinaire,
 Qui les expose en temeraire
 A la dent des Tyrans des bois !

Eh, que m'importe la victoire
 D'un Roi qui me perce les flancs,
 D'un Roi dont j'achete la gloire
 De ma fortune ou de mon sang ?
 Quoi ! dans l'horreur de l'indigence
 Dans les langueurs, dans la souffrance
 Mes jours seront ils plus serains,
 Quand on m'apprendra que nos Princes
 Au frontières de nos Provinces,
 Nagent dans le sang des germains ?

Colbert, toi qui dans ta Patrie
 Amenas les arts & les jeux,
 Colbert, ton heureuse industrie
 Sera plus chere à nos neveux ;
 Que la vigilance inflexible
 De Louvois, dont la main terrible
 Embraisoit le Palatinat.

Et

Et qui sous le mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Vouloit anéantir l'état.

Que Louis jusqu'au dernier age
Soit honoré du nom de Grand ;
Mais que ce nom s'accorde au sage,
Qu'on le refuse au conquerant,
C'est dans la paix que je l'admire
C'est dans la paix que son empire,
Fleurissoit sous ses juste loix
Quand son peuple aimable & fidele,
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des Rois.

O D E
A LA REINE D'HONGRIE,

PAR
MR. DE VOLTAIRE

MDCCLXII.

Tille de ces Heros que l'Empire eut pour maitres
Digne du trone auguste ou l'on vît tes ancêtres,
Toujours près de leur chute, & toujours affermis,
Princesse magnanime,
Qui jouis de l'estime
De tous tes ennemis.

Le François généreux, si fier & si traitable,
Dont le gout pour la gloire est le seul gout durable
Et qui volé en aveugle ou l'honneur le conduit,
Inonde ton empire
Te combat & t'admire
T'adore & te poursuit.

Par des noeuds étonnant l'altière Germanie
A l'empire françois malgré soi reunie
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;

Et

Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'Equateur, & des autres de l'ourse,
Des vents impetueux emportent dans leur course
Deux nuages épais l'un à l'autre opposés ;
Et tandis qu'ils unissent,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.

Quoi ! des Rois bienfaisans ordonnent ces ravages,
Ils annoncent le calme, ils forment les orages !
Ils prétendent conduire à la félicité,
Les nations tremblantes
Par les routes sanglantes
De la calamité !

O vieillard venerable à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années ;
Sage que rien n'allarme & que rien n'éblouit :
Veux du priver le monde
De cette paix profonde
Dont ton ame jouit !

Ah ! s'il pouvoit encore au gré de sa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer par des ressorts aux mortels inconnus
De sa main respectée
La porte ensanglantée
Du Temple de Janus !

Si de l'or des François les sources égarées
Ne fertilisoient plus de lointaines contrées
Raportoient l'abondance au sein de nos remparts,
Embellissoient nos villes
Arrosoient les aziles
Ou languissent les arts.

Beaux arts enfans du ciel de la paix & des graces
Que Louis en triomphe amena sur ses traces
Ranimez vos travaux, si brillans autrefois

Vos

Vous mains decouragées,
 Vos lires negligées
 Et vos tremblantes voix.
 De l'immortalité vos succès sont le gage
 Tous ces traités rompus, & suivis du carnage
 Ces triomphes d'un jour, si vains, si celebrés
 Tout passe & tout retombe
 Dans la nuit de la tombe,
 Et vous seuls demeurez.

O D E
 A S. M. LE ROI
 DE PRUSSE
 A SON AVENEMENT
 A LA
 COURONNE
 PAR
 VOLTAIRE.

Enfin voici le jour le plus beau de ma vie,
 Que le monde attendoit, & que Vous seul craignez;
 Le grand jour ou la terre est pour vous embellie,
 Le jour on Vous regnez.

Fuiez loin de son trône imposteurs fanatiques,
 Vils Tirans des Esprits, sombres persecuteurs;
 Vous dont l'ame implacable & les mains frénétiques
 Ont tramé tant d'horreur.

Quoi! je t'entend encor absurde calomnie!
 C'est toi, monstre inhumain, c'est toi qui poursuivis
 Et Descartes & Bayle & ce puissant Genie,
 Successeur de Leibniz?

Tu

Tu prenois sur l'autel un glaive qu'on révère,
 Pour frapper saintement les plus sages humains :
 Mon Roi va te percer du fer que le vulgaire
 Adoroit dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs, il vange notre injure.
 La vérité renaît, l'erreur s'évanouit,
 La terre élève au ciel une voix libre & pure, ;
 Le Ciel se rejouit.

Et Vous de Borgia detestables maximes,
 Science d'être injuste à la faveur des loix,
 Art d'opprimer la Terre, Art malheureux des crimes
 Qu'on nommoit l'art des Rois.

Peussent donc à jamais vos leçons tyranniques
 Le crime est trop facile, il est trop dangereux :
 Un esprit foible est fourbe & les grands Politiques
 Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entiers les annales fidelles
 Voions y les tirans; ils sont tous malheureux :
 Les foudres qu'ils portoient dans leurs mains criminelles
 Sont retombés sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans
 la rage,

Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurele, Titus,
 Ont eu des jours serains, sans nuit & sans orage,
 Purs comme leurs vertus.

Ils renaitront en Vous, ces vrais Heros de Rome
 A les remplacer tous, vous êtes destiné :
 Regnez, vivez heureux; que le plus honette homme,
 Soit le plus fortuné.

Un philosophe regne, ah! le siècle ou nous sommes
 Le desiroit sans doute & n'osoit l'esperer;
 Seul il a mérité de gouverner les hommes,
 Il fait les éclairer.

On a vû trop long tems l'orgueilleuse ignorance
 Ecrasant sous ces piés le mérite abbatu
 Insulter aux talens, aux arts à la science,
 Autant qu'à la vertu.

Avec

Avec un ris moqueur, avec un ton de maitre
 Un esclave de cour, enfant des voluptés,
 S'est écrié souvent, est on fait pour connoitre
 Est il des verités?

Il n'en est point pour vous, ame stupide & fiere
 Absorbé dans la nuit, vous meprisez les cieux
 Le Salomon du Nord apporte la lumière,
 Barbare ouvrez les yeux.

* * * * *

O D E SUR LE TEMS.

Toi qui n'admets rien de solide,
 Dont l'essence est le changement,
 O tems, que ta course est rapide,
 Que tu passe legerement!
 Le globe que le ciel enferme
 N'a point de puissance si ferme
 Que tu n'entraîne avec toi;
 Rien n'arrête ta violence,
 Et le moment même on je pense
 S'énfuit deja bien loin de moi.

Les jours qui composent ma vie
 Me sont compté par les destins;
 Des uns la douceur m'est ravie,
 Les autres me sont incertains:
 Le passé n'a plus aucun charme
 L'avenir me trouble & m'allarme
 Le present m'est un foible appui
 Et comme un point indivisible
 Ou comme un atome visible
 Il passe & je passe avec lui.

Fatale erreur qui nous entraîne
 Nous poursuivons de vains objets
 Pour une fortune incertaine

Nous

Nous formons mille vain projets
 L'homme conduit par des caprices
 Semble oublier dans les delices
 Que le ciel a borné ses jours :
 Plein du doux poison qui l'enivre
 Ils s'embarasse autant de vivre
 Que s'il devoit vivre toujours

Vainement il voit que la parque
 Nous tient tous soumis à ses loix,
 Et que tous passent dans la barque
 Ou jamais on entre deux fois,
 Ni la raison ni l'esperance,
 Ne peuvent par aucune instance,
 Reveiller ses sens engourdis ;
 Pour suivre ces fidelles guides,
 Ou ses vertus sont trop timides
 Ou ses vices sont trop hardis.

Jusqu'à quand vanités mondaines
 Amuserez vous nos esprits.
 Tiendrez vous toujours dans les chaines
 Nos cœurs de Vos charmes épris !
 Passerons nous dans l'esclavage
 Toutes les faisons de notre age
 Sans que nous puissions en fortir ?
 Nous faudra-t-il donc vos victimes
 Donner notre jeunesse aux crimes
 Notre vieillesse au repentir.

Non faisons un meilleur usage
 D'un tresor qui nous vient des cieux
 Le tems s'enfuit qu'on le menage
 Tous les momens sont precieux
 Que les vertus que la sagesse
 Occupent notre ame sans cesse
 De tout vice fuions l'écueil
 Que notre esprit touvent medite
 Combien la distance est petite
 Du berceau jusques au cercueil.

* * * * *

F A B L E S.

 F A B L E
 DE
 MR. DE LA MOTHE.

Le monde est plein de faux censeurs.
 Qu'on leur montre une bonne pièce,
 Leur ignorante hardiesse
 De son autorité la renvoie aux farceurs.
 Ils n'y trouvent ni gout, ni force, ni justesse,
 C'est ceci, cela qui les blesse ;
 Blamant, proscrivant tout, & de par les neufs Sœurs.
 Eh ! Messieurs c'est orgueil & non delicatesse
 Vous n'êtes qu'ignorans, soit disant connoisseurs.
 De se faire tirer certain homme eut envie.
 Chacun veut être peint une fois en sa vie ;
 L'amour propre de son metier
 Est ami des portraits : Cet art qui nous copie
 Semble aussi nous multiplier.
 Ce n'est pas là notre unique folie.
 Le portrait achevé, notre homme veut savoir
 L'avis de ses amis, gens experts en peinture :
 Regardez, il s'agit de voir
 Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
 Bon, dit l'un, on vous a fait noir ;
 Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
 Dit un autre. Ce nez n'est pas bien à sa place,
 Reprend un tiers : Je voudrois bien savoir,
 Si vous avez les yeux si petits & si sombres.
 Et puis, en verité, que servent là ces ombres ?
 Ce n'est point Vous enfin : Il faut tout rétoucher.
 Le peintre en vain s'écrie ; il a beau se facher ;
 Sur cet arrêt il faut qu'il recommence.
 Il travaille, fait mieux, reussit à son choix,

S

Et

Et gâgeroit tout son bien cette fois
 Pour la parfaite ressemblance.
 Les connoisseurs assemblés de nouveau
 Condamnent encore tout l'ouvrage.
 On Vous allonge le visage;
 On Vous creuse la joue: on vous ride la peau;
 Vous êtes là laid & sexagenaire:
 Et flaterie à part, Vous êtes jeune & beau.
 Eh bien, dit le peintre, il faut encor refaire;
 Je m'engage à Vous satisfaire,
 Ou j'y brulerai mon pinceau.
 Les connoisseurs partis, le peintre dit à l'homme:
 Vos amis de leur nom s'il faut que je les nomme,
 Ne sont que de francs ignorans;
 Et si Vous le voulez, demain je les y prens.
 D'un semblable tableau je laisserai la tête;
 Vous mettrez la votre en son lieu,
 Qu'ils reviennent demain; l'affaire sera prête
 J'y consens, dit notre homme; à demain donc, adieu.
 La troupe des experts le lendemain s'assemble.
 Le Peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,
 Cela Vous plait il mieux? dites; que Vous en semble?
 Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
 Pourquoi nous rappeler, dirent ils, quel besoin
 De nous montrer encor cette ébauche?
 S'il faut parler de bonne foi,
 Ce n'est point du tout lui, Vous l'avez pris à gauche.
 Vous vous trompez, Messieurs, dit la tête, c'est moi.

LE CAMELEON.

Deux de ces gens coureurs du monde,
 Qui n'ont point assez d'yeux & qui voudroient tout voir;
 Qui, pour dire, j'ai vû, je le dois bien savoir,
 Feroient vingt fois de la terre la ronde:
 Deux voyageurs, n'importe de leur nom,

Che-

Chemin faisant dans les champs d'Arabie,
 Raifonnoient du Caméleon.
 L'animal fingulier ! difoit l'un ; de ma vie
 Je n'ai vû fon pareil ; Sa tête de poiffon
 Son petit corp lezard , avec fa longue queue,
 Ses quatre pattes à trois doigts,
 Son pas tardif , à faire une toife par mois,
 Par deffus tout fa couleur bleue. . . .
 Alte là , dit l'autre , il eft verd :
 De mes deux yeux je l'ai vû tout à l'aife,
 Il étoit au foleil , & le gofier ouvert,
 Il prenoit fon repas d'air pur. . . Ne vous deplaife
 Reprit l'autre , il eft bleu ; je l'ai vû mieux que vous,
 Quoique ce fut à l'ombre , il eft verd ; bleu vous dis je.
 Dementi , puis injure , alloient venir les coups,
 Lorsqu'il arrive un tiers. Eh ! Messieurs , quel vertige !
 Holà donc , calmez vous un peu.
 Volontiers dit l'un d'eux ; mais jugez la querelle
 Sur le Caméleon. Sa couleur qu'elle eft elle ?
 Monsieur yeut , qu'il foit verd ; moi , e dis , qu'il eft bleu.
 Soiez d'accord , il n'eft ni l'un ni l'autre ,
 Dit le grave arbitre ; il eft noir.
 A la chandelle hier au foir
 Je l'examinai bien , je l'ai pris il eft notre
 Et je le tiens encore dans mon mouchoir.
 Non , difent nos mutins , non , je puis vous répondre
 Qu'il eft verd ; qu'il eft bleu , j'y donnerois mon fang.
 Noir infifte le juge. Alors pour les confondre
 Il ouvre le mouchoir , & l'animal fort blanc.
 Voila trois étonnés , les plaideurs & l'arbitre ;
 Ne l'étoient ils pas à bon titre ?
 Allez , enfans , allez , dit le Caméleon :
 Vous avez tous tort & raifon
 Croiez qu'il eft des yeux auffi bons que les vôtres :
 Dites vos jugemens : mais ne foiez pas fous
 Jusqu'à vouloir y foumettre les autres.
 Tout eft Caméleon pour Vous.

LES
AMIS TROP D'ACCORD.

Il étoit quatre amis, qu'assortit la fortune
Gens de goût & d'esprit divers;
L'un étoit pour la blonde & l'autre pour la brune:
Un autre aimoit la prose & celui là les vers.
L'un prenoit il l'endroit, l'autre prenoit l'envers.
Comme toujours, quelque dispute
Assaisoûnoit leur entretien,
Un jour on s'échauffa si bien
Que l'entretien devint présqu'une lutte:
Les poumons l'emportoient: Raison n'y faisoit rien
Messieurs, dit l'un d'eux, quand on s'aime,
Qu'il seroit doux d'avoir même gout, mêmes yeux!
Si nous sentions, si nous pensions de même,
Nous nous aimons, nous nous aimerions mieux.
Chacun étourdiment fut d'avis du probleme;—
Et l'on se proposa d'aller prier les Dieux,
De faire en eux ce changement extrême.
Ils vont au temple d'Apollon
Presenter leur humble requête;
Et le Dieu sur le champ, diton,
Des quatre ne fit qu'une tête:
C'est à dire, il leur donna
Sentimens tout pareils, & pareilles pensées,
L'un comme l'autre raisonna.
Bon, dirent ils, les disputes chassées,
Qui... mais aussi voila tout charme évanoui.
Plus d'entretien, qui les amuse.
Si quelqu'un parle ils répondent tous oui.
C'est deormais entre eux le seul mot; dont ou use,
L'ennui vint: l'amitié s'en sentit altérer.
Pour être trop d'accord nos gens se desunissent,
Ils cherchèrent enfin, n'y pouvant plus durer,
Des amis qui les contredissent,

C'est

C'est un grand agrément que la diversité,
 Nous sommes bien comme nous sommes.
 Donnez le même esprit aux hommes,
 Vous ôtez tout le sel de la société.
 L'ennui nâquit un jour de l'uniformité.

* * * * *

HOMERE ET LE SOURD.

Le chantre d'Achille & des Rats
 Guindé sur des tréteaux dans une grande place,
 Recitoit à la populace
 Les sottises des Dieux & les sanglans combats.
 Il avoit là son tableau sa baguette:
 Montroit tous ses heros, les nommoit par leur nom:
 Celui ci c'est Ajax; cet autre Agamemnon;
 Puis il chantoit leurs faits; la scène étoit complete
 Tout en étoit jusques au violons.
 Le peuple oisif autour de lui s'empresse;
 De ses mots composés admire le beau son:
 Chacun faisoit voler le mouchoir & la pièce,
 Le chantre envoioit & mouchoir & chanson,
 On sonne là-dessus le marché du Poisson,
 Tout deserte; il reste un seul homme.
 Homère court à lui, le nomme
 Favori d'Apollon; l'embrasse tendrement,
 Au poisson, lui dit il, tout court avidement;
 L'heure du marché sonne; au diable qui demeure!
 L'auditeur étoit sourd: Que dites vous de l'heure?
 Le marche sonne en vain, dit le chantre en criant.
 Il sonne? Adieu, dit l'autre; en vous remerciant.
 Du grand effet de nos ouvrages
 Nous nous applaudissons toujours.
 De tels & tels nous vantons les souffrages;
 Et souvent tels & tels sont sourds.

LE TORRENT
ET
LA RIVIERE.

Avec grand bruit & grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes,
Tout fuïoit devant lui; L'horreur suivoit ses pas:
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voïageur n'osoit passer
Une barriere si puissante.
Un seul vit des voleurs, & se sentant presser,
Il mit entre eux & lui cette onde menaçante,
Ce n'étoit que menace & bruit sans profondeur;
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage.
Une riviere dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible & tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpés, un sable pur & nets,
Il entre & son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire;
Tous deux au styx allerent boire;
Tous deux à nager malheureux
Allèrent traverser au séjour ténébreux
Bien d'autres fleuves que les notres.
Les gens sans bruit sont dangereux
Ce n'est pas ainsi des autres.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maitre corbeau sur un arbre perché,
 Tenoit en son bec un fromage :
 Maitre Renard par l'odeur alleché,
 Lui tint à peu près ce langage.
 Hé bon jour, Monsieur du Corbeau !
 Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
 Sans mentir si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le Phœnix des hôtes de ce bois.
 A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie
 Et pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le Renard s'en saisit, & dit : Mon bon Monsieur
 Apprene donc que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
 Cette leçon vaut bien un fromage sans doute,
 Le Corbeau honteux & confus
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendoit plus.

* * * * *

LE CHAMEAU,

ET

LES BATONS FLOTTANS.

Le premier qui vit un Chameau,
 S'enfuit à cet objet nouveau ;
 Le second approcha ; le troisième osa faire
 Un licou pour le dromadaire.
 L'accoutumance ainsi nous rend tout familier,
 Ce qui nous paroïssoit terrible & singulier,

S'apprivoise avec notre vue
 Quand ce vient à la continuë.
 Et puisque nous voici tombés sur ce sujets :
 On avoit mis des gens au guet,
 Qui voiant sur les eaux de loin certain objet,
 Ne purent s'empêcher de dire,
 Que c'étoit un puissant navire.
 Quelque momens après l'objet devint brulot,
 Et puis nacelle & puis balot;
 Enfin bâtons flottans sur l'onde.
 J'en fai beaucoup de par le monde
 A qui ceci conviendroit bien;
 De loin c'est quelque chose & de près ce n'est rien.

* * * * *

L'AVARE

QUI A PERDU SON TRESOR.

L'usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens, de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme ?
 Diogène la bas est aussi riche qu'eux :
 Et l'avare ici haut comme lui vit en gueux.
 L'homme au tresors caché qu'Esopé nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.
 Ce malheureux attendoit
 Pour jouir de son bien une seconde vie ;
 Ne possédoit pas l'or mais l'or le possédoit.
 Il avoit dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur avec ; n'ayant autre deduit,
 Que d'y ruminer jour & nuit,
 Et rendre sa chevance à lui même sacrée :
 Qu'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On

On l'eut pris de bien court à moins qu'il ne songeât,
 A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit;
 Se doute du depot, l'enleva sans rien dire.
 Notre avare un beau jour ne trouva que le nid;
 Voila mon homme aux pleurs; il gemit, il soupire,
 Il se tourmente, il se déchire.
 Un passant lui demande à quel sujet ses cris?
 C'est mon trésor que l'on m'a pris.
 Votre trésor? Ou pris? Tout joignant cette pierre.
 Eh! sommes nous en tems de guerre
 Pour l'apporter si loin? N'eussiez vous pas mieux fait,
 De le laisser chez vous dans votre Cabinet
 Que de le changer de demeure?
 Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.
 A toute heure? bons Dieux! Ne tient il qu'à cela,
 L'argent vient il comme il s'en va?
 Je n'y touchois jamais. Dites moi donc de grace,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affliger tant,
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent
 Mettez une pierre à sa place,
 Elle vous vaudra tout autant.

* * * * *

LE MULET VANTANT SA GENEALOGIE.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse;
 Et ne parloit incessamment
 Que de sa Mere la jument,
 Dont il contoit mainte prouesse;
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
 Son fils prétendoit pour cela,
 Qu'on le dut mettre dans l'histoire.
 Il eut cru s'abaisser servant un Medecin.

Etant devenu vieux on le mit au moulin
 Son pere l'âne alors lui revint en memoire,
 Quand le malheur ne seroit bon
 Qu'à mettre un sot à la raison,
 Toujours seroit ce à juste cause
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

LE RAT ET L'HUITRE.

Un rat hôte des champs, rat de peu de cervelle
 Des Lares paternels un jour se trouva fou.
 Il laisse là le champ, le grain & la javelle,
 Va courir les pais abandonne son trou.
 Si tôt qu'il fut hors de la case,
 Que le monde, dit il, est grand & spatieux!
 Voila les Apennins, & voici le Caucafe:
 La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
 Au bout de quelques jours le voiageur arrive
 En un certain canton ou Thetis sur la rive
 Avoit laissé mainte huitre, & notre rat d'abord
 Crut voir en les voiant des vaisseaux de haut bord.
 Certes, dit il, mon pere étoit un pauvre sire:
 Il n'osoit voiage, craintif au dernier point:
 Pour moi, j'ai déjà vû le maritime empire;
 J'ai passé les deserts mais nous n'y bûmes point.
 D'un certain Magister le rat tenoit ces choses,
 Et les disoit à travers champs;
 N'étant pas de ces rats qui les livres rongent
 Se font savant jusqu'es aux dents.
 Parmi tant d'huitres toutes closes
 Une s'étoit ouverte & baillant au soleil
 Par un doux Zephir rejouie,
 Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
 Blanche grassé & d'un gout à la voir nompareil.
 D'aussi loin que le rat voit cette huitre qui baille
 Qu'apperçois je, dit il, c'est quelque victuaille:

Et

Et si je ne me trompe à la couleur du mets
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère ou jamais.
 La dessus maître rat plein de belle espérance,
 Approche de l'écaillé, allonge un peu le cou,
 Se sent pris comme aux laqs : car l'huitre tout d'un coup
 Se referme ; & voilà ce que fait l'ignorance.
 Cette fable contient plus d'un enseignement
 Nous y voions premièrement :
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
 Sont au moindres-objets frappés d'étonnement :
 Et puis nous y pouvons apprendre,
 Que tel est pris qui croioit prendre.

* * * * *

LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT.

Perette sur sa tête aiant un pot au lait
 Bien posé sur un couffinet
 Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
 Legere & court vetue elle alloit à grand pas ;
 Aiant mis ce jour là pour être plus agile
 Cotillon simple & fouliers plats.
 Notre laitiere ainsi troussée
 Comptoit déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
 Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée ;
 La chose alloit à bien par son soin diligent.
 Il m'est disoit elle facile,
 D'élever des poulets autour de ma maison ;
 Le Renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.

Le

Le porcé à s'engraïsser coutera peu de son ;
 Il étoit quand je l'eus de grosseur raisonnable :
 J'aurai le revendant, de l'argent bel & bon ;
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable
 Vu le prix dont il est une vache avec son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
 Perette la dessus saute aussi, transportée.
 Le lait tombe, adieu veau, vache, cochon, couvée ;
 La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari
 En grand danger d'être battuë.
 Le recit en farce en fut fait ;
 On l'appella le pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Pichrocole, Pyrrhus la laitière enfin tous
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
 Tout le bien du monde est à nous
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul je fais au plus brave un défi
 Je m'écarte je vais détrôner le Sophi
 On m'élit Roi mon peuple m'aime ;
 Les Diadèmes vont sur ma tête pleuvant
 Quelque accident fait il que je rentre en moi même
 Je suis Gros Jean comme devant.

L'ÂNE ET LE CHIEN.

Il se faut entre aider; c'est la loi de nature:
L'âne un jour pourtant s'en moqua,
Et je ne sai comment il y manqua,
Car il est bonne creature.
Il alloit par pais accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tout deux suivis d'un commun Maître.
Ce maître s'endormit: L'âne se mit à paitre.
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure
Il ne faut pas toujours être si délicat,
Et faute de servir ce plat
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en fut enfin.
Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim
Lui dit! Cher compagnon, baïsse toi, je te prie:
Je prendrai mon diner dans le panier au pain.
Point de reponse, mot; le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdit un coup de dent.
Il fit long tems la sourde oreille;
Enfin il répondit: Ami je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil
Car il te donnera sans faute à son veuil
Ta portion accoutumée:
Il ne sauroit tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites le loup
 Sort du bois & s'en vient, autre bête affamée.
 L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
 Le chien ne bouge & dit: Amis je & conseille
 De fuir en attendant que ton maître s'éveille;
 Il ne fauroit tarder; detale vite & cours,
 Que si le loup t'atteint; casse lui la machoire,
 On t'a ferré de neuf, & si tu veux me croire
 Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours
 Seigneur loup étrangla le baudet sans remede.
 Je conclus qu'il faut qu'on s'entre aide.

* * * * *

F A B L E

TRADUITE DE L'ALLEMAND

DE

MR. GELLERT.

A cette rive ou bon gré malgré nous
 Il faut que nous nous rendions tous;
 Au Cocyte arriva, l'autre jour un fayant.
 Savant profond qui dans sa carrière
 S'étoit couvert d'une noble poussière
 De sa lecture & ses travaux fruit éclatant.

Je

Il vint à Caron, fort pressant,
D'entrer des premiers dans la fatale barque.
Sois bien venu, dit Caron, qui bailla
Et sur sa rame s'appuya:
Qui est tu donc, ami, à qui la Parque
Le fil trancha?
Moi, dit l'ombre, d'un air hautain & d'une mine
sombre.

Un Polyhistor que l'on respecta
Qu'on revera dans les écoles
Pendant qu'ainsi devant Caron parlant
Et fus langues vantant
Il traite tout le monde d'ignorans
Et hors les siens, tous livres de frivoles;
Un autre ombre survint
D'un air modeste & d'un humble maintien.
Et vous qui êtes vous, aussi un savant homme?
Je doute fort, dit il, si j'ai pû meriter
Que de ce haut titre on me nomme.
C'est moi même que j'ai taché d'étudier,
C'est de mon cœur trompeur dont avec soin
J'ai voulu voir les coins & les récoins,
Pour mon repos & pour celui des hommes.
Mais quoiqu'enfin j'ai fait & medité;
Quoique de la raison j'aie suivi la routé
Je ne suis pas fort avancé,
Ce que tant de défaut mettent hors de tout doute,
L'autre l'entend s'en moque & rit
Et se presse d'entrer, lorsque Caron lui dit
Alte là mon ami, Testigué!

Il faut auparavant passer le sage
Car à peine dans tout un age
Il en vient un.
Mais de ceux de votre engence,
Bouffis de grec & d'arrogence,
Deja mon bac est tout usé,

IMPRIME A MAGDEBOURG,
A L'IMPRIMERIE DE PANSA.

MDCCLXX.



70714286

